LA REVUE DE PARIS

NOVEMBRE

ANDRÉ MAUROIS	Giacomo Leopardi.
M.-E. NAEGELEN	La Crise algérienne.
PAUL MORAND	La Clef du Souterrain.
ALFRED DE VIGNY	Lettres inédites (présentées par H. Guillemin).
ROBERT CHANTEMESSE.	Une jeune Captive.
ARMAND LANOUX	A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (Fin.)
ED. GISCARD D'ESTAING.	Désordre ou Progrès.
BERNARD DE FALLOIS ..	Littérature européenne.
JEAN DORST	L'Oiseau et ses Amours.
PIERRE HANOTEAU	Le Calvaire du Bâtisseur.
DENISE BOURDET	Images de Paris et de Venise.
SERGE VEBER	Chansons que tout cela ?
THIERRY MAULNIER	L'Orestie et Judas.
PIERRE AUDIAT	Trahir Napoléon.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD, GEORGES PILLEMENT, JEAN ALAZARD, PHILIPPE SOUPAULT, JEAN FAYARD, PIERRE MICHAUT, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY

LA LIVRAISON : 190 FRS

1955 - 62e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages
ANDRE MAUROIS	Giacomo Leopardi	3
M.-E. NAEGELEN	La Crise algérienne	24
PAUL MORAND	La Clef du Souterrain	39
ALFRED DE VIGNY	Lettres inédites (présentées par H. Guillemin)	58
ROBERT CHANTEMESSE	Une jeune Captive	72
ARMAND LANOUX	A quoi jouent les Enfants du Bourreau ? (fin)	88
ED. GISCARD D'ESTAING	Désordre ou Progrès	108
BERNARD DE FALLOIS	Littérature européenne	119
JEAN DORST	L'Oiseau et ses Amours	124
PIERRE HANOTEAU	Le Calvaire du Bâtisseur	132
DENISE BOURDET	Images de Paris et de Venise	136
SERGE VEBER	Chansons que tout cela ?	146
THIERRY MAULNIER	L'Orestie et Judas	150
PIERRE AUDIAT	Trahir Napoléon	154
Le Mois à Paris		165

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

LA TERRE DU BARBARE
par **JEAN HOUGRON**

LA MORT EN LUI
par **PIERRE MOINOT**

UN BOURGEOIS DE PARIS PENDANT LE SIÈGE
par **MAURICE GARÇON**
de l'Académie française

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros) 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. 28,70

Par chèque bancaire .. .. .. Fr.S. 30

Espagne .. .. 310 pesetas

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires. 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède et Suisse,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis*, Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistes S.A., 127, av. Juarez-Despacho 401, Mexico D.F.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 frs. — **Propriétaires :** Edmée de la Rochefoucauld — André de Fels.

Copyright by **Revue de Paris 1955.**

Par tous les temps...

Adoptez le confort à l'Aigle

HUTCHINSON

Les bottes et snow-boots à l'Aigle sont en vente chez tous les pour femmes, fillettes et enfants spécialistes et grands magasins

La Crème émolliente

RAZVITE

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

EN TUBE OU EN BOITE

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Le tube de 125 gr. : 149 fr. FERET Paris

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

COMPTOIR NATIONAL d'ESCOMPTE de PARIS

Siège Social :

14, Rue Bergère, 14 — PARIS

Succursale :

2, Place de l'Opéra, 2 — PARIS

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Agences et Bureaux en France, dans l'Union Française et à l'Étranger

Correspondants dans le monde entier

L'expérience confirme l'efficacité des dispositifs de protection Movado

Avant d'entreprendre la fabrication suivie de ses mouvements, Movado soumet chaque prototype à de multiples épreuves.

Ainsi ont été élaborés des dispositifs spéciaux protégeant contre les organes exposés, comme par exemple le fameux support élastique de la masse de remontage dans l'Automatic "331".

Movado Automatic "331"

doublement protégée contre les chocs, l'automatique la plus mince du monde.

Réf 8423 Or 18 ct. cadran en or massif.

MOVADO

USINES A LA CHAUX-DE-FONDS
MÉTROPOLE HORLOGERIE SUISSE

INFORMATION FINANCIÈRE

CRÉDIT NATIONAL

Le CRÉDIT NATIONAL a procédé le 26 septembre à l'augmentation de son capital de 1.050 millions à 2.100 millions de francs par l'émission au prix de 6.000 Fr. de 210.000 actions nouvelles de 5.000 Fr. jouissance 1er juillet 1955, à raison d'une action nouvelle pour une action ancienne. Les souscriptions sont reçues au siège du CRÉDIT NATIONAL, à la BANQUE DE FRANCE et dans les banques.

GIACOMO LEOPARDI

par **André Maurois**

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots...

Paul Valéry, qui n'aimait pas Musset, jugeait ces deux vers avec sévérité. « Un sanglot, disait-il, n'est pas un chant ; c'en est même le contraire. » Il avait raison ; tout chant est un ordre. Mais quand, sous la pureté du chant, on devine encore un écho lointain de la plainte qui lui donne le ton, alors le poète atteint au sublime. Wordsworth définit la poésie : « Une émotion dont on se souvient dans la tranquillité. » Il y faut, au départ, l'instant vif et poignant ; puis le temps de gestation ; enfin, le souvenir mis en forme. C'est le thème proustien du *Temps retrouvé ;* c'est aussi le secret de la poésie léopardienne. Giacomo Leopardi a beaucoup souffert ; il a sublimé ses souffrances en quelques courts poèmes lyriques qui sont parmi les plus parfaits du monde. Romantique par époque et nature, il était nourri de culture antique. Sur des pensers nouveaux, il faisait des vers anciens et retrouvait la gracieuse rigueur des poètes grecs. Par quoi il rappelle Shelley.

J'ai voulu ici, non faire connaître son œuvre, qu'il faut lire en italien car toute traduction trahit cette pureté, mais rappeler son étrange vie. Elle a souvent été racontée en français, et d'abord par Sainte-Beuve dans

ses *Portraits contemporains*, mais de nombreuses publications : journaux, lettres, biographie ont révélé, au cours des trente dernières années, de nombreux textes et faits jusqu'alors inconnus. J'ai suivi, pour cette étude, la dernière édition du *Leopardi* d'Iris Origo [1], livre bien informé de récents travaux italiens et qui raconte cette belle et triste histoire avec une simplicité digne du héros.

I

« Je naquis, d'une famille noble, dans une ville ignoble d'Italie. » La phrase semble tout à fait injuste pour Recanati, petite cité des Marches, située sur les derniers contreforts des Apennins, non loin de la mer Adriatique, et pas plus ignoble que cent autres. Le ciel bleu, les collines couronnées de vignes et d'oliviers, la mer, les hautes montagnes lui font un cadre d'une parfaite beauté. Les rues étroites et sombres sont bordées de palais qu'habitaient, au temps de l'enfance de Leopardi, une quarantaine de familles aristocratiques. « Toutes avaient leur voiture, recevaient plusieurs fois l'an, mettaient leurs valets en livrées et entretenaient un ou plusieurs prêtres, pour l'éducation des enfants. » Elles s'observaient et se surveillaient les unes les autres, jalousement. Le petit peuple de la ville les supportait, les haïssait et s'en moquait.

La *gens Leoparda* avait, depuis le XIIIe siècle, tenu son rang et produit des guerriers, des magistrats, des évêques, des chevaliers de Malte et des nonnes, le tout sans éclat. Son palais ne manquait pas de dignité. Escalier à double révolution, balcons de fer forgé, galerie des bustes, vastes bibliothèques, évoquaient une lignée seigneuriale et non dépourvue de culture. Le comte Monaldo Leopardi, père du poète, se disait fier de son rang, de son palais et de sa ville. Il préférait être l'un des premiers à Recanati que l'un des derniers à Rome. Toutefois, il vénérait le Gouvernement pontifical et tenait pour sacrilège l'invasion des États du Pape par les troupes françaises. Il ressemblait, par plus d'un trait, au marquis del Dongo qu'a peint Stendhal et refusa, par exemple, de se mettre à la fenêtre quand Bonaparte traversa la ville. « C'eût été, dit-il, faire trop d'honneur à ce misérable. » Ayant perdu son père à cinq ans, Monaldo avait été élevé par sa mère avec une inflexible sévérité. Le chapelain de la famille, don Vincenzo Ferri, et un Jésuite, don Giuseppe Torres, avaient fait son éducation. A dix-huit ans, il ne sortait jamais sans être accompagné d'un de ses précepteurs, tant la femme vertueuse qu'était sa mère croyait peu au pouvoir de la vertu.

Chef de famille, Monaldo Leopardi fut un homme bon et maladroit, convaincu de son importance, à la fois rigide et faible, toujours vêtu de

1. Iris Origo : *Leopardi, a study in solitude*. (Londres, Hamish Hamilton, 1953.)

noir, portant du matin au soir la culotte courte, l'habit brodé et l'épée. « Avec une épée au côté et un habit de cérémonie, disait-il, il serait impossible de tomber très bas, même si on le désirait. » Ce qui prouve à la fois la violence de ses tentations et son ferme dessein d'y résister. Il se donna toutes chances d'exercer sa patience en épousant, en 1797, la marquise Adélaïde Antici. Sa mère lui demanda, en pleurant, de ne pas faire ce mariage. « Je fus insensible à ses larmes ; j'en ai été terriblement puni, dit-il dans son autobiographie. Les arsenaux de la vengeance divine sont inépuisables ; tremblez, vous qui la provoquez ! Le caractère de ma femme est aussi loin du mien que la terre du ciel. Tout homme marié sait ce que cela signifie. »

La comtesse Adélaïde Leopardi était une femme parfaite, dans le pire sens du mot. Elle avait du caractère, donc mauvais caractère. Le comte ayant essayé, à la fois par désir d'être utile et espoir de gain, de récupérer sur les marais une partie de la campagne romaine par de nouvelles méthodes d'agriculture, se ruina plus complètement que s'il avait été joueur ou coureur. De ce jour, sa femme prit le commandement et tint les cordons de la bourse si serrés qu'elle parvint à maintenir le train de vie apparent de la famille, mais en refusant tout confort et tout argent de poche à son mari. Elle le réduisit à se voler lui-même, s'il avait besoin de deux écus. On raconte qu'un soir d'hiver, ayant grand-pitié d'un mendiant à demi-nu et pas un sou à donner, le comte se cacha sous une porte cochère, ôta son pantalon et en fit présent au malheureux. Mais cette générosité intermittente capitulait dès que la comtesse intervenait.

Cependant, cette matrone inflexible sauvait la façade et le décorum. Elle ne supprima ni un prêtre, ni un cocher, ni un valet. « Toute sa vie, écrit son mari, elle ne connut d'autres intérêts que ceux de sa famille et celui de Dieu. » De ses enfants, elle exigea, non seulement une stricte adhérence à toutes les pratiques religieuses, mais un mépris total des choses de la terre. Elle condamnait tous plaisirs, toutes distractions qui les éloigneraient de Dieu. « J'ai connu intimement, écrivit plus tard son fils Giacomo, une mère qui, non seulement refusait sa pitié aux parents qui perdaient des enfants en bas âge, mais les regardait avec une profonde et sincère envie parce que ces enfants, échappant aux périls, s'étaient envolés au ciel, cependant que leurs parents se voyaient délivrés du souci de les élever. Lorsque ses propres enfants, comme il arriva plusieurs fois, furent en danger, elle ne pria pas pour qu'ils mourussent, car la religion le défend, mais en fait elle se réjouit... Le jour de la mort d'un de ses enfants était pour elle un jour heureux et elle ne comprenait pas comment son mari pouvait se lamenter... Elle tenait la beauté pour un vrai malheur et, quand elle voyait ses enfants laids ou infirmes, elle remerciait Dieu... Elle ne négligeait jamais une occasion de leur montrer leurs laideurs et s'étendait, avec une impitoyable franchise, sur les inévitables échecs que de tels défauts physiques devaient entraîner... Tout cela pour les corriger du péché d'orgueil... »

Ces parents terribles gardaient-ils, au fond de leur cœur, une tendresse cachée pour leurs enfants ? Le père les aima, certainement, mais la crainte l'empêcha de le montrer. Quant à la comtesse Adélaïde, si elle surprenait en soi un mouvement affectueux, elle le refrénait aussitôt. On la vit parfois fondre en larmes et se retirer dans sa chambre. Peut-être faut-il reconnaître là une preuve de sensibilité contenue. Elle fut certainement une tourmenteuse de soi-même — et des autres. Une prière, trouvée parmi ses papiers, donne la clef de son attitude : « Mon Dieu, vous êtes le premier père de mes enfants... Accordez-leur de mourir plutôt que de vous offenser. » Elle était hantée, pour elle et pour les siens, par la terreur du péché.

Le fils aîné de ce lugubre couple, Giacomo Leopardi, naquit le 29 juin 1798. Il eut onze frères et sœurs, dont sept moururent en bas âge. Il fut élevé avec un frère, Carlo, et une sœur, Paolina. Les deux garçons dormaient dans une chambre commandée par celle de leur mère. Ils ne sortaient jamais seuls. « Ses yeux nous suivaient sans cesse, a dit Carlo, c'était sa seule caresse. » Quand ses fils furent en âge de se confesser, elle se tint toujours assez près du confessionnal pour tout entendre. Cette « omniprésence » à demi divine accablait les enfants. Ils étaient assoiffés d'amour ; dès les premières effusions, ils se heurtèrent au stoïcisme glacial de leur mère et à la timidité d'un père réduit en esclavage. Des récits de nourrices sur l'Enfer, des processions de pénitents éveillèrent en eux des terreurs nocturnes. L'imagination de Giacomo se remplit de larves, de fantômes, de diables. Pendant ses heures d'insomnie, il écoutait grincer les girouettes et sonner les carillons de Recanati.

Jamais sévérité n'eût été moins nécessaire. Intelligent, tendre, docile, Giacomo croyait tout ce que lui disaient ses parents, montrait une piété sincère et trouvait son plus vif plaisir à servir la messe. Il rêvait de devenir un saint. A la vérité, la sainteté l'attirait moins que la gloire. Il souhaitait être un jour illustre et acclamé dans les rues, comme saint Louis. C'était alors un joli petit garçon, grave et mélancolique. Son univers minuscule tenait tout entier dans la maison, le jardin et l'église. Par une lucarne du grenier, il regardait la lune et le ciel étoilé. Le sentiment de l'infini le troublait. Il inventait des aventures fantastiques où, sous des noms supposés, le tyran Monaldo essayait en vain de dompter des héros éloquents et braves, qui étaient ses fils. « Quel heureux temps, dit-il plus tard, que celui où l'imagination suffisait à animer des êtres, où nous étions sûrs que des sylvains et des faunes vivaient dans les bois, et où, serrant un arbre contre notre poitrine, nous le sentions presque trembler dans notre main... » Ainsi s'écoulèrent les premières années de Giacomo. Les prêtres de la maison lui enseignaient le latin, et un réfugié, l'abbé Borne, le français, qu'il apprit avec une facilité déconcertante. Aux heures de liberté, il jouait avec les ombres ou comptait les étoiles.

Dès 1808, les petits Leopardi se révélaient si précoces et si remarquables que leur père invitait, non seulement les membres de la famille,

mais les gens de Recanati à assister à des examens où les enfants devaient, publiquement, discuter avec leurs maîtres toutes sortes de sujets.

30 *janvier* 1808. *Les trois enfants Leopardi — comte Giacomo, neuf ans ; comte Carlo, huit ans, et comtesse Paolina, sept ans — se présenteront dans un exercice dédié à leur grand-oncle bien-aimé, le comte Ettore Leopardi, les deux garçons répondant à des questions de grammaire et de rhétorique ; la comtesse Paolina, à des questions sur la doctrine chrétienne et sur l'histoire du monde jusqu'à la chute de Carthage.*

Le dernier de ces examens eut lieu quand Giacomo avait quatorze ans (en 1812). Depuis deux ou trois ans déjà, il avait échappé à ses précepteurs, qui n'avaient plus rien à lui apprendre, et son père l'avait lâché en liberté dans la bibliothèque pour qu'il y poursuivît seul ses études.

De cette bibliothèque, le comte Monaldo était justement fier. Elle comprenait quatorze mille volumes, bien rangés dans quatre longues galeries aux murs entièrement tapissés de rayons. Lui-même avait enrichi la collection de ses ancêtres, en achetant de temps à autre, soit les livres laissés par un prêtre érudit, soit des ouvrages apportés par des moines grecs chassés de Corfou, cela au prix de ruses infinies pour détourner la colère de la comtesse Adélaïde, et, par exemple, en vendant un sac de blé, volé nuitamment par lui-même sur sa propre récolte.

La bibliothèque était bien dessinée et ordonnée. Un titre en majuscules dorées surmontait chaque division : *Philosophia, Historia profana, Historia sacra, Jurisprudentia*, etc. Là, Giacomo entreprit sa propre éducation. Il s'apprenait les langues anciennes. Il lut, sans maître, les textes latins, grecs et plus tard hébreux qu'avait réunis son père. Méthodiquement, plume en main, il dépouilla les poètes, les historiens et les Pères de l'Église. Sainte-Beuve le compare à Pascal qui, dès l'enfance, montrait un génie mathématique ; ainsi, le génie philosophique parut chez le jeune Leopardi. A l'âge où d'autres ânonnent le rudiment, il devint un véritable érudit, l'un des premiers de l'Italie.

Ainsi, cet adolescent cloîtré, qui n'était pas autorisé à sortir seul de la maison et qui ne savait rien du monde extérieur, explorait librement tout le passé des hommes. « Il connut le monde d'il y a deux mille ans avant celui de son temps. » Sa connaissance du grec fut bientôt telle qu'il pouvait écrire une lettre en cette langue et plus tard un pastiche d'Anacréon qui trompa les plus savants. « Le tout était accompagné de notes et de commentaires destinés à jeter une docte poussière aux yeux. » Hiver comme été, Giacomo vivait dans la bibliothèque, usant ses yeux à la lumière d'une chandelle et se donnant, par l'abus de l'écriture, une grave déviation de la colonne vertébrale. Il avait le pressentiment que sa vie serait courte et il voulait une gloire précoce. Ayant lu et traduit tant de poètes, il avait acquis une certaine maîtrise de la technique des vers, en latin, grec et italien, mais ce n'était pas de là qu'il attendait les triomphes souhaités. Son rêve était alors de devenir un grand savant, et déjà le rêve prenait corps. Il traduisait des œuvres d'auteurs grecs inconnus, com-

mentait celles des Pères grecs du second siècle ou des historiens ecclésiastiques antérieurs à Eusèbe. Monaldo était fier d'entendre son fils discuter, en hébreu, avec des savants juifs venus d'Ancône. Quand l'abbé Angelo Mai, bibliothécaire de l'Ambrosienne à Milan, découvrit un fragment inédit de Fronto, Giacomo fut le premier à le traduire, sans une faute.

Comment passa-t-il de l'érudition à la poésie ? « Par la grâce de Dieu », dit-il. Sans doute aussi par l'éveil des sentiments. Vers sa dix-huitième année, il découvrit qu'Homère, Virgile, l'Arioste, Dante lui donnaient des joies incomparables. Un monde, en les lisant, s'éveillait en lui. Parfois une larme tombait. Il traduisit en vers italiens le deuxième chant de l'*Énéide*, des fragments de l'*Odyssée*, bien d'autres. Les livres lui enseignèrent les passions. Jusque-là Giacomo avait goûté, dans la tranquille retraite de la bibliothèque, un calme bonheur, celui d'un jeune esprit qui joue de sa force et découvre le monde antique. Au temps de la puberté, une angoisse l'envahit. Qu'était cette absurde vie qu'il menait, cette vie de taupe creusant sous terre de vains chemins parmi les livres ? Depuis sept ans, il travaillait dans cette bibliothèque ; il y avait usé ses yeux ; il s'y était courbé et tordu Son corps déformé, privé de tout exercice physique, ne résistait plus à aucun effort. « Quelle existence ! disaient les dames de Recanati. Quelle manière de passer sa jeunesse ! »

Le réveil fut douloureux. A la pensée de ses jeunes années perdues, il devint enragé. « Je me suis misérablement et irrémédiablement ruiné moi-même, en rendant odieuse et méprisable mon apparence extérieure... la seule dont tiennent compte la plupart des hommes. » Il était, pour soi, trop sévère. Son visage, aux grands yeux mélancoliques, avait de la finesse et même de la beauté. Le nez était fin, les traits délicats, « le sourire ineffable et comme céleste ». Mais cette belle tête s'enfonçait dans les épaules. Une cruelle vérité s'imposait : il allait être un *gobbo*, un bossu. Quelle femme oserait aimer un homme dont l'âme seule était belle ? « Qu'importe ? » eussent répondu les Parents Terribles. Depuis l'âge de huit ans, on lui faisait porter un costume d'abbé. Son père insistait pour qu'il se fît ordonner prêtre. La cape de l'ecclésiastique cacherait la bosse de l'érudit. Mais Giacomo s'abandonnait à de douloureuses méditations. Penché sur la margelle d'un puits, il pensait, avec une amère convoitise, à la mort.

C'est un grand drame que l'âge d'aimer, pour un adolescent timide et difforme. Depuis un an, Leopardi rêvait de parler, comme font les autres hommes, à de jolies femmes, d'éveiller sur leurs lèvres un sourire, bref de plaire. Mais dans sa solitude absolue, aucune occasion ne s'était offerte. Il avait dix-neuf ans quand un vieux cousin, le comte Lazzari, s'arrêta au palais Leopardi, avec sa jeune femme, pour trois soirs. La comtesse Gertrude était belle. Pour Giacomo, ce fut un coup de foudre. Gertrude Lazzari joua un rôle tout passif. Épouse résignée d'un barbon, ce fut à peine si elle remarqua cet enfant. Elle joua aux cartes avec Giacomo, lui

sourit parce que le sourire seyait à ses lèvres, et aussi parce qu'elle était bonne et plaignait ce pauvre garçon. Pas un mot tendre, mais cette visite le bouleversa. Dès le premier soir, il aima d'un amour fou et éprouva l'angoisse affreuse de penser que celle qu'il aimait allait repartir. Après ce départ, pendant des semaines, il cultiva et observa ses émotions. Il les nourrit en lisant Racine, Gœthe, Byron, Chateaubriand. Il tint un « journal d'amour ». Il y parlait à peine de Gertrude Lazzari. Qu'en eût-il dit ? Il ne la connaissait pas. Mais elle servit de support à ses sentiments : « J'ai connu une de ces affections sans lesquelles on ne peut être grand. » Plus que le journal d'un amour, il écrivait le journal de l'amour.

Désir et angoisse sont, en tout adolescent, des forces disponibles qui cherchent un objet sur quoi elles se puissent exercer. Le travail de l'imagination pare alors de tous les charmes les inconnues qu'amènent les courants du hasard. Leopardi,comme tant de jeunes gens, aimait la *donna che non si trova*, la dame que l'on ne trouve jamais. Quand la comtesse Gertrude s'évanouit dans les brumes de l'oubli, deux jeunes filles furent appelées, sans le savoir, à la doubler dans le rôle de la Bien-Aimée. L'une était la fille du cocher, Teresa Fattorini ; l'autre, Maria Belardinelli, de naissance aussi modeste. Giacomo ne les voyait que par la fenêtre ouverte et les entendait parfois chanter. Il regardait de loin ces jolies filles, « le ciel sans nuages, les vergers, les sentiers dorés, la mer lointaine et les collines. Aucune voix humaine ne peut dire les pensées qui remplissaient alors mon cœur ». Il n'échangea jamais, avec ces deux enfants, que des bonjours au passage. Que faut-il de plus ? Elles allaient devenir, dans ses poèmes, Nerina et Silvia. La poésie peut naître d'une vie pauvre et dénudée, comme une fleur au creux d'un rocher.

II

L'Italie de Recanati, bigote, réactionnaire, antifrançaise, avait sa contrepartie dans l'Italie des amis de Stendhal et de Byron, anticléricaux, libéraux, antiautrichiens. Milan abritait bon nombre de ces rebelles, qui étaient aussi des lettrés. Quand Giacomo, en 1817, eut achevé sa traduction du second livre de l'*Énéide*, il l'envoya, non seulement à l'abbé Angelo Mai, de l'Ambrosienne, mais à Vincenzo Monti et à Pietro Giordani. Monti, esprit à palinodies, avait déserté le libéralisme depuis la chute de Napoléon ; Giordani tenait bon. C'était un homme de quarante-trois ans, qui avait passé par le séminaire (on l'appelait l'abbé Giordani), mais en était sorti marqué d'un anticléricalisme intransigeant. Ses amis politiques parlaient de lui comme d'un des premiers écrivains italiens. Il était devenu l'un des héros de Giacomo Leopardi, qui lui adressa son *Énéide* : « Si c'est un crime, pour quelqu'un qui n'est rien, d'écrire à un grand homme de lettres, je suis en faute... Je n'ai pas d'excuse, sinon un

besoin incompréhensible de me faire connaître à mon prince, car je suis certainement votre sujet, comme tous ceux qui aiment la littérature... »

Angelo Mai et Vincenzo Monti répondirent poliment. Giordani commença par être rebuté par l'excès même des louanges, mais ayant appris l'incroyable jeunesse de l'auteur, écrivit aussitôt, par exprès, au *Signor Contino :* « J'aime à penser qu'au xxe siècle, le comte Leopardi (que j'aime déjà) sera compté parmi ceux qui auront rendu à l'Italie l'honneur qu'elle a perdu. » Leopardi, comme cela est naturel, fut enivré par cette lettre et le flot de ses confidences, si longtemps contenu, déferla sur Giordani : « J'ai un grand désir — peut-être insolent, immodéré — de gloire. » Il souhaitait être dirigé. Monti lui avait écrit que son travail n'était pas sans défauts. « Mais il est inutile de dire à un aveugle qu'il se trompe de route si on ne lui dit de quel côté se tourner. » Il avouait un impérieux besoin de quitter Recanati : « Qu'y a-t-il à Recanati qui soit beau ? Qui soit digne d'être vu ou appris ? Rien... Dieu a fait la terre si pleine de merveilles et il me faut dire, à dix-huit ans : « Dans ce trou » je dois vivre, et mourir où je suis né. »

Giordani conseilla la patience et promit une visite. Elle se fit longtemps attendre. Leopardi se consumait : « La solitude n'est pas bonne pour les hommes qui brûlent par l'intérieur. » Enfin, Giordani vint. Ce furent cinq jours qui transformèrent une vie. Ils commencèrent mal, Giacomo ayant rencontré son père alors que, pour la première fois, il osait sortir seul et courait à l'auberge de l'ami inconnu. Puis, parce que Giordani était un abbé, le comte Monaldo se laissa fléchir et même autorisa son fils à aller faire, avec le visiteur, une excursion de tout un jour. Ah ! qu'il allait le regretter ! « A l'arrivée de Giordani, mes deux fils ont changé de nature. Jusque-là, ils n'avaient jamais, à la lettre jamais, été loin de mes yeux ou de ceux de leur mère. Je les laissai librement avec Giordani, les croyant dans les bras de l'amitié, de l'honneur... » Le pauvre Monaldo ne sut jamais ce qui s'était dit : plaintes sur la vie mesquine de cette petite ville, projets d'avenir, révélations politiques et religieuses, encouragement à correspondre avec les chefs du mouvement pour la libération de l'Italie. « Quand Giordani partit, conclut le comte père, il emportait avec lui les secrets de mes enfants... Ils haïssent à présent la maison paternelle, où ils se sentent étrangers et prisonniers ; peut-être même *me* haïssent-ils. Moi, si plein d'amour, je suis devenu, pour leurs imaginations corrompues, un implacable tyran. »

A la vérité, l'influence de Giordani n'eût pas été aussi rapide si les méthodes d'éducation de la Casa Leopardi n'avaient préparé le terrain pour une rébellion. Les idées d'affranchissement flottaient alors dans l'air même que respiraient ces jeunes hommes. Partout, des *carbonari* et autres conspirateurs formaient des plans pour délivrer l'Italie à la fois des Autrichiens et du pouvoir pontifical. « Aujourd'hui, écrivait Leopardi, j'ai atteint ma vingtième année. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? Aucune grande action... Oh ! mon pays, mon pays ! Je ne puis répandre mon

sang pour toi, car tu n'existes plus... Pour quel objet, pour qui, pour quelle patrie donnerai-je mon travail, mes souffrances et mon sang ? » Depuis que Giordani lui avait ouvert les yeux, Leopardi se sentait patriote italien et, le 1er janvier 1819, il publia deux *canzones : All' Italia* et *Sopra il monumento di Dante*. Un troisième poème patriotique *Ad Angelo Mai*, sur la *République* de Cicéron, retrouvée par Angelo Mai, parut à Bologne en 1820.

Le lecteur moderne peut être sensible à la beauté formelle de ces chants, non aux sentiments qu'ils expriment. Ils prolongent « cette plainte perpétuelle et cette désolation » qui sont celles de Dante, d'Alfieri, de *Corinne* et de *Childe Harold*, sur une Italie déchue de sa gloire antique. « O ma patrie ! je vois les murs, et les arcs, et les colonnes, et les statues, et les tours désertes de nos aïeux. Leur gloire, je ne la vois pas. Je ne vois ni le laurier, ni le fer dont étaient ceints nos pères autrefois. » Poèmes classiques, imités des anciens et en particulier de Simonide, ces « messéniennes » (comme dit Sainte-Beuve) pèchent, çà et là, par une rhétorique académique. Mais la vigueur de la forme prouve la maîtrise du débutant. Cela vaut les premières odes politiques de Victor Hugo. Les fureurs de Leopardi contre la France de Napoléon font écho à celles de Kleist. Le petit volume obtint, par miracle, l'*imprimatur* et Leopardi distribua trois cents exemplaires. Son père en conçut une pénible anxiété : « Je ne suis pas un juge compétent en ces matières, mais je n'approuve pas cette admiration pour l'Italie en ses temps de lutte et de gloire. Pour moi, je trouve nécessaire d'obéir et vois peu de différence entre un souverain né au-delà, ou en deçà des Alpes. » On croit entendre Ascagne del Dongo. Carlo Leopardi, sarcastique, écrit : « Notre père en devint presque chauve de terreur. »

Il faut dire que Recanati, comme toute l'Italie, était alors déchirée par deux factions. Du côté des *carbonari* comme du côté des *sanfedisti* (la Congrégation), le fanatisme flambait. Dans chaque famille, jeunesse et vieillesse prenaient des positions hostiles. C'était un temps de complots, d'armes cachées et l'on voit passer, dans la correspondance de Byron, à l'ombre de la nuit, des cavaliers armés. Est-il surprenant que Monaldo ait été terrifié de voir les poèmes de son fils devenir chants de guerre des partisans ? « Oh ! Giacomino, écrivait Giordani à son disciple, quel grand homme tu es déjà !... Tes *canti* courent la ville comme des traînées de feu ; chacun veut les avoir... Je n'ai jamais vu vers ni prose tant admirés et loués. On parle de toi comme d'un miracle. » Et le même Giordani, s'adressant à un tiers : « Donnons-lui seulement dix ans à vivre et la santé. Arrachons-le aux effroyables conditions où il lui faut vivre et vous pourrez m'appeler le plus grand sot de l'Italie si, en 1830, on ne dit pas que peu d'Italiens, dans les plus grands siècles, ont mérité d'être comparés à Leopardi. » Ce qui rappelle Fontanes aux débuts de Chateaubriand et prouve que Giordani, sinon grand écrivain, était bon juge.

L'adolescent, déjà célèbre, restait un prisonnier absolument coupé du

monde. Sa mère continuait à lui refuser tout argent de poche ; son père, toute liberté. Une ophtalmie, causée par les excès de lecture, le privait même, depuis quelque temps, de ses chers livres. Que faire ? Son père eût consenti, à la rigueur, à l'envoyer au séminaire, mais tant par son commerce intime avec les auteurs profanes que par l'influence de Giordani, il avait perdu la foi, bien qu'il continuât d'aimer le cérémonial catholique. Il n'aurait pu, sans déshonnêteté sacrilège, se faire prêtre. Il plaçait un dernier espoir en son oncle maternel, le marquis Carlo Antici, qui habitait Rome et y avait quelque influence. Leopardi essaya d'obtenir un passeport pour Rome et faillit réussir.

Déjà, croyant partir, il avait laissé une lettre pour son frère Carlo : « Je pars sans t'avoir prévenu, pour que nul ne te rende responsable de mon départ... Deux principales raisons m'ont influencé : l'impossibilité de continuer mes études ; l'autre que je ne veux pas exprimer, mais que tu devines... » Cette seconde raison était le besoin d'aimer et d'être aimé. La privation délibérée de toute société féminine, à quoi le condamnait la folle prudence de ses parents, le jetait au désespoir. A son père, il avait écrit : « Dans l'intérêt de quelque chose que je n'ai jamais connu, mais que vous appelez le foyer, la famille, vous avez exigé de vos enfants le sacrifice, non seulement de leur bien-être physique, mais de leurs désirs naturels, de leur jeunesse, de toute leur vie... » Au dernier moment, le projet de fuite échoua parce que le comte Monaldo intercepta le passeport. Il aimait ses fils, plus tendrement que ceux-ci ne le savaient ; il partageait leur goût pour les livres. Mais, comme disait Carlo, « il s'était, très tôt dans la vie pris les jambes dans les jupes de sa femme et ne pouvait plus s'en tirer ».

Ce jour-là, Leopardi acheva de perdre toute confiance en son père. Il refusa de continuer à s'habiller en abbé. Privé, par sa mauvaise vue, du refuge de la lecture, sans contact avec la vie réelle, il ne souhaitait plus rien, pas même la mort, pas même le bonheur. « Je me donnais tout entier à la joie terrible et barbare du désespoir. » Il citait un mot de Pétrarque : « *Ed io son di quei che'l pianger giova*... Et moi aussi je suis de ceux qui se plaisent à la plainte. » On est ici tenté de rappeler, une fois de plus, Kleist et Chateaubriand. Certaines âmes, qui se sont connues dans l'angoisse redoutent, en y échappant, de perdre leur résonance. Elles cultivent avec soin une tristesse génératrice de poésie. L'excès de souffrance engendre le génie. Pour voir la nature en artiste il faut la survoler. Renonçant à l'action, le malheureux peut se donner tout entier à la poésie. Cette année 1819, si tragique pour Leopardi, fut celle où il écrivit les *Idylles* qui suffiraient à faire de lui un grand poète. Que sont-elles ? Des instants d'émotion, très brefs, saisis et notés en deux minutes, puis lentement mis en forme. Toute sa vie, Leopardi a tenu un journal, le *Zibaldone*, recueil de pensées, notes de lecture, où l'on trouve l'esquisse, en une ligne, de ses poèmes. Imaginez un Jules Renard qui, de chaque note aiguë, tirerait plus tard un chant de Théocrite.

« Un paysan disant l'*Ave Maria* et le *Requiem aeternam* tout haut, pour lui-même, à la porte de sa hutte, puis regardant la lune qui pend, très bas, au-dessus des arbres... Deux jeunes hommes, assis sur les marches, désertes et moussues de l'église, plaisantant sous la grande lanterne et se bousculant... La fille du cocher, penchée à la fenêtre et disant aux autres, qui soupent à l'intérieur : « Ce soir, il va pleuvoir pour de bon. » Quelle nuit ! noire comme un four ! » Enfin une voix : « Ah ! voici » la pluie. » Une légère pluie de printemps. Tous rentrent chez eux. J'entends un bruit de portes et de verrous. »

Un rapide croquis, mais esquissé par un maître, et au-delà duquel on devine une pensée profonde et non dite, voilà ce qu'est une idylle de Leopardi. La nature devient une immense métaphore, image sensible d'une vérité secrète. J'ai dit qu'il fait penser à l'anthologie grecque, aux *sweet, birdlike* notes de Shelley ; il faudrait ajouter quelques exquis poèmes de Hugo (*Saison des Semailles, le Soir ; Souvenirs des vieilles Guerres ;* plusieurs visites au cimetière de Villequier, après la mort de Léopoldine) et certains vers de Valéry. Mais la simplicité de Leopardi est inimitable. Son vocabulaire était à la fois rare, en ce qu'il plaisait à ressusciter des mots archaïques, à rajeunir la langue ; et pauvre, parce qu'il s'interdisait les mots savants. Comme tout grand poète, il attachait une capitale importance à la musique du langage :

Le cœur se fatigue de toutes choses,
Des chants, du sommeil, des danses, des roses,
Même de l'amour ;
Mais les doux plaisirs d'un parfait langage,
La beauté des mots durent davantage
Et même toujours...

Sainte-Beuve a traduit en vers français quelques-unes des *Idylles*. En voici un exemple : *L'Infinito*, mais l'alexandrin français ne donne aucune idée du rythme rapide, aérien, de Leopardi :

J'aimai toujours ce point de colline déserte,
Avec sa haie au bord, qui clôt la vue ouverte
Et m'empêche d'atteindre à l'extrême horizon.
Je m'assieds : ma pensée a franchi le buisson ;
L'espace d'au-delà m'en devient plus immense,
Et le calme profond, et l'infini silence
Me sont comme un abîme ; et mon cœur bien souvent
En frissonne tout bas. Puis, comme aussi le vent
Fait bruit dans le feuillage, à mon gré, je ramène
Ce lointain de silence à cette voix prochaine :
Le grand âge éternel m'apparaît, avec lui
Tant de mortes saisons, et celle d'aujourd'hui,
Vague écho. Ma pensée ainsi plonge à la nage,
Et sur ces mers sans fin j'aime jusqu'au naufrage.

L'accueil que fit Monaldo aux premiers poèmes de son fils fut glacial et même hostile. Les chants patriotique exhalaient une odeur de révolte ; les idylles, une odeur de péché. Était-ce à de tels jeux, frivoles et coupables, que devait se livrer un puissant esprit, capable d'atteindre au premier rang de l'érudition et de la philosophie ? Le comte Leopardi éleva tous les obstacles possibles, pour empêcher la publication de vers « qui pourraient être interprétés comme inspirés par une faction » et que la police autrichienne désapprouvait. Le désespoir de Giacomo atteignit de nouvelles profondeurs. Giordani lui-même admit que la situation semblait sans issue. « Je vois, écrivit-il, que vos malheurs sont sans limites, sans fin, sans remède, sans adoucissement. La seule chose que je puisse vous dire est que, si Dieu vous envoie la mort, vous devriez l'accepter comme un bienfait... En perdant la vie, vous ne perdriez rien. » Ce qui eut le curieux effet de rattacher Leopardi à la vie.

Pendant un an, il n'écrivit plus de poèmes mais remplit onze cent soixante-sept pages de ce merveilleux « vivier » qu'était le *Zibaldone* et où il y avait de tout : philosophie, philologie, science, histoire, critique, citations. Çà et là, un vers parfait : *Et l'espoir qui renaît chaque jour avec l'aube... Je vois à mes côtés la lune voyager...* Dans ce journal on trouve le véritable Leopardi, lecteur nourri par ce que les classiques ont de plus exquis. L'été suivant, il se remit au travail et composa des poèmes, qui n'ont pas la pureté fugace des *Idylles*, mais qui sont de vigoureuses et douloureuses confessions. Tel ce dernier chant de Sapho, où il a représenté le malheur d'une âme tendre et noble, liée à un corps difforme :

Car le Père des dieux, aux belles apparences
Donna sur les humains un éternel pouvoir.
A quoi bon le talent ? A quoi bon le savoir ?
L'esprit est sans éclat si la forme est sans grâce.

Il en venait à penser, comme ses chers Grecs, que la laideur est un crime ; à cause de sa difformité, il se haïssait. Dans un poème sur Brutus, *Bruto Minore*, il montrait l'homme qui en arrive à se guérir, par le suicide de son malheur. Le désir de la mort, qui l'avait hanté depuis l'enfance, grandissait.

III

Pendant l'hiver 1822-1823, la porte du sépulcre où il était muré vivant s'entrebaîlla. Le marquis Antici, son oncle, avait eu pitié de lui et offert de l'emmener à Rome. A cet homme respecté, les Parents Terribles cédèrent. Depuis longtemps, Leopardi ne vivait que dans la Rome antique ; il attendait, de ce voyage, à la fois la révélation d'une beauté surhumaine et celle d'un monde vivant où des femmes, belles et brillantes, comprendraient enfin qu'il avait du génie, et méritait d'être aimé. Il fut déçu. *A son frère Carlo :* « Je ne prends pas plaisir aux grandes choses que je

vois. Quoique je sache qu'elles sont merveilleuses, je ne le sens pas... Je te jure, mon Carlo, que ma patience et ma confiance en moi-même sont non seulement vaincues, mais anéanties... » A Recanati, on l'avait blâmé ; à Rome, on ne semblait même pas s'apercevoir de son existence. Il avait détesté la petite ville et ses mesquineries ; il découvrait qu'elle a au moins une qualité, c'est d'être à l'échelle humaine. « Dans une grande ville, un homme vit sans aucune relation avec ce qui l'entoure. » Il avait espéré que des érudits, comme cet Angelo Mai devenu Monsignor Mai, le rechercheraient. Il alla voir Mai et le trouva aimable, mais d'une amabilité distante, mondaine, superficielle — bref, incapable de distinguer une âme d'élite. « Attirer l'attention des autres, dans une grande ville, est une entreprise désespérante. »

Sans doute il y avait la maison de son oncle, dont il faisait partie, mais la famille Antici lui paraissait aussi provinciale que celles de Recanati. Il avait espéré qu'échappant enfin aux yeux sévères de ses parents, il pourrait avoir, à Rome, de faciles amours. Hélas ! sa timidité et sa difformité constituaient des obstacles plus infranchissables que la vigilance paternelle. « Il est aussi difficile d'approcher une femme à Rome qu'à Recanati, plus même, à cause de l'extrême frivolité de ces animaux femelles, qui d'ailleurs n'inspirent aucun intérêt, sont pleins d'hypocrisie et ne pensent qu'à s'amuser. » L'indifférence des jeunes femmes, la certitude que, toute sa vie, il serait privé d'amour et de beauté, achevaient de le décourager. Pourtant la Rome de ce temps était celle où Stendhal trouvait de si vifs plaisirs, mais Stendhal n'était ni farouche, ni susceptible. Leopardi s'exagérait sa laideur ; il désespérait de plaire et ce désespoir même lui aliénait les sympathies. « Ceci est le temps le plus pénible et le plus mortifiant de ma vie... Aime-moi, par Dieu, écrivait-il à son frère. J'ai besoin d'amour, d'amour, d'amour, de feu, d'enthousiasme, de vie. Le monde ne semble pas fait pour moi ; j'ai trouvé le Diable plus noir encore qu'il n'est peint ! »

Peu à peu pourtant, le monde savant s'entrouvrit pour lui. Mais les archéologues, qui attachaient plus d'importance à la découverte d'une inscription, d'une colonne brisée ou d'une monnaie qu'au plus beau poème, lui parurent d'une solennité ridicule. Stendhal en souriait ; Leopardi s'en indigna. Les érudits étrangers lui déplurent moins ; chez eux, on parlait français, et avec esprit. Le ministre de Prusse auprès du Saint-Siège, Berthold Niebuhr, savant éminent, remarqua la prodigieuse érudition de ce jeune homme contrefait : « Lisez ses *Annotations sur les Chroniques d'Eusèbe* — quelle pénétration ! Je n'ai jamais rien vu de tel en ce pays. » Il alla rendre visite à Leopardi, dans son grenier du palais Antici, et revint en disant : « J'ai enfin trouvé un Italien digne de la Rome antique ! » Niebuhr recommanda chaleureusement Giacomo au cardinal Consalvi, qui se montra disposé à aider le protégé du ministre, si Leopardi était prêt à porter la *mantelletta* (petite cape) de la cour romaine. C'était le chemin d'une prélature. Leopardi, pendant

quelques semaines, joua avec cette idée, mais conclut que son absence de foi lui ordonnait de conserver sa liberté et repartit, après cinq mois d'absence, pour Recanati. Refus héroïque.

L'atmosphère du *palazzo* Leopardi n'avait pas changé. Deux camps : les parents et les prêtres défendaient jalousement l'autorité paternelle, la servitude politique, l'austérité ; les enfants appelaient de tous leurs vœux la liberté, l'indépendance, l'amour. Carlo et Paolina, exaspérés, songeaient à s'évader. Le premier y réussit, par le mariage ; sa sœur n'y parvint jamais. Giacomo, cloîtré dans la bibliothèque, écrivit des *Operette Morali* (en français : *Opuscules et pensées* [1]) qui contiennent, sous forme d'essais, de dialogues, de discours, l'essence d'une philosophie, ou plutôt d'un état d'âme. Le thème de tous ces morceaux était le même : la vie est mauvaise ; la mort seule un bien... Un marchand d'almanachs offre celui de l'année nouvelle. « Sera-t-elle heureuse ? » lui demande un passant. Le marchand dit qu'il l'espère. « Mais avez-vous jamais vécu une année heureuse ? Voudriez-vous recommencer votre vie telle qu'elle fut ? Avez-vous jamais connu un homme qui le voulût ? Alors ? La vie que nous appelons belle n'est pas celle que nous connaissons, mais celle que nous ne connaissons pas ; la vie future, jamais la vie passée... Donnez-moi donc le plus beau de vos almanachs. Voici vos trente sous. » La vie heureuse, comme la Bien-Aimée, devenait *la donna che non si trova.*

Beaucoup de ces dialogues, imités de Lucien, sont de forme légère, mais toujours parfaite. Manzoni lui-même disait que « l'on n'avait peut-être encore rien écrit de mieux en prose italienne ». La pensée y est toute subjective. Pourtant, Leopardi s'irritait si on lui disait que son pessimisme était l'expression de son propre malheur. C'était par lâcheté, disait-il, et par refus de reconnaître l'horreur de l'existence que les hommes voulaient considérer ses opinions philosophiques comme le résultat de ses souffrances particulières. Il prétendait exposer une philosophie, valable pour tous, dont les grandes lignes seraient : l'univers est incompréhensible ; la vie humaine, au regard de cette immensité, n'est rien ; l'action est donc vaine ; d'où l'ennui et le malheur. Par où il rejoint Byron et Chateaubriand, mais le mal est chez lui plus profond. Byron et Chateaubriand ont engrené, malgré leur pensée théorique, sur l'amour et sur l'action. Leopardi restera, toute sa vie, l'Homme En Dehors qui refuse de jouer le jeu, ou ne trouve pas de partenaire. Or, nul ne peut juger l'action hors de l'action.

En 1825, une chance parut s'offrir. Un éditeur de Milan, Antonio Stella, voulait publier une édition complète de Cicéron, avec traduction italienne et notes ; il suggéra que le jeune érudit vînt diriger ce travail. O surprise ! Le comte Monaldo y consentit. Il pensait que la sévère police de Milan maintiendrait son fils dans le droit chemin et le contraindrait

1. Giacomo Leopardi : *Opuscules et pensées*, traduits par Auguste Dapples. (Paris, Germer-Baillère, 1880.)

au respect des pouvoirs établis. En route, Leopardi s'arrêta à Bologne où, pour la première fois, Giordani aidant, il se vit entouré d'amis qui l'estimaient et l'aimaient. Il s'y plut tant que, Milan l'ayant déçu autant que Rome et pour les mêmes raisons, il se hâta de revenir à Bologne. Il n'y eut, pour vivre, que les douze écus mensuels de Stella et quelques leçons de latin qu'il donnait, mais il y trouva un cercle amical. Cela fait honneur aux Bolonais. Rester fidèle à Leopardi n'était pas si facile. Pendant sa longue vie de reclus, il était devenu un maniaque. Il fallait supporter ses maux de tête, sa constipation, ses insomnies. La maison lui semblait toujours trop chaude, ou trop froide ; la lumière trop vive, ou trop faible. Ses amis acceptaient de rester avec lui dans l'obscurité, pour reposer ses yeux ; de fermer toutes les fenêtres parce qu'il ne supportait pas l'air ; de satisfaire son perpétuel besoin de sucre. Il en mettait six morceaux dans une tasse de café et exigeait en outre, tout le long du jour, des glaces à la crème. Ses hôtes devaient supporter la nourriture répandue sur ses vêtements tachés ; ses longs silences ; ses reniflements de tabac ; ses claquements de doigts insolites. Mais, dans ce climat de bienveillance, il se détendait ; sa méfiance fondait et il laissait enfin voir sa vraie nature, qui était attachante et tendre.

A Bologne, il éprouva d'autres plaisirs, pour lui très neufs. Une académie locale lui demanda de lire ses vers en public. Il eut l'impression qu'ils avaient produit grand effet. Une poétesse assez connue, la comtesse Teresa Malvezzi, lui ouvrit son salon, et même le reçut seul. Elle avait trente-neuf ans et n'avait jamais été belle, mais fit illusion à Leopardi qui manquait d'expérience. Bientôt, il consacra toutes ses soirées à cet aimable bas-bleu. Entre eux, il ne se passait rien. « Nous n'avons jamais parlé d'amour qu'en plaisantant ; nous vivons en amitié tendre et sensible... » Mais le mari Malvezzi protesta. Cette intimité avec un petit bossu malpropre lui semblait ridicule. Une femme sacrifie facilement un amoureux qui n'est pas un amant. *Giordani à Brighenti :* « Avez-vous des nouvelles de Leopardi ?... Est-il vrai qu'il allait souvent chez cette Malvezzi qui se dit femme de lettres ? Est-il vrai qu'elle lui ait donné à entendre qu'elle ne pouvait plus supporter la fréquence et la longueur de ses visites ? Est-il possible que Giacomo ait été deux fois chez une telle femme ? » La première amitié féminine de Leopardi fut donc rompue sans aménité. La dernière phrase qu'il écrivit sur Teresa fut : « J'ai vu le poème de la Malvezzi. Pauvre femme ! »

Il y avait quinze mois qu'il avait quitté Recanati quand il reçut de son père une lettre pathétique. Le pauvre homme l'assurait de son affection, offrait d'envoyer un peu d'argent, en cachette de sa femme, et le suppliait de revenir. Leopardi, apitoyé, accepta de rentrer au foyer paternel. Il trouva une certaine douceur à y reprendre ses vieilles habitudes. Mais l'atmosphère de la maison demeurait suffocante. Les gamins de Recanati, avec une étonnante cruauté, poursuivaient Giacomo dans les rues et lui jetaient des boules de neige en criant : « *Gobbo !* Bossu ! » Il

gagna un peu d'argent en compilant, pour l'éditeur Stella, une anthologie et décida de se rendre à Florence. La ville passait pour une capitale intellectuelle. Dans le cabinet de lecture du Suisse Jean-Baptiste Vieusseux, se retrouvaient chaque jour aristocrates lettrés, écrivains, artistes et illustres étrangers de passage. Le marquis Capponi osait (en ce temps de censures) lancer une revue : l'*Antologia*. Mazzini y écrivait ; Leopardi allait y collaborer.

Comme naguère à Rome et à Milan, il fut déçu par la grande ville. Les hommes qui l'entouraient étaient généreux, cultivés. Mais ils ressemblaient aux *whigs* anglais. Ils croyaient au progrès par la réforme ; ils pensaient qu'une aristocratie libérale, en améliorant l'éducation et les institutions, pourrait faire le bonheur du peuple ; ils attendaient tout. Bref, ils partageaient les illusions qui allaient être, en France, vers 1848, celles du jeune Renan. Leopardi, lui, n'avait pas d'illusions. Il n'attendait rien de rien. La candeur optimiste des Florentins le faisait sourire, tristement. Des réformes ! Ce qui était mauvais, c'était l'espèce, la vie, le monde. Le mal venait de la nature humaine, non des institutions. Un jeune écrivain catholique, Nicolo Tommasco, fut exaspéré par « l'athéisme noir » de Leopardi et se mit à l'attaquer aussi brutalement que les gamins de Recanati. « On vit sortir du sein des flots, écrivit Tommaseo, un petit comte qui disait en chantant : *Il n'y a pas de Dieu parce que je suis bossu ; je suis bossu, parce qu'il n'y a pas de Dieu.* » Leopardi n'avait que trop entendu ce cruel argument *ad hominem*. Manzoni, le grand Manzoni lui-même l'en accablait. Une fois de plus, il décida de faire retraite. D'ailleurs, l'aigre tramontane n'eût pas permis à cet infirme, débile et frileux, de passer l'hiver à Florence.

Pise, ville au climat doux, lui offrit un abri. Il y vécut dans la solitude et n'y fut pas trop malheureux. Les champs et les sentiers, autour de la ville, lui rappelaient Recanati. La belle-sœur de son propriétaire, une jeune fille de quinze ans, Teresa Lucignani, devint pour lui ce qu'avaient été naguère les filles entrevues qui avaient inspiré ses premières idylles, *la donna che non si trova*. Soixante-dix-sept ans plus tard, on vint l'interroger sur l'illustre poète qu'elle avait bien connu ; elle avoua qu'il lui avait fait mauvaise impression : « Il était difforme, dit-elle. Il changeait rarement de chemise ; il laissait son chocolat couler sur son menton. » Mais il n'avait jamais cherché à lui plaire. Que demandait-il à Teresa ? Rien, que d'être là. *Note de Leopardi, écrite en quittant Pise :* « Elle a dans son visage, dans ses mouvements, quelque chose — je ne sais quoi — de presque divin. » En la regardant vivre avec tant de jeunesse et de naturel, il écrivit un beau poème : *Il Risorgimento*, où il exprime la joie de sentir à nouveau monter en lui un flux de sève :

Avec moi reviennent à la vie
La plage, les bois et les monts,
A mon cœur parle la fontaine,
Avec moi converse la mer...

L'évocation du passé par les impressions présentes (ô Proust !) lui inspira, tant à Pise qu'à Recanati où il revint un peu tard, des idylles aussi pures et touchantes que celles de ses débuts. Il rappela la Silvia et la Nerina qui avaient fait battre son cœur d'adolescent. Il se plut à « retrouver le temps » et chanta : *Il rimembrar delle passate cose*. La mort d'un frère de vingt-quatre ans, Luigi, les supplications de son père affligé l'avaient ramené, une fois encore, à la sinistre maison familiale. Il y fit alors son dernier séjour, s'enfermant pour ne voir personne et mangeant seul. « Le spectacle d'un homme qui prend un plaisir physique est dégoûtant pour les autres », disait-il. Pendant seize mois, il essaya en vain de travailler à des ouvrages ironiques : *Encyclopédie des connaissances inutiles*, *L'Art d'être malheureux*. Mais seul montait en lui, du fond amer de sa désolation, le chant pur, léger, désincarné, des idylles. Alors, il écrivit *Le ricordanze*, *La quiete dopo la tempesta*, *Il sabato del villaggio* et *Canto notturno di un pastore errante dell' Asia*.

Que fais-tu, lune, dans le ciel ? Dis-moi, que fais-tu,
Silencieuse lune ?...

Oui, que fait-elle, cette pèlerine éternelle et solitaire ? Sait-elle ce qu'est la mort et le pourquoi des choses ? Mais aucune réponse ne vient de la lune blanche, ni des cieux. Peut-être la vérité tient-elle en un vers, le dernier de la pièce :

Est funeste à qui naît le jour de sa naissance.

IV

Comme il retombait dans le désespoir total que ranimait toujours en lui la triste maison de Recanati, il reçut une offre généreuse. De Florence, le général Pietro Colletta lui écrivit, au nom d'un groupe d'amis, pour proposer une rente mensuelle qui lui permettrait de vivre à Florence et d'y travailler. Cette pension n'entraînerait aucune obligation. Colletta poussa la délicatesse jusqu'à dire qu'elle venait d'un admirateur anonyme. Ce fut, dans la nuit de Leopardi, un rayon de lumière, « plus béni qu'à la nuit polaire la première lueur de l'aube ». Il accepta. Pendant deux ans (1830-1832), il allait rester en Toscane où sa vie, si précaire, serait visitée par deux grandes passions : une amitié et un amour.

L'ami, Antonio Ranieri, était un jeune Napolitain, grand et beau garçon, féru de littérature, don Juan un peu vulgaire mais qui avait éprouvé pour Leopardi, dès leur première rencontre, une admiration mêlée de tendresse. Pour le romantique Ranieri, l'affreux état moral et physique de Leopardi, alors à demi-aveugle, très malade et inconsolable, devenait une raison de s'attacher à ce génie malheureux. La vie de Ranieri lui-même n'était pas facile. Exilé de Naples pour ses opinions

politiques, maudit par son père, il avait peu de ressources. Une sœur admirable, qui, comme celle de Leopardi, se nommait Paolina, l'aidait de son mieux. Il allait souvent à Rome pour y voir une actrice dont il était l'amant : Maddalena Pelzet, qu'il appelait *Lenina*. Dès qu'il eut mesuré la détresse et la solitude de Leopardi, il lui offrit de faire avec lui vie commune.

On s'est beaucoup demandé s'il y avait, à l'origine de cette amitié exaltée, un attachement sensuel. Les lettres échangées entre les deux hommes sont étrangement passionnées. Et il fallait beaucoup de courage pour associer sa vie à celle de Leopardi, le plus insociable des hommes. A la vérité, le ton émotionnel des lettres ne prouve rien ; c'est celui de l'époque. On sait ce qu'était Leopardi en présence des femmes, timide, certain de déplaire. Or, il avait besoin d'affection. Qu'il l'ait cherchée dans l'amitié ne peut surprendre. Ce qui est certain, c'est que Ranieri et plus tard, avec lui, « son angélique sœur » Paolina, furent pour Leopardi, jusqu'à la fin, des amis incomparables. Non que Ranieri fût digne, intellectuellement, de Leopardi. Ses écrits le montrent vaniteux, et, en somme, médiocre. Mais que l'on imagine ce que put être, pour un poète bossu qui se croyait méprisé de tous, la chaleur enthousiaste d'une jeune admiration.

La fidélité de Ranieri le toucha d'autant plus que le groupe Colletta, au bout d'un an, cessa de lui verser la pension promise. Les deux amis passèrent alors l'hiver à Rome, dans un petit appartement de la via Condotti. Ranieri avait voulu se rapprocher de « Lenina ». Quant à Leopardi : « L'affection qui m'unit à Ranieri est telle, dit-il, que nos destinées ne sont plus séparables », et ailleurs : « Ranieri, avec qui je vis, et que seule la foudre de Jupiter pourrait arracher d'auprès de moi... » Un autre nouvel ami, Louis de Sinner, s'occupait de lui. Ce jeune philologue suisse, auquel Leopardi avait confié, en 1830, tous les manuscrits philologiques de la première partie de sa vie, tentait de les faire publier en Allemagne. Ce fut Sinner, tout dévoué à la gloire de son ami, qui attira sur celui-ci l'attention de Sainte-Beuve.

Quant à l'amour, la dernière femme qui l'inspira au poète fut une jeune Florentine, fort jolie mais frivole et sensuelle, Fanny Targioni. On attribuait à Fanny, épouse d'un médecin et botaniste connu, quatre amants « dont deux imaginaires ». Leopardi lui fut présenté. Elle vit tout avantage à s'ajouter un admirateur sans beauté, sans danger, mais non sans génie. « *Il mio gobbetto...* mon petit bossu », disait-elle. Leopardi, lui, l'avait baptisée *Aspasia*. Elle avait peut-être la grâce de l'originale Aspasie ; elle en avait le « salon » ; certes pas l'esprit. Mais Leopardi ne voyait jamais les femmes réelles. Son amour commença comme celui de Sainte-Beuve pour Adèle Hugo. Il trouva son Aspasie chez elle, étendue sur un divan, entourée de fleurs et d'enfants. « De ce jour, un nouveau ciel et une lumière divine m'apparurent... »

Bientôt, la signora Targioni, et tout Florence, surent qu'il était amou-

reux. Cela fit beaucoup rire. Seul, Ranieri comprenait. Comblé par les femmes, il voyait que la passion de ce malheureux, qui allait mourir vierge, n'en était que plus violente. La crainte, en Leopardi, demeura plus forte que le désir, et d'ailleurs eût-il osé qu'il aurait été repoussé. La belle Fanny Targioni préférait cent fois le robuste Ranieri au mélancolique *gobbetto*. Leopardi, humblement, en vint peu à peu à penser que le rôle de confident, entre son ami et celle qu'il aimait, convenait mieux à sa faiblesse que celui d'amant. Une commune jalousie envers la maîtresse de Ranieri, *Lenina*, devint un lien entre lui et *Aspasia*. C'était peu, mais « l'amour et la mort, écrivait-il à Fanny, sont les plus belles choses du monde et les seules dignes de nos désirs. Adieu, délicieuse et charmante Fanny. J'ose à peine demander vos ordres, sachant que je ne suis bon à rien ».

Ces amours lamentables furent sublimées par Leopardi en poèmes tragiques : *Il pensiero dominante* (l'idée fixe, l'obsession, terrible mais cher don du ciel), *Amore e Morte* (qu'a traduit Sainte-Beuve), et *Consalvo* où apparaît, en transparence, la triste aventure avec Fanny Targioni. La fin en fut soudaine. Le complot de Giacomo et de Fanny, pour arracher Ranieri à Lenina, avait valu au pauvre bossu de menues faveurs. *Leopardi à Ranieri :* « Fanny est plus que jamais à vous... Elle a commencé à m'accorder quelques caresses pour que je plaide sa cause auprès de vous — à quoi *sum paratus.* » Puis, brusquement, le silence et la rupture. Qu'était-il arrivé ? Liaison Fanny-Ranieri ? Colère de celui-ci parce que tout Florence riait de ce ménage à trois ? On sait seulement que Fanny et Ranieri restèrent en active correspondance, que Fanny demandait : « Que devient notre pauvre Leopardi ? Je suis en disgrâce auprès de lui, n'est-ce pas ? », et que Leopardi conclut le roman par un poème : *A soi-même.* « *Repose-toi pour toujours — Mon cœur fatigué. Morte l'illusion suprême, — Celle que je croyais éternelle... — Unis désormais dans le mépris, — Toi, la nature, l'horrible puissance — Qui prépare dans l'ombre l'universelle douleur — Et l'infinie vanité de tout.* »

Quand Ranieri revint à Florence et constata le déplorable état, physique et moral, de Leopardi, il annonça son intention de l'emmener à Naples, où lui-même était autorisé à rentrer. Là, « l'angélique Paolina » veillerait sur eux ; le soleil guérirait Giacomo et une nouvelle vie commencerait. Dans la mesure où cela dépendait des Ranieri, frère et sœur, ce programme fut rempli. Pendant quatre ans, ils entourèrent le malade de soins amicaux. Leopardi devenait de plus en plus impossible à vivre. Malade des yeux, il avait besoin à toute heure qu'on lui fît la lecture ; insomniaque, qu'on partageât ses nuits blanches. Son constant besoin de sucre et de glaces imposait de lourdes dépenses à un intérieur très pauvre. Il exigeait les gâteaux d'un certain pâtissier : Vito Pinto. Cependant ses maux : asthme, suffocations, entéro-colite, ne faisaient que s'aggraver. La déformation du thorax fatiguait un cœur qui s'épuisait.

En 1836, le beau-frère de Ranieri lui prêta une petite villa qu'il possédait sur la pente du Vésuve, à Torre del Greco. Leopardi aima ce paysage désolé par les coulées de lave. Aux flancs de la montagne redoutable, des genêts d'or poussaient. Le poète vit, dans le courage de ces plantes menacées, un symbole de la vie humaine. Ne sommes-nous pas toujours accrochés au flanc d'un volcan, toujours exposés aux coups de la nature hostile, et la grandeur de l'homme n'est-elle pas de regarder en face son affreux destin, plutôt que de chercher à se faire illusion ? Que le poète, se sachant condamné, produise cependant sa fleur d'or, voilà le véritable héroïsme. Leopardi, à Torre del Greco, composa deux grands poèmes : *La Ginestra* (Le genêt) et *Il tramonta della luna* (Le coucher de la lune) :

La lune descend et le monde
Se décolore...

L'essence de Leopardi était toute en ce vers : *Le désir est intact et l'espérance éteinte.*

En 1837, alors qu'une épidémie de choléra décimait Naples, Leopardi, réfugié à Torre del Greco, mourut d'une endocardite. Le dernier jour, parlant avec Ranieri, il dit brusquement :

— Pourquoi Leibniz, Newton, Colomb, Pétrarque, le Tasse ont-ils tous cru à la religion catholique, alors qu'à nous les doctrines de l'Église n'apportent aucune satisfaction ?

— Sans doute, dit Ranieri, il vaudrait mieux croire, mais si notre raison se refuse à la foi, est-ce notre faute ?

— La raison de ces grands hommes ne s'y refusait pas, dit Leopardi.

Il y eut un silence. D'une voix si faible que Ranieri put à peine la saisir, il dicta les six derniers vers de *Tramonta della luna.* Ils étaient d'une poignante beauté. Vers le soir, comme Paolina tenait sa tête et essuyait les sueurs de l'agonie, il ouvrit les yeux tout grands, dit : « Je ne peux plus vous voir ! », et cessa de respirer.

V

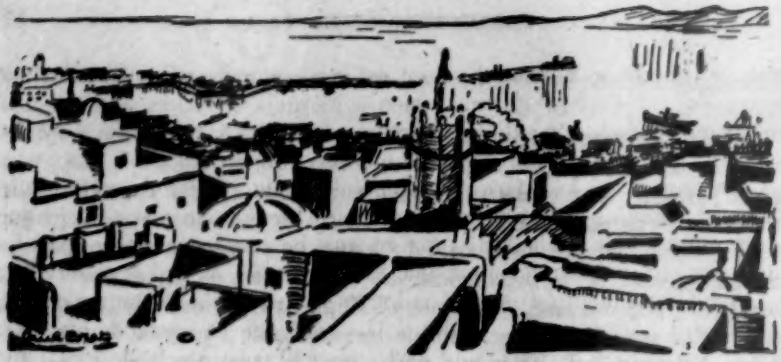
A Recanati, la nouvelle de cette mort atteignit le comte Monaldo au moment où les *carabinieri* lui ramenaient son plus jeune fils, Francesco, qui venait de s'enfuir avec la fille de la cuisinière, résultat aisément prévisible des méthodes éducatives du *palazzo* Leopardi. Monaldo ordonna que dix messes fussent dites annuellement pour le repos de l'âme de son fils aîné, puis ne prononça plus le nom de Giacomo. Quant à la comtesse Adélaïde, lorsque, dix ans plus tard, un admirateur de Leopardi, contemplant le portrait du grand poète, dit avec emphase : « Heureuse celle qui

t'a enfanté ! », elle leva les yeux au ciel et murmura : « Que Dieu lui pardonne ! »

Paolina Leopardi fut seule à éprouver un vrai chagrin mais, à mesure que paraissaient les éditions posthumes de son frère, elle devait les cacher dans l'armoire aux « mauvais livres » qui était l'Enfer de cette bibliothèque. Ses parents firent échouer tous ses projets de mariage. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, elle ne put sortir sans être accompagnée par une duègne et suivie d'un domestique en livrée. A soixante-sept ans, orpheline, elle osa enfin aller jusqu'à Naples pour voir la tombe de Giacomo. Sur ses vieux jours, Paolina montra toute l'âpre économie de sa mère. Elle mesurait jusqu'aux œufs, avec le petit cercle de métal qui avait servi à celle-ci. Carlo termina sa vie dans la même honteuse avarice, prêtant de l'argent à un intérêt si usuraire que ses concitoyens, le jour de son enterrement, lapidèrent le cercueil, l'ouvrirent et tirèrent les favoris du cadavre.

Cependant, la gloire éclairait d'une lumière chaque jour plus vive celui qui, de ses douleurs physiques et morales, avait su tirer quelques-uns des plus beaux poèmes du monde. « Sombre amant de la Mort, pauvre Leopardi », chantait en France Musset. En 1848, les jeunes Napolitains, alors sous le joug, visitaient la tombe de Leopardi en récitant à mi-voix ses hymnes à la Liberté. Quant l'unité italienne se fit enfin, ce furent ces mêmes chants qui vinrent aux lèvres d'hommes comme Carducci qui se souvenaient de les avoir, enfants, lus en tremblant. Les lieux qu'avait aimés Leopardi et qu'il avait sertis en des vers immortels portaient maintenant les noms qu'il leur avait donnés. On peut voir à Recanati la Colline de l'Infini et, à Naples, la Villa du Genêt. De l'église San Vitale, sa sépulture a été transportée près d'un petit monument romain que la tradition appelle la tombe de Virgile. Là, sur une falaise élevée, le pauvre Leopardi a enfin trouvé « les silences surhumains et le très profond repos » qu'il avait jugés préférables à la vie.

ANDRÉ MAUROIS,
de l'Académie française.



LA CRISE ALGÉRIENNE ET L'AVENIR DE L'ALGÉRIE

par M.-E. Naegelen

L'Asie pèse de toute sa masse et pèsera d'un poids de plus en plus lourd sur la politique internationale. Combien paraîtront vaines à l'historien, qui pourra regarder avec quelque recul ce troisième quart du xxe siècle, nos petites querelles européennes à côté de ce phénomène nouveau et aux conséquences formidables : l'entrée de l'Asie sur la scène mondiale.

Mais voici qu'à son tour l'Afrique s'éveille. Aux entreprises européennes elle n'avait pu opposer comme l'Asie des masses d'hommes profondes et impénétrables et la tranquille certitude de civilisations millénaires. Tout au plus sur sa bordure méditerranéenne était-elle défendue, mal, par la force depuis lontemps passive de l'Islam.

Le fatalisme grec laissait à l'homme entre le moment où il commençait sa vie et celui où devait inéluctablement s'accomplir son destin la liberté et la responsabilité de ses actes. C'est en héros conscient de son devoir et du danger au-devant duquel il marche qu'Hector, s'arrachant aux larmes d'Andromaque et aux sourires d'Astyanax, sort des murailles de Troie pour affronter Achille et répondre à l'inexorable appel du destin. Et c'est un courageux défi que lance Œdipe aux puissances invincibles qui l'entraînent aux plus affreux malheurs qui puissent accabler un homme.

Le fatalisme musulman ne laisse à l'homme aucun moment et aucun

geste de liberté. « Mektoub ! » tout est écrit. « Inch Allah ! » qu'Allah le veuille, car l'on ne changera rien à ce qu'il a décidé pour chaque instant et pour chaque acte. La religion pénètre la vie quotidienne dans tous ses détails et jusque dans ses moindres aspects.

Cette croyance à la détermination préalable de tout mouvement et de tout sort humains explique l'extraordinaire force d'expansion, qui n'est guère amortie, de l'Islam. Il procure aux hommes une parfaite sécurité : à quoi bon s'inquiéter puisque tout est décidé et réglé jusque dans le plus petit moment ? Pourquoi redouter la mort puisque son heure est inscrite au cadran par la volonté d'Allah ? Ainsi, les Arabes, puis les Berbères islamisés par eux, sont partis pour la conquête du monde avec un absolu mépris du danger. Ainsi l'Islam a pu conquérir près de deux cent millions d'adeptes dans l'Inde, alors que le christianisme n'y a converti que quelques millions d'êtres. Ainsi, aujourd'hui, le mahométisme gagne facilement à sa cause des millions de Noirs en Afrique, tandis que les considérables efforts d'argent, d'abnégation, de dévouement et de courage dépensés par les missions catholiques et protestantes n'ont amené au christianisme que quelques centaines de milliers de néophytes.

Mais cette sécurité que procure la religion musulmane amène bientôt la nonchalance. A quoi bon se tracasser, à quoi bon se fatiguer, puisqu'on ne changera rien à l'ordre des choses tel que l'a voulu la divinité ? Ainsi s'explique après son magnifique et rapide épanouissement l'ensommeillement de la civilisation arabe. Ainsi s'explique que pour arracher son pays à la torpeur et à la décadence où il ne cessait de s'enfoncer depuis que s'était brisé devant les murs de Vienne le prodigieux élan turc, Ata-Turk ait dû laïciser l'État, les mœurs et même le costume.

Ainsi s'explique que l'Islam n'ait pu au cours du XIXe siècle et au début du XXe interdire aux Français la pénétration en Afrique du Nord. Certes, contre eux, les cavaliers arabes, les montagnards kabyles et chleuhs se sont fait bravement tuer. Mais jouaient contre ceux-ci, outre le fatalisme religieux, l'état de désorganisation politique où étaient tombés les trois pays d'Afrique du Nord, les rivalités des tribus dont les unes s'alliaient aux Français pour assouvir leurs rancunes contre les autres qui nous combattaient, l'appétit d'honneurs et de prébendes de la féodalité qui régnait sur ces pays et à laquelle nos chefs ne tardèrent pas à s'allier en maintenant ses privilèges et en lui offrant ce qu'elle espérait de nous. L'infini respect dont la France témoigna aussitôt pour la religion islamique rassura les croyants et endormit leur fatalisme religieux.

Joua aussi contre la résistance à l'occupation française la très faible densité de la population. Sur d'immenses espaces il n'y avait que très peu d'habitants. Qui tenait la côte, tenait plus ou moins bien l'intérieur. Aujourd'hui, c'est le contraire : perdre le « bled » c'est, à courte

échéance, perdre tout. L'Algérie qui, grâce à la bataille que nous n'avons cessé de mener et d'intensifier contre la maladie, contre les épidémies, contre la mortalité infantile et contre la famine, compte aujourd'hui 9 millions d'habitants et gagne 250 000 âmes par an, n'en comptait guère à notre arrivée, en 1830, que 1 million. Dès maintenant, dans l'Afrique du Nord française, 1 million et demi d'Européens d'origine vivent à côté ou au milieu de 20 millions d'autochtones. Dans vingt ans, si rien ne vient troubler cette progression démographique — qui pose de gigantesques problèmes d'alimentation, d'habitation, de travail, de scolarisation — les Européens d'origine seront à peine 2 millions, les autochtones 40 millions.

Citer ces chiffres, c'est poser le problème politique. Il est rendu plus pressant par la montée d'une élite musulmane, formée dans nos écoles, rompue à nos raisonnements, invoquant pour elle-même nos principes, avide de pouvoir. La solution est rendue difficile par la nécessité de sauvegarder des intérêts français légitimes, de ne pas mettre en péril l'œuvre incontestablement grandiose réalisée dans les trois pays, de ne pas attenter à la sécurité française et occidentale, tout en accédant au désir légitime de cette jeune élite, impatiente de diriger et d'agir.

Il eût fallu assez tôt lui ouvrir les portes et les ouvrir sur des horizons infiniment plus vastes que ceux du pays même où elle est née et qui ne lui offre que des ambitions et des espoirs limités. Il eût fallu lui montrer et lui prouver que la France tout entière et l'Union française étaient prêtes à accueillir, à utiliser les intelligences musulmanes, leur savoir et leur ardeur et que les plus hautes destinées n'étaient pas interdites aux meilleurs d'entre les autochtones.

Sur place, dans nos armées, dans notre administration, on les a trop longtemps confinés dans les emplois subalternes. Cela est si vrai qu'on peut compter sur les doigts les exemples que l'on cite pour répondre à ce reproche et essayer d'en démontrer la fausseté : un préfet, un ministre plénipotentiaire, un directeur au Gouvernement général de l'Algérie, quelques professeurs de l'enseignement secondaire. Ce n'est guère que dans le domaine des sports que les musulmans d'Afrique se sont taillé leur place : ils ont aidé aux victoires du football, du tennis, de la boxe, de l'athlétisme français. Quelques écrivains de langue française, originaires surtout de Kabylie, ont obtenu dans ces dernières années la consécration que donnent les prix littéraires et une critique élogieuse.

Ces Africains célèbres et admirés ont accompli parfois sans l'aide du pouvoir français leur ascension. Ils savent ce qu'ils doivent aux maîtres d'école venus de France qui leur ont enseigné notre langue et ils leur manifestent une sincère reconnaissance. Ils n'en expriment pas moins la révolte de leurs compatriotes moins favorisés qu'eux, que l'école française n'a pu accueillir, qui ne trouvent pas de travail et ne mangent pas à leur faim, ainsi que celle des « évolués » qui ont, à tort ou à raison,

le sentiment que la France, ou plutôt certains Français bornés, leur refusent la place à laquelle leur donnent droit, selon eux, leurs titres et leurs mérites, et qui rêvent de conduire eux-mêmes les destinées de leur pays et de leur peuple moins instruit qu'eux.

La guerre est venue. L'Afrique du Nord a su l'effondrement français de 1940. Elle a vu les missions militaires italiennes et allemandes et assisté à leurs enquêtes, leurs recherches, leurs investigations, vu comment les autorités françaises en étaient réduites à la ruse et à la tromperie pour échapper au moins en partie aux exigences des ennemis momentanément victorieux. Puis elle a vu les Américains, que des Français recevaient à coups de canon tandis que d'autres leur ouvraient la voie. Elle eut le sentiment qu'après les Allemands ces nouveaux venus étaient les plus forts.

Elle assista à la confusion politique qui régna à Alger, aux discordes qui opposèrent les uns aux autres des hommes qu'eût dû étroitement unir la volonté commune de libérer la France, aux mesquines ambitions et aux petits complots, aux misérables vengeances. Elle sut plus ou moins confusément que des promesses avaient été faites par d'imprudents hommes d'État américains ignorant tout de l'Afrique du Nord et de ses populations, au sultan du Maroc et peut-être à des chefs nationalistes algériens. En tout cas ceux-ci le laissaient entendre.

Rien de cela ne pouvait maintenir, puis rétablir notre prestige. Et des espoirs vagues, mais d'autant plus vastes, avaient été éveillés. A Brazzaville, des promesses avaient été faites aussi par des représentants de la France Libre qui devaient devenir les dirigeants du Gouvernement provisoire de la France au lendemain de la Libération, promesses qui confirmaient et dépassaient ces espoirs.

Mais rien, ou presque rien, ne vint. Le 8 mai 1945, des émeutes, d'odieux assassinats d'Européens, suivis d'une dure répression, ensanglantèrent la région de Sétif et celle de Guelma. On donna aux musulmans algériens en septembre 1947 le titre de citoyens français et à l'Algérie un statut. Puis dans les villes de Tunisie et du Maroc éclatèrent les coups de feu du terrorisme.

On se berçait de l'illusion que l'Algérie « trois départements français » resterait calme. Pour combien de temps ? demandais-je, sonnant la cloche d'alarme dès les premiers jours d'août 1954. Mes amis d'au-delà de la Méditerranée ne partageaient pas l'optimisme officiel. Ils me signalaient les premiers symptômes alarmants d'une contagion que la plupart d'entre eux jugeaient inévitable. Des mots d'ordre venus de sources mal définies circulaient dans la population musulmane de certaines régions : défense faite aux femmes de ménage de travailler chez les Européens, invitation au boycottage de produits européens, grève saugrenue des fumeurs.

Ces consignes avaient déterminé quelques bousculades anodines dans les quartiers populaires d'une ou deux villes. Et l'on croyait, ou l'on

voulait croire dans les milieux officiels, que les choses n'iraient pas plus loin. Mais le 1er novembre, des attentats éclataient en différents points de l'Algérie, dans les villes et dans le bled. Leur simultanéité à des distances considérables indiquait que les coupables obéissaient à une organisation secrète et qu'il s'agissait vraiment d'une tentative d'insurrection soigneusement préparée.

Depuis un an nous n'avons pu rétablir l'ordre. Et les troubles sont devenus dans le Constantinois une véritable insurrection.

C'est que dans toute cette Afrique du Nord mécontente et troublée, les propagandes étaient à l'œuvre depuis des dizaines d'années et les cellules clandestines qu'elles avaient pu former se préparaient à l'épreuve de force. Du Caire, de Tétouan, partaient les émissaires et venaient les mots d'ordre. Des partis politiques, les deux Destour en Tunisie, l'Istiqlal au Maroc, le M.T.L.D. et l'U.D.M.A.[1] en Algérie appelaient les peuples à l'indépendance.

Qu'auraient obtenu tous ces efforts proclamés ou secrets si les populations musulmanes qui constituent une majorité presque aussi écrasante en Algérie qu'en Tunisie et au Maroc n'avaient pas eu le sentiment, sourd et violent, d'être opprimées, du moins gênées, contrariées dans leurs aspirations par une minorité étrangère, de race, de langue, de religion, de mœurs, d'intérêts différents ou opposés ? Rien ou très peu de chose. Les propagandes n'ont d'effet que sur des âmes inquiètes, tourmentées ou révoltées. La moisson de désastre et de sang ne lève que sur un terrain préparé.

Je veux écrire en homme qui se souvient d'avoir porté en Algérie la charge et l'honneur des plus hautes responsabilités. Et qui ne veut rien cacher de ce qui lui est apparu. Et qui ne veut rien dire qui puisse blesser ceux qui sont là-bas dans l'angoisse.

Je sais qu'un attachement sincère à la France, à la pensée française, à l'amitié française peut s'allier, dans le cœur des représentants des élites musulmanes, au désir de ne plus se voir ou se croire ou se sentir réduit par notre présence à un rôle secondaire. Ils ont aussi la crainte, qu'ils n'avouent pas volontiers, d'être dépassés ou emportés par des éléments frustes et brutaux déchaînés, dont ils ne partagent pas le fanatisme racial et religieux.

L'assassinat le 20 août du neveu du leader de l'U.D.M.A., Ferhat Abbas, n'est pas fait pour les rassurer. Les liens de nature sentimentale, culturelle, économique qui, en cent vingt-cinq années, se sont noués en Algérie entre Musulmans et Français d'origine sont aussi une réalité. Il n'en demeure pas moins que les deux groupes de population se sentent différents l'un de l'autre, séparés, souvent opposés, en tout cas confusément inquiets ou irrités de la présence des « autres » sur la même terre.

1. U.D.M.A. : Union du Manifeste Algérien. — M.T.L.D. : Mouvement pour le Triomphe des Libertés Démocratiques.

Il y aurait un curieux chapitre de psychologie collective à écrire sur l'enchevêtrement obscur de complexes qui grouillent dans la profondeur des consciences et affectent les rapports sociaux et les échanges individuels. Une évidence pénible s'impose : en Algérie l'entente et l'harmonie des races ne sont pas encore réalisées au point qu'on ait pu envisager sans souci leur cohabitation au cours de ces années où l'Europe devait renoncer à l'Asie, où l'Afrique s'éveillait, où le Maroc et la Tunisie étaient en effervescence, où la Russie s'appuyait sur les nationalismes asiatiques et africains tout en étouffant les personnalités nationales là où elle domine, où les États-Unis d'Amérique encourageaient les mêmes nationalismes, où l'Europe épuisée et divisée perdait sa suprématie, où la France affaiblie par deux guerres ne savait pas refaire la belle unité morale qui l'avait soulevée aux alentours de sa libération. Ceux qui n'ont rien fait pour encourager et fortifier l'amitié franco-musulmane, pour inspirer confiance et espoir aux jeunes élites musulmanes avides de pensée et d'action, pour les associer à notre œuvre et leur faire dans la patrie française la large place à laquelle elles ont droit, ont bien mal servi avec la justice les intérêts les plus sacrés de la France.

Le 21 mai 1948, je concluais mon message à la première Assemblée algérienne par ces mots :

... C'est l'avenir immédiat qui décidera du succès ou de la faillite de votre mission. Je m'excuse de ce rude langage mais c'est le seul qui soit à l'image de la réalité. Ou bien nous saurons bâtir la cité fraternelle et claire où tous les Algériens retrouveront une raison de vivre et d'espérer, où chacun sera rendu à la noblesse de sa destinée d'homme. Ou bien nous resterons les esclaves de nos égoïsmes insensés, de nos calculs et de nos ruses misérables. Dans ce cas notre destin ne fait pas de doute : les haines deviendront inexpiables et demain c'est dans la haine et par la ruine générale que nous paierons notre impuissance à nous élever au-dessus de nous-mêmes.

Ce destin vous fait horreur, je le sais. Sachons donc le conjurer par un effort conscient d'hommes libres.

Je m'excuse de le dire moi-même. Ces paroles peuvent paraître aujourd'hui prophétiques. La prophétie n'était pas difficile. Je savais que, dans un monde en pleine ébullition, l'Algérie avec ses chômeurs, ses populations rurales enfermées dans une condition moyenâgeuse, sa démographie galopante, ne pouvait rester immobile. Et qu'il nous fallait ou la conduire nous-mêmes vers l'avenir qu'elle attendait confusément ou craindre des événements analogues à ceux qui secouaient tous les peuples de l'Islam.

Oh ! je sais que la révolte est limitée en Algérie, qu'elle n'affecte guère que le Constantinois, quelques cantons de la Kabylie et quelques points des confins algéro-marocains. Je sais que les villes n'ont pas jusqu'à présent sérieusement bougé. J'ai constaté avec joie la saine réaction de

vastes parties de la population musulmane de l'Oranie lorsque les émeutiers ont tenté d'étendre leur action à la région frontalière algéro-marocaine. Mais je sais aussi que la rébellion dure depuis un an dans le Constantinois, qu'elle s'y est étendue, que malgré les forces considérables que nous avons mises en action, non seulement nous n'avons pas su la réduire, mais que nous n'avons pu l'empêcher de se développer et de gagner du prestige auprès de populations ou apeurées ou tentées. L'étalage même des moyens en hommes et en matériel que nous avons concentrés contre des bandes relativement peu nombreuses et beaucoup moins bien équipées et leur impuissance à en venir à bout grandit les « hors-la-loi » à nos dépens. Le problème devient celui-ci : réussirons-nous par une action à la fois militaire, économique et sociale, psychologique et politique, à isoler les bandes au milieu de populations qui leur deviendront de plus en plus hostiles ou, au contraire, notre insuffisance militaire, notre inaction politique amèneront-elles à ces bandes de nouvelles recrues et la sympathie plus ou moins agissante des tribus et des douars environnants ? Ne saurons-nous protéger les Musulmans qui nous restent obstinément fidèles et qui sont trop souvent égorgés ou abattus par une rafale de mitraillette à cause de cette fidélité et ne saurons-nous leur fournir des arguments et des exemples qui leur permettront de ramener à nous leurs coreligionnaires hésitants ou conquis par la propagande antifrançaise ou terrorisés par les rebelles ?

Il ne m'appartient pas de juger des opérations militaires. Qu'on me permette cependant de m'étonner, comme beaucoup, qu'avec notre supériorité qui devrait être écrasante, en hommes et en matériel, nous n'ayons pu en finir assez vite avec des bandes qui ne sont que de quelques centaines d'hommes et ne disposent ni de canons, ni de tanks, ni d'avions, ni d'hélicoptères.

Il ne suffit pas de distribuer un peu de blé, un peu de sucre pour résoudre la question économique et sociale. Il faut donner du travail et un salaire convenable. Cela coûtera moins cher que l'emploi des troupes et du matériel qui les accompagne. Il faut qu'il n'y ait plus d'hommes sous-alimentés qui contemplent, la faim au ventre et la rage au cœur, l'opulence de quelques grands possédants et qui attribuent leur extrême misère et cette extrême injustice au « colonialisme français » qu'ils se représentent comme un monstre mystérieux, avide et cruel.

Nous payons le blé 3 400 francs le quintal à nos producteurs. Nous le vendons 2 000 francs à l'étranger et, par conséquent, à la Libye qui arme et équipe contre nous les bandes du Constantinois après avoir armé celles de Tunisie. Mais notre blé, lorsqu'il arrive dans les douars haut perchés de l'Aurès, après avoir été payé 3 400 francs au cultivateur et grevé des frais de transport à dos de chameau ou de bourricot, coûte 5 200 francs aux misérables montagnards de ce massif. Ainsi nous trai-

tons mieux nos ennemis que ceux à qui nous avons donné le titre de citoyens français !

Mais ne nous faisons pas d'illusions. Réussirait-on par un effort immédiat, rapide et énorme — et qui dépasse les possibilités actuelles de la France — à donner du travail à tous les hommes et des moyens de vivre suffisants à toute cette masse de 8 millions d'êtres et qui augmente de 250 000 âmes par an, que demeurerait le plus difficile des problèmes : le problème psychologique et politique.

Il en est toujours ainsi. Quand on ne résout pas à temps un problème économique et social, il donne naissance à un problème politique. Le peuple commence par réclamer du pain et si on ne lui en donne pas assez et assez vite, il ne tarde pas à accuser le régime et à se révolter. C'est ainsi qu'ont commencé la plupart des révolutions populaires.

⁂

En Algérie s'ajoute à ce sentiment de l'inégalité sociale celui de la différence d'origine, de religion, de langue. Trop souvent, l'Européen d'origine, inconsciemment presque toujours, est affecté d'un préjugé de supériorité raciale. Il parle de « ces gens-là... », il n'est pas sûr que ne tombe pas trop souvent encore l'affreuse expression : « Bicot », et cela des lèvres des plus humbles, petits fonctionnaires, douaniers, agents de la police. Ils se croient supérieurs intellectuellement, plus travailleurs, plus honnêtes. Sans même s'en rendre compte ils humilient, ils blessent. Il n'est guère d'Arabe ou de Berbère qui n'ait été ainsi touché douloureusement dans sa fierté et qui ne porte une cicatrice dont les démangeaisons à toute occasion se réveillent.

L'Islam de son côté a été un obstacle à l'interpénétration des deux populations. La condition qu'il impose à la femme a interdit, sauf rares exceptions, à l'Européen de pénétrer vraiment dans un foyer musulman, d'y être admis en commensal et en ami. Nous avons eu dans des maisons arabes un cordial accueil et poursuivi avec nos hôtes de longues conversations libres et confiantes. L'absence de la femme de notre hôte empêchait cette impression d'intimité, ce charme que met dans nos demeures la présence de celle que nous appelons la maîtresse de maison et qui sait mettre tant de grâce naturelle et parfois introduire tant de bon sens et tant d'intuition dans les rapports d'amitié.

Combien d'institutrices laïques ou de sœurs blanches m'ont dit que des jeunes filles musulmanes qu'elles avaient instruites et éduquées, qui leur avaient témoigné une affection et une gratitude rares, qui revenaient à l'école comme vers une maison de lumière et d'amour, avaient cessé d'apparaître, gentilles et rieuses, dès leur mariage. Elles avaient soudain disparu, comme absorbées par l'ombre des chambres où elles sont confinées, comme si elles avaient cessé d'être vivantes. Fantômes voilés de blanc, on n'aperçoit plus que leurs yeux qui, désormais, sem-

blent chargés de mystère. L'influence de nos écoles cesse ainsi sur les Musulmanes à l'âge de la puberté, vers treize ou quatorze ans.

Ajoutons que, souvent, chez les populations demeurées frustes, la religion islamique prend l'allure du fanatisme. Les intellectuels politiciens qui, eux-mêmes, pour la plupart, ne pratiquent plus dans leur vie privée les règles du Coran, qui ne croient plus à l'enseignement de Mohammed, savent fort bien provoquer et utiliser les explosions fanatiques. Certains chefs religieux en Algérie, les Oulémas, sont parmi nos plus redoutables adversaires ; ils ont créé des écoles pour concurrencer les nôtres, ils savent fort bien mettre le sentiment religieux, que nous avons toujours respecté avec la plus parfaite compréhension et le plus profond et plus ostensible respect, au service de la politique antifrançaise.

C'est dans ces conditions : sentiment inconscient, mais d'autant plus manifeste et blessant, d'une supériorité raciale d'un côté — soumission entière de l'âme et du corps à une religion qui pénètre la vie de l'homme à tous les instants et jusque dans les détails les plus infimes et les plus quotidiens de l'autre côté — c'est en présence de ces deux forces inévitablement opposées qu'il a fallu chercher les moyens de faire cohabiter, sans qu'elles se heurtent, deux populations. Chacune se croit chez elle, Musulmans parce que leur établissement sur cette terre se perd pour les Berbères dans la nuit des temps et parce que pour les Arabes il remonte à douze ou treize siècles. Ceux-ci, en outre, se considèrent comme le peuple élu, celui qui fut appelé à la conquête du monde pour que partout règne Allah le tout-puissant. Colons parce qu'ils sont là depuis plusieurs générations et qu'ils ont la certitude d'avoir fait ce pays.

♣

Pendant longtemps le problème n'a pas paru se poser. Nous respections les croyances et les coutumes arabes et berbères. Nos représentants étaient entrés en contact avec les grandes familles, leur témoignaient confiance, amitié et même déférence. Par elles qui dominaient les tribus nous tenions tout le pays, sans grand effort. Il n'y avait pas de patrie algérienne. Notre grand adversaire Abd-el-Kader Mahieddine avait en vain contre nous essayé de créer la nation algérienne, nous avions pu faire alliance pour le réduire avec d'autres chefs arabes et recruter contre ses partisans des troupes « indigènes ».

Nous ne nous sommes pas aperçus à temps que les esprits s'éveillaient. Nous formions dans nos écoles et nos universités de jeunes Musulmans à qui nous enseignions nos idées de nation, d'indépendance nationale, de liberté, de « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », comme si, dans notre monde moderne, où tous dépendent de tous, il existait encore, pour les peuples comme pour les individus, un droit à disposer de soi-

même. Nous n'avons pas vu que l'Algérie parcourait beaucoup plus rapidement, parce que tout va infiniment plus vite de nos jours, la même évolution qu'a subie notre propre pays. La féodalité arabe cédait l'influence, au moins dans les villes, d'abord à la bourgeoisie musulmane, puis aux partis politiques musulmans. Les populations françaises établies là-bas ont, d'ailleurs, donné avec excès l'exemple des querelles politiques, trop souvent peu nobles et mal fondées sur des idées et des différences de conception de l'intérêt public.

C'est parmi les intellectuels et dans la jeunesse des villes — étudiants, ouvriers, artisans — que se recrutent les militants les plus résolus de ce qu'on pourrait appeler les partis du mécontentement. Le communisme joue ici son rôle comme partout et, sans avoir une influence étendue sur les masses, travaille activement une partie du prolétariat urbain et rural. Il se colore de nationalisme arabe. Son action se conjugue avec celle du pur nationalisme.

Définir clairement celui-ci est impossible, même pour ses adeptes les plus convaincus. Il est aspiration sentimentale ou élan passionné bien plus que choix réfléchi. Doctrine et programme sont peu consistants, pour ne pas dire inexistants. Mais sous quelque forme qu'il s'exprime — et, selon les personnalités et les circonstances, cette forme peut aller du dialogue amical jusqu'à la plus extrême violence — qu'il dénonce la répression policière, l'inégalité politique ou la misère des masses, le nationalisme traduit une position d'antagonisme racial, souvent renforcée de fanatisme religieux. Il n'a pas conquis la majorité des Musulmans algériens. Mais il a flatté et exaspéré des sentiments vivaces et toujours agissants même chez ceux qui paraissent indifférents ou réprobateurs.

Quant à la riche bourgeoisie musulmane, elle est souvent liée à la nôtre par la communauté des intérêts matériels. Il est naturel qu'elle soit disposée à soutenir le régime, quel qu'il soit, qui lui permettra de poursuivre sans entraves ses activités profitables. Dans l'ensemble, et en son for intérieur, elle est bien persuadée que les choses n'iraient pas plus mal pour elle si nous n'étions plus là, qu'elle vaut mille fois les meilleurs des nôtres et qu'elle n'a plus rien à apprendre de nous — sous le rapport de l'organisation du gain, elle ne se trompe pas. On voit que, dans son cas, la solidarité de classe n'a pas eu complètement raison des complexes de race et de religion.

On ose à peine reprendre le mot d'assimilation devenu insupportable à beaucoup d'oreilles algériennes, plus chatouilleuses que sensibles à la raison. Rappelons qu'il désigne la politique et les réformes visant à « assimiler » politiquement et administrativement les Musulmans algériens aux citoyens français.

On ne nie pas que l'application rigoureuse et loyale d'une telle politique rencontrerait des difficultés et soulèverait de graves problèmes.

« La Méditerranée est plus facile à traverser que le désert de Libye », écrivait naguère le chef d'un parti politique musulman qui rejette l'assimilation et demande l'autonomie de l'Algérie. La formule était heureuse. Elle signifiait que l'Algérie, même autonome, resterait tournée vers la France bien plus que vers le monde arabe et qu'elle était naturellement ouverte aux influences françaises.

Tout espoir n'a donc pas disparu de créer en Algérie un climat moral où les divers groupes humains ne se sentent plus séparés et acceptent d'aller ensemble vers le même avenir. Tâche difficile, mais non impossible, magnifique en tout cas et digne de ce que nous croyons être notre vocation.

Cependant, comme le mot « assimilation » ne retentit plus avec faveur dans les milieux musulmans, l'actuel gouverneur général de l'Algérie et l'actuel ministre de l'Intérieur à sa suite, ont lancé le mot « intégration ». Les expressions se succèdent. Que signifient-elles et annoncent-elles ou cachent-elles des choses et des programmes différents ?

Il ne suffit plus d'être des bienfaiteurs, il faut être des libérateurs. Donner le pain quotidien est beaucoup et c'est indispensable et c'est la première chose à faire. Mais il faut aussi donner et tout de suite après, le sentiment de la dignité humaine. Celui qui se sent ou qui se croit d'un rang inférieur, le travail qu'on lui procure lui paraît imposé et il n'en tire pas joie et fierté ; le pain qu'on lui fournit a l'amertume de l'aumône, même s'il l'a gagné par son labeur.

L'Algérien qui pourra penser qu'il n'a pas les mêmes droits que celui qui vit à côté de lui, mais qui est venu ou dont les parents sont venus d'ailleurs, aura toujours le sentiment que la tâche qu'on lui confie est inférieure, au-dessous de sa valeur personnelle. Il se trompera sans doute dans la majorité des cas. Mais essayez de le lui démontrer. A salaire égal, à avantages égaux, il se croira encore lésé. Parce qu'il aura la conviction qu'on lui applique sur le plan du travail les mêmes règles que sur le plan politique. Les propagandes qui s'acharnent contre nous et qui sont alimentées par des gouvernements étrangers pour qui le mépris de leurs propres sujets est une règle et la misère de leurs peuples une salutaire institution, se chargeront, d'ailleurs, d'inculquer à notre Algérien cette conviction si elle ne naissait pas naturellement en lui.

En parlant d'intégration, le ministre de l'Intérieur a donc reconnu que se pose en Algérie un problème politique. Le gouverneur général Soustelle avait, à maintes reprises, employé ce terme avant lui. Ce que nous aimerions savoir c'est ce qu'on met sous cette expression, quel programme elle résume, quel avenir, quel proche avenir elle promet. Ou si ce n'est qu'un mot, un mot qui ne cacherait pas longtemps l'absence d'idées et de projets ?

Un mot de plus qui ne tarderait pas à décevoir et qui, tombé à son tour dans la fosse où dorment et pourrissent les espoirs morts, ne lais-

serait dans les esprits et les cœurs que le souvenir d'une vague promesse jamais tenue, d'une tromperie, un peu plus de méfiance, de colère et de farouche volonté de faire sans nous et contre nous le destin de l'Algérie que nous n'aurions pas su concevoir ou vers lequel nous n'aurions pas eu le courage de marcher.

Intégration ? S'agit-il seulement d'intégration économique ? Supprimera-t-on la douane entre l'Algérie et la France ? N'y aura-t-il plus de monnaie algérienne, n'y aura-t-il plus qu'une monnaie française en cours dans tous les départements français ? Accordera-t-on aux industries algériennes, ou aux industries qui voudraient s'installer en Algérie les mêmes avantages qu'aux industries métropolitaines, par exemple les primes à l'exportation ? La S.N.C.F. s'annexera-t-elle les « Chemins de fer algériens » ? E.D.F. absorbera-t-elle « Électricité et Gaz d'Algérie » ?

Si c'est à l'intégration sociale que l'on songe — que devrait entraîner tout naturellement l'intégration économique — introduira-t-on dans leur plénitude en Algérie les lois sociales métropolitaines ? Veillera-t-on à ce qu'y soient payés effectivement les mêmes salaires que de l'autre côté de la Méditerranée ? Si l'on veut réaliser l'intégration administrative, il ne suffira pas de partager l'Algérie en sept ou neuf départements, comme on y semble décidé pour le moment — me sera-t-il permis de rappeler que j'avais déjà, sans résultat, soumis ce projet il y a au moins cinq ans ? Il faudra supprimer progressivement le Gouvernement général dont certains services : agricole, hydraulique, correspondent à une nécessité géographique et climatique et ont une expérience unique. Il faudra fondre le budget algérien dans le budget français. Par voie de conséquence inéluctable, il faudra supprimer l'Assemblée algérienne devenue inutile.

L'intégration administrative amènerait ainsi l'intégration politique. Est-on disposé à donner aux 10 millions d'Algériens le quart de la représentation parlementaire de la France ? C'est-à-dire au moins 150 députés à l'Assemblée nationale et 80 sénateurs au Conseil de la République ? Unira-t-on les deux collèges électoraux en un seul ? Donnera-t-on le droit de suffrage aux femmes musulmanes ?

Le statut de l'Algérie adopté par le Parlement français en septembre 1947 donne à tous les Algériens, sans distinction, de quelque origine et de quelque confession qu'ils soient, le titre de citoyen français. Ira-t-on jusqu'aux dernières conséquences que postule ce titre ?

Ce statut, tout en faisant de l'Algérie un territoire français, lui accorde un régime particulier en raison de circonstances particulières. Veut-on modifier ce statut pour permettre « l'intégration », ou veut-on se contenter dans le cadre qu'il a fixé d'essayer de prendre quelques mesures qui supprimeraient quelques anomalies — le département de Constantine avait près de 4 millions d'habitants et sa superficie égalait celle de dix grands départements métropolitains. Jamais son préfet ne pou-

vait arriver à le connaître et à avoir, quelle que soit son activité, un véritable contact avec les populations qui lui étaient confiées. La création récente du département de Bône n'a pas sensiblement amélioré cette situation. Croira-t-on avoir rien résolu en s'étant satisfait d'avoir fait sauter quelques barrières entre la métropole et l'Algérie, percé quelques trous à travers les murailles qui les séparent ?

Toutes les questions que je pose sont redoutables. Il ne faut pas se le dissimuler. En aborder la solution sera provoquer de violents remous et susciter des oppositions — on l'a bien vu en Tunisie et surtout au Maroc — forcenées et pas toujours désintéressées. Mais il ne faut pas se payer de mots sous lesquels on ne met pas grand-chose ou sous lesquels chacun met ce qui lui convient. C'est de la fausse monnaie. Le sens du terme « intégration » a besoin d'être précisé. Il n'est que temps que la France définisse nettement la politique qu'elle entend appliquer en Algérie. Et grand temps !

L'avenir peut ouvrir de larges perspectives. A mesure que par l'instruction nous élargirons les esprits, par un immense effort de mise en valeur des richesses du sol et du sous-sol, nous hausserons le niveau de vie matériel et arracherons à l'oisiveté et à la misère les millions d'hommes qui s'y trouvent encore condamnés. Ainsi se réalisera progressivement cette démocratie politique et sociale qui exprime notre foi et qui doit rester le but de tous nos efforts et est notre suprême espoir. Une telle entreprise ne peut effrayer personne. Les résultats ne décevront pas notre attente de Français, car en créant des droits nouveaux, des liens nouveaux, et en éclairant les consciences, on apprend aux hommes la valeur inestimable de ces droits et on les attache plus étroitement au pays qui les leur a donnés.

Nous ne devons plus être de ceux qui s'inquiètent de voir les peuples sortir de leur torpeur pour s'éveiller au sens de la liberté et au souci de leur avenir. Soyons de ceux qui préfèrent avoir à leur côté des hommes et non plus au-dessous des sujets. Bien loin de vouloir frapper d'interdit les jeunes élites africaines avides de culture et d'action, notre désir est de les gagner à notre idéal, de les associer à notre œuvre et de leur faire dans l'Union française la large place à laquelle elles ont droit.

Toutes les souffrances et les injustices dont les causes sont enfouies au plus profond du passé ne sauraient être guéries ou réparées en un jour. Mais il faut donner au plus vite à l'Union française une âme, une âme à la mesure des temps nouveaux. Le plus pauvre enfant qui naît au fond d'un douar perdu, ou dans l'humble case d'un village noir, apporte à la société une existence aussi précieuse, aussi digne d'égard et d'amour que le fils du plus puissant et du plus fortuné ; il arrive au monde, lui aussi, avec les promesses et les espoirs enclos dans toute vie humaine.

L'orgueil français sera d'avoir travaillé à susciter en Afrique un ordre social où ces promesses ne soient plus étouffées par la misère, par l'igno-

rance ou par le mépris qui tue plus sûrement encore que la maladie et la faim.

La création de l'Union française exige avant tout le respect de l'homme, de tous les hommes. Ceux qui sont fermés à ce sentiment ne sont pas dignes de participer à cette tâche et n'ont plus leur place dans la communauté française. Est-il besoin d'ajouter que cette œuvre ne s'accomplira que dans le respect total de toutes les croyances ? Nous voulons l'Union, mais non le nivellement des âmes. Car nous savons que dans une communauté saine, la diversité spirituelle n'est pas un facteur de désordre, mais au contraire un principe de vie morale plus forte et plus riche.

Il faut aussi que les vieux égoïsmes entendent raison et désarment enfin. S'il était encore, en Afrique du Nord, des Français assez peu clairvoyants et généreux pour se cramponner à un passé révolu et à je ne sais quel fantôme de primauté raciale, il faut avoir le courage de leur dire qu'ils n'ont rien compris à notre temps et qu'ils entendent bien mal leurs plus élémentaires intérêts. Ils veulent être délivrés de la peur. En échange, qu'ils consentent à quelques sacrifices matériels, voire à l'abandon d'une prééminence illusoire et anachronique.

Est-ce là payer trop cher la fondation d'un ordre social et politique où la vie redevienne fraternelle et confiante, où l'homme n'ait plus à craindre l'homme qui habite à sa porte ? Ceux qui ont le plus à gagner à cette œuvre de construction d'une véritable Union française, car ils ont la plus large part de biens à protéger, seront-ils les seuls à ne rien céder ? Ce serait contraire à la justice et à la raison.

Les pays africains de l'Union française auront besoin pendant longtemps encore de l'apport de techniciens, de fonctionnaires, d'universitaires venus de la métropole, autant que de crédits, de dotations substantielles en devises et en matériel. Sur ces terres, la France a travaillé, organisé, animé. Elles furent les places d'armes de sa libération. Demain, judicieusement équipées, dotées de leurs assemblées et de leurs administrations locales, régionales, et un jour habitées par des populations nombreuses, instruites et formées au travail producteur, à la fois ouvertes sur le continent africain ou sur des mers lointaines et liées à la métropole par le souvenir de sacrifices communs et l'espoir d'un même avenir, elles montreront à la France le sourire d'une jeunesse forte et confiante.

Ainsi se constituera une grande fédération, un « Commonwealth » français. C'est l'avenir immédiat qui décidera du succès ou de la faillite de cette expérience. Ou bien nous saurons bâtir la fédération où tous les peuples de « l'Union française » — une belle formule, mais mal définie, diversement interprétée et à peine appliquée — trouveront une raison de vivre et d'espérer, où chacun sera rendu à la noblesse de sa destinée, ou bien nous resterons les victimes de nos égoïsmes, de nos calculs et de nos ruses, des impatiences et des ambitions démesurées, des fanatismes inhumains et des nationalismes bornés et stérilisateurs.

Dans ce dernier cas, notre destin ne fait pas de doute : les haines deviendront inexpiables et, demain, c'est dans la haine et par la ruine générale que les uns et les autres paieront leur impuissance à s'élever au-dessus d'eux-mêmes. Sachons conjurer ce destin. C'est en Afrique et en Afrique du Nord surtout, clef de voûte de l'Union française, que se joue le sort de la France, son avenir immédiat, son rang de grande puissance et, je ne crains pas de le dire, sa pleine et véritable indépendance.

Nous opposerons cette politique de collaboration, d'association, à la politique de ségrégation pratiquée dans certains pays. La France s'enorgueillit d'avoir, il y a plus d'un siècle et demi, émancipé les Noirs. Elle ne saurait renoncer à sa vocation de fraternité humaine, alors que son intérêt bien compris lui commande impérieusement d'y persévérer et de faire accéder tous les peuples que protège son pavillon à la conscience de leurs possibilités et de leurs droits.

L'Afrique, à son tour, s'éveille. Des révoltes, dont celle des Mau-Mau, sont le signe et le tocsin de cet éveil. Autre signe : la résistance, non armée, mais qui fait penser à celle des Hindous au temps de Gandhi, des Noirs d'Afrique du Sud à l'*Apartheid*. L'Asie, nous l'avons vu à Bandoeng, est prête à y remplacer les Blancs si ceux-ci s'avèrent incapables d'acheminer ces peuples vers un nouveau destin. Il en va de même pour l'Islam dont la propagande ronge et corrode l'Afrique noire.

Les richesses naturelles de cette Afrique sont encore peu exploitées. L'exploration des ressources de son sous-sol commence à peine. Et déjà, ou guidée par l'Europe, ou entraînée par l'Asie, ou favorisée par l'Islam, ou révoltée contre toute prédominance étrangère, elle cesse d'être un champ de conquête et veut cesser d'être une terre où les étrangers dominent. A son tour, elle veut entrer dans l'histoire mondiale.

A l'exemple de l'Asie, elle s'émancipe de la domination européenne. L'Egypte s'est délivrée de la domination anglaise au seuil de la seconde moitié du XXe siècle. Où en sera l'Afrique en l'an 2000 ?

La France, qui fut seule accusée à Bandoeng, alors que, seule, elle a fait et poursuit en Afrique un effort de libération des hommes, tandis qu'il n'y a pas été question du sort des Noirs en Afrique du Sud, ni des Mau-Mau, la France doit penser que l'évolution de l'Afrique sera rapide et ne doit pas être surprise et dépassée par elle, mais la comprendre et la guider.

Le sort que nous saurons faire à l'Algérie sera l'exemple et la condition de toute l'œuvre. Car elle est la plus proche des terres africaines fécondées par nous, celle où les Français ont le plus essaimé, le fleuron de notre expansion hors du continent européen. Elle est la clef de voûte de toute l'Afrique du Nord française et de l'Union française à construire.

MARCEL-EDMOND NAEGELEN,
Député, ancien ministre,
ancien gouverneur général de l'Algérie.

LA CLEF DU SOUTERRAIN

par Paul Morand

I

Debout dans sa chambre, Eugénie regarde le mur indifférent, avec des yeux fixes où monte la colère. Il n'est que les bombes pour traiter nos murs comme ils le méritent.

— Marthe, qui est entré ici en mon absence ?

— Personne. Mademoiselle avait emporté la clef, comme d'habitude.

— Quelqu'un est entré. Qui ? L'étagère d'angle a changé de place. Regardez !

— Mais... je l'ai toujours vue là, Mademoiselle.

— Vous vous trompez, elle était à droite. Vous n'avez aucune mémoire. Et ce guéridon, qui l'a mis là ?

Demeurée seule : « C'est vrai, j'avais emporté la clef et il n'y en a pas d'autre. » Mais son anxiété a besoin d'une issue. « Il a donc fallu qu'*on* en fasse faire une... une fausse clef ; une yale, cela demande du temps... Avec la complicité de Marthe ? Non, idiote mais honnête. Aller chercher le serrurier, l'introduire ici, dévisser la serrure, la remettre en place, à l'insu de tous ? Impossible, quelqu'un m'aurait avertie. »

Quelqu'un ?... Qui s'intéresse à elle assez pour la protéger, la mettre sur ses gardes ? Dans une si nombreuse famille, elle compte pour rien. Cette solitude parmi la foule la fait trembler. L'enfer, c'est rien ajouté à rien.

Puisqu'elle n'est rien, pourquoi est-on entré dans sa chambre ? *Rien* ne se traque pas ; *rien* ne peut être visité.

Elle saute sur ses tiroirs, les vide d'un coup, pêle-mêlant tout, ajoutant le tourbillon de sa colère à son désordre permanent. L'infaillible mémoire qu'elle a du moindre de ses colifichets (comme du moindre de ses intérêts) lui fait constater qu'aucun objet ne manque ; cela l'enrage.

Elle va être en retard pour dîner, toujours en retard ; les êtres originaux vivent sans montre. En bas, ils vont tous rire en la dévisageant.

Rires méchants, elle le sait bien ; avanies, affronts, c'est son lot. Ce dîner, d'ailleurs, elle va l'oublier ; elle s'écroule dans un fauteuil, dormeuse éveillée, la tête haute, les yeux brillants dans l'ombre comme une chandelle de veille. Elle se laisse retomber sur soi-même.

Elle a ce don de l'immobilité totale, minérale, les traits bloqués, *blank face*. Quand, interrogée, elle répond : « Je ne pense à rien », d'un air fin, son air fin ment, car en effet elle ne pense à rien. Ses clefs, qui jouent un si grand rôle dans sa vie, clefs de la maison, de l'auto, de sa chambre, et de chaque réduit de sa chambre, clefs à pompe, clefs à secret, entrent dans des serrures à combinaisons d'idées, mais ces serrures idéales n'ouvrent pas, ou n'ouvrent sur rien, rien encore, rien toujours.

Elle se lève brusquement, saute debout sur une chaise, ressuscitée, lance la jambe : « Je serai une célèbre écuyère de cirque... alors, *ils* verront. Je serai la meilleure trapéziste du monde, cela les assiéra tous ! »

Elle a parlé haut ; sa voix la tire de son rêve. Elle va à l'armoire, cherche ses clefs, l'ouvre, sort d'une gaine de nylon à fermeture éclair une robe à fermeture éclair, à peine moins laide que la gaine et plus prétentieuse. « La toilette ne m'intéresse pas, se plaît à déclarer Eugénie ; je suis au-dessus de ça. » Mais aucune femme n'est au-dessus de ça et Eugénie s'habille mal avec un soin infini. Orgueil ou contre-fashion ? La bassesse des journaux de mode lui donne raison, mais alors pourquoi les acheter tous ?

Quelle main subtile fait faire à Eugénie le contraire de ce qu'elle pense, on veut penser ?

Eugénie s'habille sans glace ; pas un miroir dans sa chambre. Absence de coquetterie ? Ou bien sait-elle qu'il y a, derrière le tain, un foyer de réflexion qui peut consumer les corps et servit à Archimède à incendier toute une flotte ? L'image réelle fuit devant l'image virtuelle et l'art spéculaire qui fait apparaître les absents dans les glaces, Eugénie en pressent peut-être les dangers.

Elle gagne le palier après avoir refermé à clef la porte de sa chambre. Junius l'attend au bas des marches. S'amusant à lui faire peur (peut-être aussi avec un regret de n'être point l'esprit aérien qui s'envole par la fenêtre), elle se laisse glisser à califourchon sur la rampe ; tête en bas, cheveux pendant au-dessus de la cage, hirsutes comme des gourmands de vigne, jambes en l'air, cassée en deux à la façon d'un pantin, elle coule d'un trait jusqu'au rez-de-chaussée pour tomber sur Junius qui la reçoit dans ses bras, empourpré d'admiration pour cette belle, absurde, contrariante cousine qui laisse les marches au commun des mortels.

A douze ans, Junius déjà se levait à quatre heures du matin, sous prétexte de pêche à la ligne, pour surprendre la splendide petite Eugénie dans ses danses, à l'aube, pieds nus dans l'herbe. Elle était un bonheur auquel il avait longtemps pensé, qu'il n'osait plus espérer, mais auquel

il ne pouvait lâchement s'empêcher de rêver ; il se cachait pour la voir, trempée de rosée, galoper, n'obéissant à aucune bride, comme une licorne ; elle en avait les longs membres secs, le chanfrein têtu, le pelage clair, les tendons évidés, le front de rongeur, « étroit et stupide », grommelait-il pour se venger d'être fou d'elle.

Dire du mal de sa cousine, c'était sa façon de lui rendre hommage, hommage sournois et dévoyé.

Pour faire plus peur encore à Junius, non contente d'arriver au sol comme un colis, Eugénie poussa, en arrivant sur lui, un cri de guerre, un hurlement à gosier éclaté.

— Attention, babouine, cynocéphale, licorne... et à table ! fait Junius, l'attrapant entre bond et volée. On n'attend plus que toi.

— Je n'ai pas faim. Déjeunez sans moi. Une licorne ne déjeune pas.

A la porte, Junius s'arrête près du vieux poêle Empire cerclé de cuivre, en faïence blanche, jaunie comme l'écume de mer de sa pipe.

— Et Eugénie ?

— Elle sort ; mademoiselle n'a pas faim.

— Ce qui veut dire, fait Madge, sa sœur, qu'elle court chez le confiseur se bourrer de caramels mous !

— Fille incompréhensible, gémit la tante Louise ; elle quitte la maison de sa mère, qui est certes le quartier général de l'anarchie, pour venir ici, attirée par notre ordre et notre vie régulière, et voilà ce qu'elle en fait, cette tête de fer !

— Il est possible qu'elle nous en veuille de cet ordre parfait, justement parce qu'elle nous l'envie.

— Tu veux dire qu'elle le défie ! Une pauvre folle, une toupie, une impossible gyrovague !

— Tu la détestes, Wanda, et tu le montres trop. Tu ne peux pas comprendre les natures extrêmes ; moi, je l'aime bien, fit le cousin, balbutiant et zézayant.

— Et il n'y a que toi qui la comprennes, naturellement ; il n'y a jamais que toi pour excuser ses lunes ; pauvre Junius, avec ta pitié amoureuse ! Tu embrasses sa défense... faute de mieux.

— Il n'y a que moi, en tout cas, dit Junius piqué, d'assez intelligent pour pénétrer son secret. C'est un passe-partout, mon cher, que ta clef du souterrain.

— Son secret ! Ne dirait-on pas une cave pleine de trésors ?

A ce moment la porte s'ouvre et Eugénie apparaît.

— Toi ! fait Wanda. Les confiseries étaient donc fermées ?

— Elles se seraient ouvertes si j'avais voulu, mais j'ai changé d'idée.

On resservit le déjeuner. Eugénie refusa l'omelette.

— Je n'aime pas les œufs, murmura-t-elle, puis un moment après : Avez-vous su la mort du pauvre M. Rocheux ? Empoisonné par un soufflé pas frais.

— Et voilà pourquoi tu n'aimes plus les œufs ! Mange ton bifteck ; on ne se nourrit pas de sucettes.

— La viande de bœuf est une viande à ténia, ma tante. Ce n'est pas que je les craigne ; la mort ne me fait pas peur.

La table éclata de rire.

— Pas peur ? dit Madge. Tu pâlis aux avis de décès dans les journaux, tu fais d'énormes détours pour éviter les enterrements, tu te signes aux cimetières, tu touches du bois devant les marchands de couronnes funéraires ; tu as même vendu ton tableau de Bérard dès que tu as su que sa mère était née Borniol.

— Tu interroges insidieusement les familles sur les maladies qui ont emporté leurs défunts, ajouta Wanda.

— Les maladies, tu les crains toutes, tu les vois partout ; dans les hôtels, tu jettes des regards torves aux appareils sanitaires, depuis les bidets, dont tu n'uses jamais, jusqu'aux waters où tu te mets debout sur la cuvette...

— Ces propos à table sont écœurants, dit Eugénie. Vous aurez vraiment de la peine à me faire passer pour une froussarde.

— Eugénie a raison, plaide Junius ; si elle était caponne elle ne serait pas sportive, elle n'aimerait pas tant le cheval, l'auto, la vie de plein air...

— Et le trapèze, la varappe, le ski nautique, l'avion !

Madge éclate de rire :

— L'avion ? Quand as-tu jamais pris l'avion ? Tu ne penses qu'à la panne de moteur. L'équitation ? Dès que ton cheval tire un peu, tu cries qu'il s'emballe. Le camping, n'en parlons pas... depuis l'affaire Dominici. La varappe ? A t'entendre, ce n'est qu'une pluie de pierres.

— Quant à l'alpinisme, tu ajoutes aux vraies des crevasses imaginaires, renchérit Wanda. Et jamais de crawl : la poliomyélite, les méduses, les herbes qui vous enlacent le pied, les roches qui cachent des pieuvres... Les passages à niveau te font claquer des dents...

Eugénie sourit ; elle a un charmant caractère et ne se formalise jamais des critiques (que d'ailleurs elle dédaigne et qui n'entament en rien l'opinion qu'elle a de soi).

Pourtant aujourd'hui ces éclats de rire agressifs l'ennuient ; pourquoi lui est-on si hostile ? L'Ennemi aurait-il... ?

L'Ennemi. Approchons de ce qu'il y a de plus caché en elle, de plus sous clef. Elle jette un regard de biais, comme les lièvres, sur le dessert dans son assiette : il serait très facile d'y mêler un poison. Que ne peut-elle se nourrir de rosée, comme les séraphins ! A défaut de rosée, elle a inventé des aliments séraphiques qui entretiennent sa minceur, et,

croit-elle, sa santé : les carottes crues, les poires vertes, les esquimaux, les bonbons anglais ; elle suce toute la journée ; est-ce en souvenir du sein maternel ?

Sa mère, c'est sa grande, son unique passion ; ambivalente comme toutes les passions, alternance du désir d'embrasser et du besoin d'étrangler.

Pour elle, sa mère, cette vieille poupée, c'est Vénus ; elle entre en extase devant ce visage d'un blanc de porcelaine, ce sourcil roux plein de superbe, ces dents aiguës de scie, ce profil aux lignes bien suivies, cette chair sans éclat, mais dure et inaccessible aux rides. Mme Lambert était, au XXe siècle, une de ces beautés inruinables comme en laissa derrière soi le Second Empire, une belle de l'époque où l'on demandait aux femmes « un superbe décolleté », mieux encore « un joli corsage » ; toujours habillée avec excès, mais tantôt parée comme pour un bal de cour et tantôt fagotée comme les quatre chats, ses armoires étaient pleines de robes d'amazone 1900, de lamés 1925, de cafetans fourrés, de basquines à paillettes, de châles espagnols, de robes théâtrales et démodées. Une, entre toutes, avait ébloui Eugénie enfant ; c'était une grande robe persane, à bandes de soie bleues, noires et blanches, brodée d'or, soutachée d'or et fermée du haut en bas d'une rangée de petits boutons arabes, en or. Avec cette robe, c'étaient les chapeaux de Mme Lambert qui faisaient l'envie et le désespoir d'Eugénie ; il y en avait des cartons entiers près du lit de Mme Lambert qui s'amusait souvent, pour distraire ses filles, la nuit, à les mettre l'un après l'autre sur son haut chignon bouclé ; et comme elle avait une tête à chapeaux, ils prenaient sur elle un éclat, une classe, une fantaisie irrésistibles, tandis que le froid profil d'Eugénie ne supportait que le fichu noué sous le menton. Elle ne pardonnait pas à sa mère ces ravissantes coiffures qui, sur sa tête à elle, avaient l'air de boîtes de confiseurs ou de reposoirs de la Fête-Dieu.

En outre, il y avait le style de Mme Lambert ; complètement illettrée, elle écrivait pourtant des lettres étonnantes de ton, de force et de drôlerie, tandis qu'Eugénie, lauréate de son collège, rédigeait difficilement d'insignifiantes missives d'écolière de troisième.

Ce sentiment d'humiliation, elle le perdait aux repas ; Mme Lambert mangeait trop ; ses journées traînées au lit étaient une succession de grands et de petits en-cas, apportés sur des plateaux d'argent aux armes, d'où elle sortait, le regard ennuagé par la digestion, pour dormir comme une carpe pâmée au soleil. Elle vivait à contresens. Feu M. Lambert avait coutume de dire qu'il fallait qu'une femme fût toutes les femmes à la fois : cuisinière à la cuisine, grande dame au salon, courtisane au lit. « Malheureusement, ajoutait-il, ma femme est grande dame à la cuisine, courtisane au salon et cuisinière au lit. »

Mme Lambert dormait, ses belles mains semblables à ces mains romantiques qui servent de heurtoirs aux portes, posées sur le drap de den-

telles ; son souffle devenait plus court, ses poignets cerclés de velours noir se soulevaient ; et elle se réveillait de sa sieste, gonflée de gaz, surveillante, pénétrante, adjurante et tracassière, grondant sa fille, amère comme un jardinier qui se scandaliserait de voir ses arbres pousser ; pour ses enfants (elle en avait perdu deux) elle n'avait jamais eu, telle Mme de Ségur, que le dévouement des ailes de poulet.

Eugénie était son souffre-douleur, les domestiques ses passe-colère. Cette dormeuse ne sortait jamais ; les va-et-vient de sa fille l'irritaient : « Où courez-vous de nouveau ? — Maman, je voudrais aller à confesse. — Vous n'allez tout de même pas embêter le bon Dieu avec vos petites histoires ! » Au temps des ruelles, on eût dénommé Mme Lambert « la belle dédaigneuse » car, du fond de son lit qu'elle comparait à part soi à un riche écrin, elle dédaignait de vivre ; douée d'ailleurs de l'esprit des ruelles, intuitive et médisante, elle savait faire jouer les intrigues.

Depuis son enfance, Eugénie a vécu dans la terreur de voir se remarier cette mère adorée. Or, avec son beau front ceint du bandeau rouge des prêtresses d'*Aïda*, ses traits droits et ses formes arrondies, Mme Lambert est un édifice en décadence, mais encore convoitable, et le beau Bruno l'entoure d'une assiduité aussi flatteuse que pressante.

Tout homme qui, à quarante ans, n'a pas une spécialité où il excelle est un homme fini ; il est alors trop tard pour commencer. L'étiquette de Bruno, c'est d'être le banquier des rois. Les rois ont, à l'étranger, une poire pour l'abdication ; les reines aussi, parfois, à l'insu des rois, et les princesses, à l'insu des pianistes ou des maîtres nageurs. Bruno a gardé la taille d'un attaché d'ambassade ; sa façon de reconduire ses visiteurs respire le protocole ; il leur tient le parapluie comme un flambeau ; il est plus souriant qu'un directeur de *public relations*, mais plus fermé qu'un coffre-fort. Régicides, détrônements, dépositions, interrègnes, déchéances lui sont familiers. Il connaît le cours des couronnes et sait estimer les trônes au plus juste prix ; sa banque prête parfois sur les cassettes particulières, mais jamais sur les listes civiles ; les souverains constitutionnels et démocratiques peuvent tirer sur lui sans provision, mais non pas les dynastes de droit divin. Ses amis le comparaient à une voiture de luxe : cheveux gris chromés, souliers avec des luisants de carrosserie, guêtres blanches comme des pneus, lunettes comme des phares, regard instable comme une aiguille de manomètre et son rire comme un klaxon. Ses « multiples occupations », dont la plupart sont confidentielles, ne l'empêchent pas de rendre visite, chaque soir, à Mme Lambert et de faire avec elle une double crapette, la patience du Khédive ou celle du Jubilé ou encore la Grande Pyramide. Il ressemble au père d'Eugénie, sauf qu'il porte œillet grenat à la boutonnière et, au lieu du pince-nez sur la photographie du disparu, un monocle.

Eugénie ne parle jamais de lui, ne prononce jamais son nom. Mais c'est sa pensée, une pensée haineuse qui l'occupe en ce moment où toute

la table a les yeux fixés sur elle, et où Junius crie brutalement :

— Mais enfin, Eugénie, réponds donc ! C'est la troisième fois que je te demande si tu veux voir ce film avec moi ; sois tranquille, j'ai pris des places près de la sortie de secours.

— Non, merci ; je ne m'enfermerai pas par ce beau temps dans un trou à miasmes.

S'en aller ! Échapper à tous ces gens ! Son cher outil à fuir, l'auto salvatrice, est là. « Ma maison », comme elle dit. De fait, l'auto, c'est sa vraie, sa seule maison.

Comment une aussi jolie fille peut-elle entrer dans une telle voiture ? Une glace est fendue, la capote recousue, le coffre arrière fermé avec une corde et l'eau du radiateur, au provisoire bouchon d'étoffe, a rouillé le pare-chocs. « Ma maison » contient un étonnant assemblage d'objets : des coupures de journaux, des bouteilles de limonade vides, des fleurs séchées, des pots à crème d'Élisabeth Arden, une machine à écrire, du papier à démaquiller, des éperons, des gants dépareillés, une torche électrique, des oranges, deux paires de bottes, un sac de plage plein de chaussettes de ski trouées, du papier perforé pour sièges de cabinets. On pourrait croire que ce fouillis est la projection de l'univers mental d'Eugénie, si — mais tout en elle est contradiction — elle ne tenait à jour, méticuleusement, un inventaire complet de ce qui lui appartient, notant jusqu'aux vêtements qu'elle porte : « A déduire : sur moi : mon tailleur bleu, une chemise et une culotte... »

Installée dans sa voiture, Eugénie prend son volant, mais à bout de bras, de peur qu'il ne lui défonce le thorax en cas de collision ; cet accident qu'elle redoute, elle fait d'ailleurs tout pour le provoquer, lâchant la direction pour arranger ses cheveux, prenant ses virages à gauche, doublant en troisième position, toujours collée à cinq centimètres de la voiture qui précède. Mais elle est une conductrice chanceuse, effroyablement.

II

Eugénie gara son auto, et s'en alla à pied, s'attardant à chaque devanture. Devant un magasin de chaussures, elle s'arrêta ; toujours les souliers la fascinaient, mais aujourd'hui elle ne put détacher ses yeux de deux chaussons de première communiante ; en pensée elle revit, comme un long ver blanc, la candide théorie des fillettes couronnées (pour les garçonnets, elle n'eut jamais un regard). Sur le trottoir d'en face, voici justement un cortège d'écolières ; Eugénie demeura plantée au milieu de la chaussée, au risque de se faire écraser, perdue d'aise ; ces petites filles avec leurs nattes, leurs seins plats, leur babil, c'est elle, elle a l'âge adorable, non pas enfui, mais capté, immobilisé, l'âge divin où elle s'enferme comme la mouche dans l'ambre, le bel âge où son père la prenait à cheval

sur son cou et lui chantait des chansons autour de la table de la salle à manger.

Le pensionnat tourna le coin, disparut ; Eugénie reprit son chemin, jetant presque à chaque pas un regard inquiet en arrière ; non, personne ne la suivait, malgré sa grâce ambiguë ; les suiveurs, s'il en existe encore, sont-ils effrayés par cet œil fixe sous le sourcil circonflexe ? Elle a peur de tout, mais elle adore ça. Avoir peur la soulage comme se gratter. Elle est attirante pourtant, cette beauté maigre, faite pour une plus grande gloire que ce nomadisme décousu. Sortie de la maison à l'aube, elle n'y rentre que pour dormir ; sa vie est une suite d'incroyables détours à travers rues, campagnes, cinémas, manèges, cirques, patronages, pour habiter le moins possible sous un toit, le sien.

Eugénie sonna à la porte de Susanita son amie ; mais les filles ont-elles jamais des amies ? ou seulement des complices de jeux, de plaisirs, de confidences, d'emplettes en commun ? Eugénie et Susanita sont liées depuis l'institution Schmidz-Grundli, à la Tour de Peilz, haut lieu de l'esprit éducatif où on leur enseignait, au bord d'un lac couleur de truite au bleu, les petites bonnes manières à défaut des grandes, et ces menues révérences qu'Eugénie, bien qu'elle en ait passé l'âge, fait encore aux femmes mariées.

Susanita s'appelle Françoise, mais, pour obéir à Eugénie qu'elle vénère, elle s'est parée de ce nom que son amie, démangée d'exotisme, avait déclaré typiquement vénézuélien. La trentaine largement dépassée, Susanita est et restera toute sa vie une grosse petite fille joufflue et trapue, la petite fille à fessées.

— Montons chez toi, dit Eugénie, j'adore ta chambre.

La chambre de Susanita est une nursery. Des raquettes de ping-pong, des poupées, une corde, un guignol (pour lequel elle écrit des pièces), un tigre et un ourson géants en peluche, un cerceau pour faire sauter le chat (il n'aura sa pâtée qu'après avoir sauté). C'est l'ambiance des *Conseils de tante Chiffon*.

Eugénie s'empare de l'ourson, lui parle un idiome inventé, la langue ourson, lui désosse férocement les pattes, le lance au plafond, le rattrape à coups de raquette, le met en pièces sous les yeux navrés de Susanita qui ne peut pas dormir sans son ourson tout contre elle.

— Quel est ton programme pour aujourd'hui ? demande-t-elle précipitamment. Irons-nous voir les collections d'hiver de Valenciaga ?

Eugénie s'assombrit ; le regard traqué reparut. Elle tira la queue de cheval zébrée de mèches mi-brunes, mi-blondes, coiffure de Susanita :

— Ah, ah ! Tu voudrais que j'achète des modèles pour les copier !

— Comme tu es méfiante, Eugénie ; tu crois toujours qu'on veut t'exploiter. Même ce pauvre Junius...

— Junius ne songe qu'à me donner de mauvais conseils de bourse, pour que je vende mes meilleurs titres et qu'il les rachète au plus bas. Tu crois que je me méfie à tort ? Sais-tu que Wanda ne cesse de me parler de l'Utrillo de la galerie Abendaram pour me le faire acheter et toucher sa commission ?

— Je connais à peine Wanda, mais ta tante Louise qui est une si accueillante personne...

— Ma tante ne m'invite pas à ses réceptions, parce qu'elle entend m'empêcher de connaître des gens agréables.

— Oh, comme c'est vilain ! s'écria Susanita ; pauvre Eugénie, parlons de choses moins tristes, notre voyage, par exemple. J'ai consulté ma vieille institutrice qui a beaucoup voyagé ; elle conseille d'éviter les wagons-lits...

— Oui, on risque toujours d'être assassinée et jetée sur la voie. Il faut prendre des troisièmes et s'habiller en pauvresse pour ne pas s'exposer à être dévalisée.

En parlant, Eugénie avait allumé et commencé distraitement une cigarette : soudain elle pâlit, la jeta avec une expression d'effroi.

— Qu'as-tu ?

— Rien... J'avais oublié : le cancer des fumeurs.

III

— Votre belle Eugénie n'est pas là ? demanda M. Coqsouris.

— Non... heureusement. A vous dire vrai, mon bon ami, je ne suis pas pressée de présenter aux gens cette extravagante nièce.

— Elle est pourtant gentille ; ce beau regard anxieux qui a l'air d'attendre...

— Elle peut toujours attendre, ricane Wanda ; rien ne viendra.

— Pourquoi ? Elle est à l'âge de l'amour.

— L'amour ? Taisez-vous donc ! Elle le fuit sous tous ses aspects ; elle avait un petit chat qu'elle aimait beaucoup ; du jour où le minet a découché, elle l'a chassé. Dans sa chambre, pas une photo d'homme, pas même celle de son père. Elle ne pratique le masculin que sous ses formes dévitalisées : le vieillard et le prêtre ; pourquoi croyez-vous donc qu'elle promène dans sa voiture des Dominicains ou des curés à béret, pourquoi suit-elle toutes les Fête-Dieu, pourquoi se pâme-t-elle à tous les sermons démo-chrétiens où Dieu commande par haut-parleur, pourquoi ces collections de cartes postales avec Madones versant des larmes, pourquoi ces flirts avec le papisme ? A cause de l'Immaculée Conception, de la dévotion à la Vierge, de l'année mariale. « Une béate à extases », dit Saint-Simon ; mais le mot « béat » n'a pas que ce sens pieux ; en terme de jeu, il signifie le partenaire que le sort exempte de jouer la partie. Eugénie ne joue pas la partie. Elle recule

devant l'autre sexe en biaisant comme un crabe ; c'est une évasion glacée, mais éperdue, hors des devoirs et des joies de son âge ; pour se soustraire au mâle, elle quitte avec une sauvagerie farouche son poste de femme. Elle a déserté une fois pour toutes l'armée des grandes personnes.

— C'est pourquoi les enfants l'adorent, dit Madge ; qui sait mieux qu'elle les occuper, les amuser, les soigner, les comprendre ? Quand Susanita et elle emmènent nos petites, c'est une fête ; elles échangent des ballons, elles se font des niches, elles ont des fous rires comme aux cours complémentaires. Eugénie racontait hier : « On est allé se commander des robes de plage en prenant l'accent marseillais ; on s'est tordues. On a fait du ski nautique sur les planches du chantier ; ce que c'était drôle, ce que c'était chic ! »

— Eugénie et Susanita, ou la Futilité à deux têtes ; elles croient que la vie est une partie de chat perché et d'escarpolette, dit la tante en sortant. Coqsouris, vous me trouverez au jardin.

— Eugénie n'est pas un personnage comique, reprit durement Wanda ; tâchez de comprendre qu'elle est dangereuse ; comme tout ce qui est artificiel, mécanique, à rebrousse-nature. Étant pour elle-même le plus beau des spectacles, elle refuse celui qu'offre la vie, d'où ce fouillis moral, le décousu de son existence. Elle s'est fabriqué un personnage de sylphide, avec envols, brusques départs, foudroyants atterrissages de cerf-volant ; elle habille de cette grâce mutine qui te chatouille les sens, Junius, son inquiète et turbulente personne. Comme elle ne sait rien...

— Elle a seulement passé trois licences... et un diplôme de sanscrit ; ce qui n'est pas fait, d'ailleurs, pour chatouiller les sens !

— Elle ne sait rien de rien, répéta fortement Wanda, mais pour donner le change, elle fait défiler la troupe triomphante de ses connaissances en art, en danse, en équitation, en mathématiques, devant toutes les personnes incompétentes, se gardant avec astuce de celles qui pourraient la juger ; elle montre sa science comme les autres filles leurs jambes ; elle compte sur le tourbillon de ses entrées et l'éclair de ses sorties pour échapper à un œil critique. Sa vie torrentielle n'est que la peur d'être prise sur le fait et le moyen d'improviser une surprenante beauté pour cacher une grimaçante impuissance. Il faut être bête comme un homme pour ne pas voir — pardon, Coqsouris, je parle pour Junius — combien elle s'est étudiée dans le fantasque fulgurant.

Junius se leva brusquement.

— Assez, Wanda ; tu es incapable de comprendre Eugénie ; tu n'es même pas sensible à ce qu'a de touchant son air émerveillé ; tu cherches à l'enfoncer dans le doute de soi.

— Le doute de soi ? mais elle n'a pas de soi ! Elle est quelqu'un d'autre, un être qu'elle a bâti avec ses complexes et qui, par cela même, est indestructible.

— Tu la rejettes dans une solitude dont elle périra !

— Les hommes sont seuls, les femmes, jamais ! Le dialogue avec elles-mêmes leur suffit.

— ... Eugénie, créature adorable et malheureuse, est entièrement dénuée de défauts féminins, d'égocentrisme comme de coquetterie ; elle ne possède même pas un miroir...

— Parce que tout lui est bon pour se mirer, les murs nus, le sable des plages, les foules, le désert ; elle vit dans une galerie des glaces... Ah, ah ! la seule réflexion qu'elle pratique, c'est celle des glaces.

— Tais-toi, sévrienne ratée, qui nous fait là un caractère de Théophraste. Tu es fermée à la poésie d'Eugénie ! elle te fait maigrir d'envie ; il y a pire, tu la hais parce qu'elle n'a pas acheté l'Utrillo de la galerie Abendaram.

— La vérité est que c'est toi, Junius, qui lui as déconseillé de l'acheter, en lui disant qu'il est faux !

— Je lui ai simplement dit que tous les Utrillo sont faux, surtout les vrais. Tant pis si tu n'as pas touché ta commisssion !

— Junius, es-tu fou ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ?... Sans doute craignais-tu que, pour l'acheter, Eugénie veuille vendre ses parts de fondateur de ta compagnie d'assurances qui n'a pas donné de dividendes depuis dix ans ?

M. Coqsouris sortit sur la pointe des pieds, emmenant Madge.

— Tu veux la chasser d'ici parce que tu es bassement jalouse de sa beauté !

— Et toi, tu veux la garder et son argent avec elle !

— C'est plus que faux... ignoble !

— Oui, dit Wanda amèrement, c'est faux, tout ce que nous avons dit est faux ; mais vois comme elle nous a contaminés !

IV

— Elle est évanouie !

— Vite, un linge mouillé, du vinaigre !

— Qu'est-il arrivé ?

— Nous l'avons vue tomber tout à coup, sans raison !

C'était à la leçon de gymnastique, la dernière invention d'Eugénie après les cours d'aquarelle, de cuisine, de castagnettes, de claquettes. En maillot rose, elle avait sauté à la corde à pieds joints et à cloche-pied, puis était montée par l'échelle nickelée aux agrès, avait amorcé un rétablissement au trapèze, et soudain poussé un cri sauvage.

— Tout de même un accident bizarre, dit le moniteur, je ne vois rien d'anormal à ce trapèze. J'en suis soufflé !

Engénie revenait à elle ; d'un bond de chatte épouvantée, elle se lança

en avant, yeux flamboyants, rouges comme des trous de brasero, mains tendues en griffes, gagna en courant sa voiture, démarra aussi bruyamment que dans les films policiers.

Elle alla tomber, affolée, dans les bras de Susanita ; son visage si bien construit, se défaisait dans la peur, un œil enfoncé, l'autre écarquillé, le teint boueux, des poils invisibles se hérissaient sur les bras ; elle haletait. Susanita, effrayée, l'interrogeait.

— J'ai failli me tuer, dit enfin Eugénie... au trapèze... la corde a craqué... je suis tombée sur le dos ; par miracle, je n'ai rien.

— La corde ?

— Quelqu'un l'avait sciée... Susanita, il est temps que tu saches : je suis guettée, menacée.

— Pourquoi ? Par qui ?

— Je dérange trop de gens, murmura sombrement Eugénie.

Susanita prit un air grave :

— Ton auto sort toute seule du garage...

— Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ?

— Toi même, hier. Dans ta chambre, les meubles changent de place, les verrous tournent d'eux-mêmes, l'eau pénètre subrepticement dans ton pèdalo, et voilà à présent que le trapèze... Cela va-t-il continuer ? Il faut faire quelque chose.

— Oui ! Je ne puis plus vivre ainsi ; à tous moments, il me semble voir un canon de revolver passer par les barreaux de ma fenêtre ; et hier, dans la nuit, je te jure que la poignée de ma porte a tourné silencieusement. J'ai crié... et j'ai entendu des pas...

— En as-tu parlé à ta mère ?

— Oh non ! Susanita, qui est-ce que tu aimes le plus au monde ?

— Mon père, naturellement... et aussi toi, ajouta-t-elle par politesse.

— Moi, j'aime ma mère, je l'adore et elle m'adore.

— En vérité ?

— Tu crois, comme les autres, que ma mère, c'est la cinquantaine épanouie dans l'égoïsme. Quelle erreur ! Ma mère a un cœur admirable et c'est à moi qu'elle l'a donné. Elle n'a vécu que pour moi, comme je ne vis que pour elle. Il faut que cela dure toujours... Mais elle est si sollicitée ! Ma mère n'est pas comme toi et moi ; tu me demandes pourquoi je ne me confie pas à elle ; comment le pourrais-je ? Ma mère a été mariée ; elle a passé dans le camp des femmes à hommes. Elle ne sent pas comme nous que les maris sont des créatures inférieures, dangereuses, sales, inutiles, qui voudront attenter à notre liberté. Se croire déshonorées si l'on sort sans cavalier ! Décrocher un mari ! Quelle vulgarité américaine ! « Bonnes à marier », pourquoi pas bonnes à manger ? Toi, tu me ressembles ; appartenir à un homme te paraît, comme à moi, une abjection. Entre eux et nous, c'est la guerre froide.

Susanita acquiesça mollement ; elle alla au miroir, se pendit aux oreilles de véritables boules de jardin, chaussa son nez de lunettes noires cerclées de blanc, contempla ses gros seins bosselés et dit avec regret :

— Il t'est plus facile qu'à moi de tenir tête aux hommes ; tu es faite comme eux, avec de grands pieds et une poitrine plate (et tu as de la chance, car c'est la mode)... Mais dis-moi : qui sont les messieurs qui entourent ta mère ?

— Bruno.

— Bruno ! On le dit si beau ! Une élégance du tonnerre. Cela m'amuserait de le connaître.

— Cela t'amuserait donc de me trahir ! cria violemment Eugénie.

— Te trahir ? Mais que t'a fait Bruno ?... Serait-ce par hasard ton ennemi ?

— Non... Non.

Eugénie ne ment pas. A l'état de veille, l'ennemi n'a pas pour elle de visage ; mais dans ses rêves, il prend les traits de son père ou de Bruno. Aussi sort-elle exténuée du sommeil qu'elle n'obtient plus que par des somnifères à assommer un bœuf, les faisant alterner avec des excitants à réveiller une marmotte, appuyant d'un même pied sur l'accélérateur et sur le frein. Une circulation sanguine déréglée, des cris effroyables au fond du cauchemar, des vertiges soudains, des sueurs froides, tout indiquait chez Eugénie, une nature profondément révoltée contre une conscience en apparence satisfaite.

V

L'aveu de ses craintes semblait avoir détendu Eugénie. Les jours qui suivirent furent calmes, sans alarmes nouvelles ni mystérieuses terreurs. Eugénie et Susanita menèrent à nouveau leur vie de pensionnaires, courant dans les prés, cueillant gentianes et soldanelles, goûtant au retour, dans les pâtisseries. Elles poussaient des petits cris de surprise ou de joie, sans raison, ou des clameurs d'effroi, comme en font les bonnes, si une auto débouchait à l'improviste, ou si quelqu'un les frôlait (surtout si quelqu'un les frôlait). Chacune de leurs phrases finissait sur un point d'exclamation. Elles riaient à gorge déployée, éclatant de rire au nez des passants, étonnés ou furieux. C'était une jubilation sans fin lorsque Eugénie, à son habitude, employait un mot pour un autre ; chez elle, les vocables ne collaient pas aux idées, ni les idées aux objets. « Tu es beaucoup plus savante que moi, disait Susanita, mais tu ne sais pas parler français ; tu appelles les paquebots des esquifs, les pompiers des officiers, les caissiers des banquiers, les betteraves de la salade rouge ; et n'as-tu pas pris le homard mayonnaise pour un plat de framboises à la crème ? » Elles partaient ensemble d'un rire nerveux, rire non aux anges mais à leurs démons intérieurs. Folles de déguisements,

elles employaient leurs soirées à enfiler les oripeaux les plus variés dont elles avaient coffres et malles pleins, passant, comme des clowns dans un cerceau, d'un personnage de comédie à un héros de tragédie. La bonne ne suffisait pas à ramasser, repasser ou ranger toutes les défroques qui traînaient dans la maison.

La première qui se lassa de cet eden de poupées fut Susanita ; comme beaucoup de gens frivoles, elle avait la passion du tragique, chez les autres. Quand elle voyait Eugénie dévastée par ses affres, elle poussait des hélas, mais entrait avec empressement dans des visions auxquelles cette tête légère prêtait plus qu'à moitié créance. Avec cette admirable connaissance du terrain que donne l'intimité entre deux femmes, la brave Susanita, pitre enfariné aux lèvres géranium, se remit à plonger le dard dans le cœur en désordre d'Eugénie dont le visage effaré tournait au citron et les lèvres à la mûre noire.

— Eugénie, je voudrais que tu me dises quelles sont les *Trois Imprudences.*

— Quelles trois imprudences ?

— N'as-tu pas au-dessus de ton lit, une pancarte avec *Trois Imprudences à ne pas commettre ?* Dis-moi lesquelles.

— C'est une vieille histoire ; je les ai oubliées.

— Est-ce qu'elles ne figurent pas dans ta liste de maladies redoutables ? Ou dans ton *Répertoire d'accidents* que tu relèves chaque jour dans les faits divers des journaux ?

— Je te dis que je ne sais plus.

Susanita serra des lèvres vexées. Le mystérieux avait pour elle l'attrait de l'interdit. Superstitieuse, elle courait les fakirs, les montreurs de ludions, les tireuses de cartes, étonnamment ferrée sur les guérisseurs ou les radiesthésistes, sur celui qui a de tels effluves dans les mains qu'il fait sortir les vers du fromage, sur celui qui dessèche la viande par la simple projection de son fluide, sur celui qui l'a brûlée à travers sa robe par le seul effet de ses passes magnétiques. Elle est convaincue que l'incurable furonculose qu'elle devait aux maléfices d'une de ses amies (une fille qu'elle connaît bien, mais dont elle taira le nom) n'a pas résisté au Père Antoine. Non seulement il a guéri les boutons de Susanita rien qu'en les touchant, mais il a su, par réversibilité, retourner la maladie à l'envoyeuse qu'on put voir, deux mois durant, aux sports d'hiver, couverte de pustules.

Pour comprendre certains gestes inexplicables de Susanita, il faut savoir qu'elle s'emploie à dérouter la malveillance, à couper l'herbe sous le pied aux méchants, à remonter le courant du mauvais sort, et enfin, dit-elle, à renvoyer, comme par une raquette, les malédictions d'où elles viennent. Toute une vie active et lucide dans son absurdité qui meuble son temps et sa cervelle.

Susanita voudrait entraîner son amie dans cet univers magique ; Eugénie ne serait que trop disposée à y entrer de plain-pied, mais elle résiste : la religion le défend.

— Viens avec moi chez le Père Antoine, supplie Susanita.

— Tais-toi, abandonnée de Dieu !

VI

Un jour vint où la mauvaise conseillère fut écoutée.

Eugénie entra chez Susanita, verdâtre, et, dans les yeux, ce regard fixe sur l'invisible.

— Je suis chassée, dit-elle.

— Un nouveau drame ?

— Ma tante me renvoie.

— Viens chez moi, proposa Susanita avec plus de timidité que d'empressement.

— Non... je ne peux pas.

— Va à l'hôtel.

— Ma mère me l'interdit... Je ne peux pas désobéir à ma mère.

— Pourquoi ? Tu es libre... Tu as assez d'argent pour vivre à l'hôtel ?

— Je ne peux pas, je ne peux pas ! Quand ma mère commande, je suis forcée d'obéir. J'ai reçu mes huit jours, comme une domestique ; dans huit jours, je devrai quitter la maison de ma tante et rentrer dans celle de ma mère... Susanita, cria-t-elle tout à coup, si je vais chez maman, j'y mourrai.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Je dérange trop de gens.

— Qui ?... Bruno ?

— Je suis le seul obstacle au mariage de ma mère ; que je disparaisse et Bruno l'aura, elle, sa fortune, et la mienne par surcroît.

— Fais un testament.

— Jamais ; cela porte malheur. Susanita, si je vais chez ma mère, *on* me tuera... ou me fera mourir ; tu le sais comme moi.

— Eh bien ! il faut contrer Bruno ; je connais quelqu'un qui possède une force magique ; lui, il peut te préserver. Courons chez M. Thauma.

M. Thauma ressemble à Mr Punch ; il a l'œil blanc bleu, plein d'eau, d'un vieil Irlandais sortant du pub. Sa personne dégage un froid pointu et ses paroles les vapeurs sulfureuses de la Pythie ; sa férocité ne ménage pas le client ; quel contraste avec les douceurs bénisseuses des prophétesses en chambre ! Ce qu'il aime dire, c'est la mauvaise aven-

ture. Condamné par sa profession à circuler dans l'avenir, M. Thauma ne pardonne pas à ses patients de lui manger l'heure présente.

Depuis le moment où il a entrouvert le judas de sa porte à Susanita accompagnant Eugénie, jusqu'à celui ou il a fait asseoir ses visiteuses autour du guéridon vert prétentieusement appelé Table d'Émeraude, il n'a eu que des manières désobligeantes ; à son cocker, des coups de pied sous la table : « Tout coi ! tout coi ! » ; à Susanita qui avait préparé une phrase : « Est-ce vous qui m'interrogez, ou si c'est l'autre ? Je ne donne pas de double consultation », à Eugénie qui avait prononcé le mot : « influence néfaste » : « Que savez-vous de *fas et nefas* ? Des faits, je vous prie... et dépêchons. »

— L'homme dont je viens vous parler, un être abominable, haï de tous...

— ... Sauf des rois, insinue Susanita.

— Moi aussi, les rois m'aiment ! s'exclame le devin, agacé, montrant sur les meubles et aux murs une vingtaine de photographies flatteusement dédicacées.

Piqué au vif dans son snobisme pronostiqueur, il se dresse sur ses talonnettes de ténor.

— J'ai rendez-vous avec de très hauts visiteurs ; ne me faites pas perdre mon temps.

— Susanita, tu déranges monsieur ; va m'attendre dans la voiture, fait impérieusement Eugénie.

Elle alla à la porte et la ferma à double tour derrière Susanita qui, en sortant, dit, outrée :

— J'obéis, Majesté.

— « Majesté », murmura tout bas le mage, devenu soudain tout douceur et obséquiosité.

Il s'inclina devant Eugénie qui crut à un cérémonial obligatoire.

— Monsieur, je viens vous demander aide et protection contre un prétendant qui aspire... à...

M. Thauma étala ses cartes :

— Le danger approche de vous... un homme brun... il règne déjà sur un cœur.

— Ma mère !

— Je vois apparaître à votre gauche, et là, dans les cartes, une influence protectrice, un homme blanc, une cravate blanche, un lorgnon...

— Mon père ! murmura Eugénie, saisie.

— Pourra-t-il venir à bout de l'homme brun ? Non : la dame de pique lui barre la route.

— Au secours ! sanglota Eugénie, vidant sur la table tout l'argent de son sac.

— Qu'est-ce que l'oracle t'a dit ?... Tu ne veux pas me raconter, Eugé-

nie ?... Est-ce que tu te défies de moi ?... Fais donc attention, tu as failli monter sur le trottoir ; voilà tout ton bric-à-brac par terre, dégringolé du siège arrière... On n'a pas idée de conduire comme ça ! Où as-tu la tête !... C'est le devin qui te trouble l'esprit ? Regarde, ton sac s'est ouvert... Oh, qu'est-ce que tu as dedans ?

— Rien, crie Eugénie, rien, rien, rien.

Eugénie serre contre elle son sac à main. Elle doit être seule à savoir...

En son pouvoir, elle tient désormais l'Ennemi.

M. Thauma a été touché par ses larmes ; il a quitté la Table d'Émeraude, est sorti de la pièce un long moment, puis est revenu, tenant dans sa main deux petits objets : « Prenez ces marmousets, a-t-il dit, en enroulant dans un journal deux marionnettes en chiffons... Celui-là, c'est la Dame... celui-ci, c'est votre ennemi ; je lui ai noué au cou un ruban jaune pour qu'il n'y ait pas d'erreur... Rentrez chez vous ; rangez soigneusement dans un tiroir fermé à clef la poupée sans ruban ; l'autre, celle au ruban jaune, plongez-la dans votre baignoire... Maintenez-lui bien la tête sous l'eau... Avant huit jours, le destin aura tourné contre l'ennemi.

M. Thauma, les cheveux blancs hérissés comme des plumes, lui avait fait, sur le pas de sa porte, un adieu de farfadet : « Je vous ai enseigné le chemin. Qu'Alecto, Mégère et Tisiphone vous soient secourables. Faites bien attention au ruban jaune. Ne pas confondre surtout ; ce que vous tenez là est nuisant. »

Arrivée chez elle, Eugénie ouvrit avidemment son sac et en tira les deux marmousets... Le ruban jaune s'était détaché ; il tomba à ses pieds.

Elle hésita une longue minute, regarda les poupées, puis, d'une geste résolu, passa au cou de l'une le ruban jaune.

VII

Lorsque Mme Lambert fut trouvée noyée dans son bain et électrocutée, le téléphone au fond de l'eau, chacun sut qu'Eugénie n'y survivrait pas. Junius et Wanda mirent plusieurs heures à la réveiller d'une syncope qui la faisait ressembler à la morte.

Elle revint pourtant à elle ; contractée des pieds à la tête, prise de tremblements, se débattant contre un ennemi invisible, elle hurlait : « Le ruban jaune... le ruban jaune... Je ne l'ai pas fait exprès ! »

On put enfin la calmer ; aussitôt elle exigea d'être transportée à la maison maternelle où elle se motta comme une perdrix. On ne la vit plus. Verrous et chaînes ne cédaient qu'aux hommes de loi avec qui elle réglait des questions d'hoirie.

Susanita, possédée d'un dévouement rentré et pimenté de curiosité, ne put atteindre son amie. Ses lettres éplorées, ses télégrammes à percer le cœur, ses coups de sonnette déchirants demeurèrent vains ; Eugénie ne répondait pas, ne venait pas au téléphone. Il sembla même à Susanita, l'amie de toutes les heures, qu'elle était tout spécialement exclue... Douée toutefois de cette magnifique obstination qui sert si bien les individus bornés, après trois semaines de siège, elle décida de forcer la porte de son amie.

Un homme était planté sous les fenêtres d'Eugénie ; il regardait en l'air : très troubadour, Junius rêvait à un visage qu'il voyait s'éloigner de jour en jour davantage : « La reverrai-je jamais ?... Ou seulement quand je ne l'aimerai plus, quand ce halo de secrets et de peurs, cette couronne de charme se seront dissipés ? Pourquoi n'émerge-t-elle pas de ce demi-jour de fantôme ? Pourquoi ne veut-elle pas naître à la vie des hommes ? Ou bien, capricieuse et volontairement solitaire, seule avec délices, s'enfoncera-t-elle dans les brouillards où l'on peut la suivre ? »

Junius n'entendit pas le claquement des talons de Susanita qui dut lui poser la main sur l'épaule. « Encore cette fille, pensa-t-il avec exaspération. Les amis de nos amis sont nos ennemis. » Il la salua négligemment, et s'éloigna...

Susanita sonna,. Une servante nouvelle lui ouvrit, la laissa entrer et aussitôt s'en repentit : « Mademoiselle ne reçoit pas... marmotta-t-elle. Mademoiselle ne sera pas contente... »

— Elle me recevra, moi, affirma avec autorité Susanita en montant l'escalier. Inutile de m'accompagner, je connais le chemin.

Arrivée au premier étage, Susanita s'arrêta au lieu de gagner le second et la chambre d'Eugénie ; elle venait d'apercevoir, entrouverte, la porte de ce saint des saints où elle n'avait jamais été admise, la chambre de Mme Lambert.

Cette chambre, étouffée de vieilles tentures rouges, tenait du magasin d'antiquités à la Dickens, de la loge d'un vieux clown et de la grotte aux Fées. Les stalactites du plafond doré, les rocailles de plâtre dans le *sfumato* d'une chapelle baroque noircie par les cierges, se compliquaient de boiseries grillées, allumées de l'intérieur par un faible éclairage indirect qui faisait surgir de la nuit des biscuits de Saxe, des éventails mallarméens, ou les manches d'ombrelle en nacre, à la Constantin Guys. Une lumière avare faisait de chaque meuble un objet inconnu qu'il fallait contourner à tâtons; des luisances de satin ou d'acajou, des éclairs d'or, traversaient ce contre-jour de lanterne sourde.

— Qui est là ? cria une voix épaisse que Susanita ne reconnnut pas.

Elle tressaillit et se mit à trembler de peur ; puis, ses yeux s'habituant à l'obscurité, elle reconnut, assise à la coiffeuse, non point l'ombre de

Mme Lambert, mais Eugénie qui plantait de fausses bouclettes dans des cheveux remontés en un haut chignon. Elle avait beaucoup engraissé. Une odeur de crème à démaquiller sûrie et de fond de teint remplissait l'air.

— Qui est là ? répéta Eugénie sans se retourner.

— C'est moi, ma chérie, moi qui viens prendre ma part de ton grand chagrin...

— Je n'ai pas le temps, Susanita ; un autre jour... Adieu.

Comme poussée par les épaules, Susanita s'en alla, glacée ; cet air d'empire naturel, ce ton de commandement lui rappelèrent Mme Lambert.

Sur le palier, elle se retourna ; la porte était restée entrouverte ; par la fente, elle vit Eugénie qui allait à un placard et en retirait la magnifique robe persane, or et velours noir, qu'elle regarda longuement avant de déboutonner un à un les boutons d'or.

Dans la maison régnait le même silence que pendant les interminables siestes de Mme Lambert, le silence non du repos, mais du néant.

La rue elle-même était silencieuse ; Susanita s'y attarda un moment, se demandant si elle n'allait pas forcer à nouveau la consigne, obliger son amie à l'écouter.

Une voiture approchait et s'arrêta : un homme en sortit, sonna et fut immédiatement reçu.

— Bruno... murmura Susanita stupéfaite... Bruno !

Alors seulement elle se souvint qu'Eugénie, pour la première fois, n'avait pas, derrière elle, fermé la porte à clef.

PAUL MORAND

LETTRES INÉDITES

d'Alfred de Vigny

présentées par Henri Guillemin

La correspondance de Vigny est encore très peu rassemblée. Sans doute, les deux volumes de Léon Séché sont-ils loin d'être inutiles, comme est précieux également le premier et unique volume de cette édition générale et savante qu'avait entreprise M. Baldensperger, mais qui, depuis 1933, demeure suspendue.

On trouvera ici dix lettres nouvelles d'Alfred de Vigny. Huit d'entre elles sont données d'après les minutes autographes conservées par l'écrivain lui-même, et qui figurent aujourd'hui, en Suisse, dans une collection particulière ; la lettre à Ph. Busoni, appartient à la Bibliothèque nationale (don Rothschild) ; quant aux lettres numéros 1 et 8, elles m'ont été communiquées, en original, respectivement par M. Olivier Reverdin et par M. Armand Godoy.

H. G.

Vigny, en 1817, a vingt ans. Il appartient à la Garde royale, où il a eu, un temps, Lamartine pour camarade. Le service comportait des stages, peu enviés, dans des garnisons de province.

Le père du jeune homme, ancien officier, fort lettré et féru de prétentions nobiliaires, était mort l'année précédente. La mère du poète vivra jusqu'en 1837.

On verra dans cette lettre une citation de Jean-Jacques Rousseau et une allusion à la statue de l'écrivain, dont l'influence était alors très vive sur le jeune Vigny.

Je n'ai pu trouver aucune information sur la personnalité de son correspondant genevois, qu'il semble avoir assez vite perdu de vue.

A Monsieur Spol, à Genève (Suisse).

Paris, 21 mars 1817.

Il y a bientôt neuf mois, mon cher Spol, que nous nous sommes quittés et je ne vous ai pas encore écrit. Je n'ai pas répondu à l'aimable billet que vous m'avez laissé pour adieu et où j'ai été si heureux de voir

— Près du titre A. de Vigny (Photo Roger-Viollet).

exprimer les mêmes sentiments d'amitié que vous m'avez inspirés, car je puis dire que ce n'est que dans ce voyage que je vous ai connu et apprécié. Je vous dois, mon cher ami, et je vais vous rendre, un compte exact de mes actions ou plutôt des malheurs que j'ai éprouvés depuis votre départ.

Quand vous vîntes à Paris, mon père commençait déjà à s'affaiblir. Sa mémoire était moins fidèle, sa gaieté l'abandonnait peu à peu ; enfin, au commencement du mois de juillet, il s'est fait un changement total dans sa personne. Il s'est affaibli d'une manière effrayante ; aucun remède ne l'a pu tirer de cet anéantissement total ; enfin, le 26 du même mois, il est mort entre mes bras ; il s'est éteint comme une lampe, sans souffrance et sans agonie ; il ne pouvait pas vivre plus longtemps. Vous pouvez concevoir quelle a été notre douleur. Il m'a fallu consoler ma mère quand j'aurais eu besoin moi-même de consolations et la première impression de chagrin que m'a fait éprouver cette perte s'est affaiblie peu à peu, car *tel est le malheur des hommes qu'ils ne sont pas même capables d'être longtemps malheureux*, mais il m'en est resté un fond de tristesse habituelle qui me tue sitôt que je suis seul et que je me rappelle cette scène de douleur.

Le hasard m'a fait trouver de garde aux Tuileries avec un officier suisse qui m'a dit vous connaître. C'est M. de Budé, jeune homme charmant de figure, et, à ce qu'il m'a paru, fort aimable ; il me dit qu'il allait partir pour Genève et, là-dessus, la première idée qui me vint, comme vous pouvez penser, fut celle de lui donner des commissions pour vous ; j'espérais qu'il resterait assez de temps pour que je puisse vous faire un dessin que je l'aurais chargé de vous porter, mais j'ai appris hier qu'il était parti et je suis réduit cette fois à vous envoyer une simple lettre. J'espère qu'elle me vaudra une réponse; écrivez-m'en une bien longue et que j'y voie surtout que vous ne m'en voulez pas de la faute que j'ai commise à votre égard. J'ai la ferme et inébranlable résolution de continuer, si vous voulez y souscrire, une correspondance qui me serait si précieuse puisque je ne pourrai, de longtemps, vous voir autrement que par écrit ; c'est toujours beaucoup que de voir ce que j'apprécie le plus dans votre personne : je veux dire votre esprit qui se montre si bien dans ce que vous écrivez. Peut-être y verrai-je un peu de votre cœur, si vous m'en avez conservé une partie.

Je vais partir le premier avril pour Amiens ; notre service est fini à Paris ; mais adressez-moi toujours vos lettres chez *[déchiré]*, rue Sainte-Croix, n° 9, chaussée d'Antin, à Paris. Elle me les enverra dans les siennes. Je vais passer, s'il n'y a rien de changé dans notre service, six mois entiers à Amiens. C'est un peu dur pour un Parisien ; je ne perds cependant pas l'espoir d'obtenir un trimestre que, peut-être, je pourrai passer à Genève. J'irai alors mettre à l'épreuve votre amitié et je dirai, pour le coup, que je viens *d'Amiens pour être Suisse.*

Adieu, mon cher ami. Présentez mes hommages respectueux à madame votre sœur et dites-lui que rien ne me consolerait de n'avoir pas eu le bonheur de la voir à Paris si je n'avais l'assurance de m'en dédommager par la Suisse.

Adieu encore une fois. Répondez bientôt à votre ami

Alfred de Vigny.

P.S. — Je rouvre ma lettre pour vous demander s'il est vrai qu'on ait fait détruire le monument qu'on avait élevé à la mémoire de J.-J. Rousseau. S'il est vrai, mandez-moi les causes et les effets de cet acte de... (*sic*). Je ne sais encore comment l'appeler. Vous me guiderez.

Vigny a épousé, en 1825, Lydia Bunbury, fille d'un major anglais. Lydia lui apportait peu d'argent, mais de grandes « espérances », qui seront déçues.
Le poète s'adresse ici à sa belle-mère :

A Madame Bunbury.

Avril 1832[1].

Je vous assure, madame, que nous sommes très inquiets de votre santé et que cette inquiétude trop vive redouble la douloureuse situation de Lydia. On nous a dit que plusieurs personnes avaient été atteintes du choléra près de votre habitation. Depuis que Lydia est malade, et il y a de cela vingt-deux jours, elle ne reçoit de lettres ni de vous ni de son père et attribue ce silence à une maladie qui, j'espère, n'a atteint aucun de vous. Ayez la bonté de nous rassurer.

Je ne sais si vous avez eu des détails sur nous ; à présent que je commence à reprendre un peu de force, je puis vous en donner.

Le 30 de mars, j'ai été saisi dans la nuit d'une fièvre violente accompagnée de crampes et de tous les symptômes de l'épidémie. Cette fièvre a duré deux semaines. Il y avait huit jours que j'étais au lit lorsque Lydia, un matin, a été renversée comme par une attaque d'apoplexie, par le choléra dans toute sa violence. Heureusement, le médecin est accouru sur-le-champ ; il ne l'a pas quittée que les sangsues et les remèdes les plus violents ne l'aient sauvée. Elle est restée dans un faiblesse si grande qu'à présent encore elle ne peut être transportée de son lit à son canapé sans évanouissement.

Je vous prie instamment de vouloir bien lui écrire et si elle voyait l'écriture de son père, je suis sûr que cela lui ferait du bien. M. King nous a donné de vos nouvelles, mais d'une époque très ancienne déjà.

J'ai aussi à vous prier de dire à mon beau-père que je le remercie de

1. Cette date a été portée par Vigny, au crayon bleu, sur sa minute qui est à l'encre ; sans doute l'a-t-il fait bien des années après la rédaction de cette lettre, et alors qu'il classait ses papiers.

l'ordre qu'il a envoyé à Mme Callaghan, mais il est nécessaire qu'il rectifie, s'il lui plaît, *le plus tôt possible*, une erreur de chiffre qui s'y trouvait. Je viens de recevoir une lettre d'elle qui me mande qu'elle a ordre de donner 1 525 francs par trimestre. Or, la pension que Lydia reçoit de son père étant de 6 500 francs, l'intention de mon beau-père était sans doute de lui dire 1 625 francs par trimestre. Cette bagatelle qui est, comme le croient les banquiers et comme j'en suis sûr, une *erreur de plume*, a encore ému et troublé Lydia. Vous savez qu'il faut peu de choses pour cela, même quand elle se porte bien. Soyez assez bonne pour prier mon beau-père de vouloir s'en occuper.

Nous avons toujours reçu *très exactement* tous les trois mois ces 1 625 francs et jamais nous n'avons eu à nous plaindre du moindre refus, mais ce que Lydia avait fait demander par son oncle à M. Bunbury, c'était la permission de prendre *six mois* de pension, au lieu de trois mois, en cas de voyage. Pour moi, je ne voudrais point que cela fût en rien incommode ou désagréable à mon beau-père et vous supplie de lui dire que je n'insiste point là-dessus. Tout ce dont je le prie, c'est d'écrire, *tout de suite*, à Mme Callaghan parce que, sans cela, nous ne pouvons rien toucher et vous savez à quel point deux longues maladies sont ruineuses. Je vous demande pardon de ces détails. Si j'étais moins ignorant en anglais, je les aurais écrits à mon beau-père sans vous ennuyer.

Je vous écris en plusieurs fois parce que la faiblesse que cette maladie m'a laissée est si grande que je ne puis rien manger et qu'après un mois je peux à peine aller jusqu'à la fenêtre. Mme de Bérenger et Mme Warner ont été d'une bonté admirable pour Lydia ; elles ont passé deux nuits auprès de son lit dans le commencement de sa maladie et dans le plus grand danger. Lydia a été heureuse d'apprendre que lorsque M. King vous vit, tous les enfants étaient bien portants ainsi que vous ; elle me dit que, du fond de son lit, elle les embrasse de tout son cœur et vous prie de dire à Delphine qu'elle lui écrira quand elle pourra.

C'est au milieu de tant de désastres et de chagrins que la mort de notre malheureuse tante est arrivée. Elle était venue nous voir plusieurs fois avec sa bonté accoutumée. Je ne savais pas même sa maladie. Les médecins m'ont dit que cette nouvelle pouvait être si dangereuse pour Lydia que je n'ai pas pu la lui annoncer encore. Ayez la bonté, si vous lui écrivez, de n'en pas parler et de *ne pas cacheter en noir*, de peur de l'effrayer. Je fais cela moi-même, parce qu'elle verra ma lettre.

Adieu, chère maman. Bien des malheurs m'arrivent à la fois. Au milieu de ma longue maladie, plusieurs de mes amis sont morts. Je lutte le plus courageusement que je peux contre le malheur, mais, s'il continue, en vérité, je crains qu'il ne dépasse ce qui me reste de forces.

Présentez mes respects à mon père et croyez à mon profond dévouement.

Comte Alfred de Vigny.

Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir de Mlle Bougley.

Vigny s'était lié d'une amitié sincère avec le poète Brizeux. E. Dupuy a consacré à leurs rapports un bon chapitre de son ouvrage : Alfred de Vigny, ses amitiés, son rôle littéraire (*II*, 3-57), *et ce qui avait été jusqu'ici retrouvé de leur correspondance vient d'être réuni en une intéressante plaquette par M. Eric Lugin.*

Vigny s'employait à aider Brizeux dans sa carrière littéraire ; il avait obtenu pour lui le ruban rouge en mai 1846.

On verra ici Vigny évoquer, brièvement, l'incident — qui lui fut si pénible — du discours (hostile) de Molé, lors de sa réception à l'Académie, le 29 janvier 1846 ; *pour l'heure, le poète semble apaisé ; il n'en écrira pas moins sur ce petit drame, quelques années plus tard, tout un livre, encore inédit.*

A Brizeux.

8 août 1846.

Je n'ai reçu qu'il y a deux jours votre lettre du 15 juillet, mon cher Brizeux. Lorsque mon excellent et intime ami Dittmer nous a été si brusquement enlevé, j'ai conduit ses restes avec son frère et, en le pleurant à l'église et au cimetière Montmartre, je ne pus m'empêcher de songer aussi que cette perte était grande pour vous. Puisque je reste, cependant, elle est un peu compensée.

Dès hier, j'ai vu M. Cavé [1], après que je lui ai remis l'affaire sous les yeux, il a, devant moi, donné ordre de faire en votre faveur un rapport très pressant qui, mardi, sera soumis au ministre. Il doute peu du succès et il pense que je peux vous l'écrire sans vous donner par là une fausse espérance.

A présent je vous gronde : vous ne m'avez pas fait savoir si vous aviez reçu les papiers officiels de M. de Salvandy que je vous envoyai à Scaër et qui me vinrent enveloppés dans sa lettre du 13 mai. M. de Salvandy est en Algérie à présent, mais je voudrais savoir si vous avez votre brevet [2] pour le lui dire à son retour.

M. Cavé ne m'a fait aucune objection contre la continuation de cette allocation et de ce travail ; il craint un peu celles du ministre, mais se flatte de pouvoir les détruire. Soyez donc tranquille et ne vous exposez pas à l'humidité qui vous rendrait vos affreux rhumatismes. Je ne crois pas que les bains de mer vous conviennent.

Depuis le 2 juillet, je siège à l'Académie. On ne m'a point lapidé, loin de là ; j'ai été reçu avec beaucoup de marques d'affection et de sympathie. Je ne manque pas une séance ; j'arrive le premier et sors le dernier. Je me plais à prendre part à tous les travaux et à toutes les discussions. Les séances de l'Académie sont fort au-dessus de ce qu'on suppose. La

1. Le directeur des Beaux-Arts. « L'affaire » dont il s'agit ici est la prolongation d'une pension accordée à Brizeux en juillet 1843. Vigny obtiendra qu'elle soit versée à Brizeux, de nouveau, pendant les années 1847 à 1849.

2. Un brevet de chevalier de la Légion d'honneur.

gravité douce et polie du langage, l'indépendance des jugements et des votes, l'expérience des vieillards et la science profonde de beaucoup, l'éloquence de plusieurs font regretter que les séances soient secrètes. Personne ne m'a dit un mot qui pût rappeler ce qui s'était passé.

Grâce à Dieu, ma Lydia se porte à merveille à présent, et je suis parfaitement heureux.

Venez bientôt, si cela se peut et ce sera une grande joie pour mon cœur.

Alfred de Vigny.

Une lettre de Vigny à Brizeux, datée du 27 décembre 1851, a été jusqu'ici inexactement reproduite. La minute autographe permet d'en reconstituer le texte authentique.

Voici d'une part un paragraphe omis (édition Lugin ; A. de Vigny, Lettres à Brizeux, *p.* 55), *après « c'est moi qu'elle attend » :* « mais je pense bien que vous n'allez pas encore partir et que tous les charmes que vous trouvez à Paris vous retiendront jusqu'à notre arrivée. Vous en dire le jour ne m'est pas possible. Vous savez que je suis un garde-malade perpétuel. Ce n'est que lorsqu'on est marié que l'on comprend que la vie d'un homme ne lui appartient pas et qu'il ne lui est pas permis d'en faire une suite d'entreprises passionnées, de rencontres heureuses et de conversations choisies. Ses devoirs et ses affaires ont une voix si puissante qu'elle fait taire les mille voix de la fantaisie. »

Puis, dans l'édition (p. 59, *ligne* 1), *une coupure est indiquée. Voici les vers, de lui-même, que citait Vigny,* « touchant messieurs les représentants » :

Ils sont fiers et hautains dans leur fausse attitude
Mais le sol tremble aux pieds de ces tribuns romains.

. . . . . .

Ils jettent leurs pensers aux vents de la tribune
Et ces vents, aveuglés comme l'est la Fortune,
Les rouleront comme elle et les emporteront.

Puis il ajoutait : « Me voilà donc aussi devin qu'un somnambule. »

Enfin ce qui, dans la minute autographe, suit directement ces mots (« Ceci confirme tout à fait *[etc.])* *devient, dans l'édition Lugin (p.* 71), *la fin d'une lettre du* 29 *mars* 1852 ; *il y a donc interversion ; la véritable fin de cette lettre du* 29 *mars* 1852 *est, très probablement, ce qui, dans l'édition, nous est donné (p.* 58-59) *par la dernière partie de la missive du* 27 *décembre* 1851.

Nous voici en 1851. *Vigny est très préoccupé de la situation politique. Les journées de juin* 1848 *l'ont épouvanté et il appelle de tous ses vœux un « pouvoir fort ».*

Un des griefs supplémentaires qu'il nourrit à l'égard de la République vient de la crise qu'elle aurait engendrée dans la librairie. Il demande ici conseil à son vieil ami Busoni.

A Philippe Busoni.

3 mai 1851. Samedi.

Au Maine-Giraud, Blanzac (Charente).

Je reçois votre dernière lettre du 30 avril, mon ami, et je suis l'excellent usage des banquiers anglais qui ne manquent jamais de constater

la réception d'une lettre avant d'y répondre. On est ainsi rassuré sur les erreurs de la poste et des domestiques que nous avons le tort de soupçonner toujours. Je vous avais écrit le 23 janvier ; vous avez, j'espère, ma lettre et, puisque vous pensez à *Chatterton* et m'en parlez, je viens de recevoir de Paris une lettre d'un homme d'esprit qui me déclare que me voilà passé décidément à l'état de prophète parce que j'ai fait dire au Quaker : *La société deviendra comme ton cœur ; elle aura pour dieu un lingot d'or*, etc., et que, dix ans après, ces paroles prophétiques se sont vérifiées puisque l'on va adorer le « Lingot d'Or » sur le boulevard tout près de chez vous.

Vous ne m'avez pas dit si Madeleine Brohan est, à votre avis, une *Kitty Bell* possible, ni quelle sorte de Chatterton M. Arsène Houssaye lui veut donner lorsqu'il aura la fantaisie de le reprendre. Mais je verrai cela par moi-même en revenant dans mes Champs-Elysées. Ce ne sera pas, par exemple, à présent que nos vertes collines surpassent en splendeur celles de la Verte Erin, l'île d'Emeraude, et que ma bonne Lydia sourit si joyeusement aux lilas, aux tulipes, aux primeroses et à toutes les fleurs de son grand jardin. Le Paris de la poussière n'est jamais séduisant pour personne et moi je suis voué à ce qui l'empêche de souffrir. Cet éloignement de mes amis me serre le cœur bien souvent, mais je ne veux pas qu'elle s'en doute et je suis heureux de voir qu'elle n'a plus, depuis qu'elle respire cet air pur, les suffocations terribles et les nuits d'évanouissement qui m'ont causé tant de chagrin et d'épouvante.

J'ai à vous demander une consultation qui (littérairement parlant) n'est pas sans importance. J'ai voulu donner mes ouvrages à la commune de Blanzac où j'essaie de fonder une bibliothèque publique. Charpentier m'a répondu que, sur cinq volumes, trois étaient si parfaitement épuisés qu'il n'en restait pas chez lui un seul exemplaire, qu'il lui serait impossible d'en trouver dans Paris et qu'il était temps de les réimprimer. C'est de quoi d'abord je voudrais être éclairci et vous me ferez bien plaisir si vous voulez, en flânant par les rues de Paris chez les libraires du Palais-Royal et dans les passages, demander un exemplaire de mes cinq volumes de la dernière édition de Charpentier. Si vous le trouvez, soyez assez bon pour dire au libraire de le mettre à part pour moi ; je le ferai prendre chez lui par quelqu'un qui doit m'envoyer une caisse et y ajoutera mes œuvres. Ne souffrez pas qu'il fasse payer par l'auteur un prix beaucoup plus élevé que celui des autres acheteurs. Ce serait par trop plaisant.

La seconde question est plus importante : M. Charpentier, comme je vous l'ai dit, je crois, avant mon départ, met sur le compte de la révolution de février une sorte d'économie qu'il veut faire, laquelle consiste à diminuer le prix du manuscrit. Permettez, mon cher ami, que je vous prie de vous informer de ce que les autres éditeurs, qui publient dans

son format in-18, donnent par volume de chaque édition à l'auteur. Je n'en sais en vérité rien, de sorte que c'est pour moi un cas de conscience et je me demande si c'est trop ou trop peu, s'il n'a pas raison de vouloir réduire la ration des auteurs et si nous ne sommes pas tous des monstres de recevoir la somme de *onze sols* par volume dont il se prive pour nous, qu'il vint m'offrir en 1841 et ne cessa de donner à chaque édition nouvelle. Répondez-moi donc, je vous prie, à ces deux questions :

1° Pourrais-je trouver dans Paris un exemplaire de mes œuvres ?

2° Dois-je les laisser réimprimer, avec une réduction qui porterait à *quatre gros sols*, autrement dit 80 centimes, ou *huit* sols par volume le droit de l'auteur, cet *ouvrier en livres* qui n'a fabriqué que les idées et les paroles. Peut-être ne serait-ce pas d'un bon exemple pour notre petite république des lettres. Cependant, si l'état du commerce est si désespéré et si vous pensez et vous assurez que d'autres éditeurs ne donnent pas plus par exemplaire, je céderai après avoir eu votre avis. Je l'attendrai pour répondre et je voudrais bien le recevoir de vous en quelques lignes.

Vous m'interrogez sur l'esprit de ce département. Ne vous l'ai-je pas dit ? Les deux Charentes sont entièrement bonapartistes. Voulez-vous en avoir une idée ? Lors de l'élection du 10 décembre, il y avait, dans ce département, 94 000 électeurs, sur lesquels 93 000 ont voté pour Louis Bonaparte. Le reste s'est divisé en miettes sur tous les noms. La chanson de Béranger n'a jamais eu nulle part d'exemple plus vrai :

L'humble toit dans cinquante ans
Ne connaîtra plus d'autre histoire.

Aux dernières élections des représentants de l'Assemblée législative, les maires ont été obligés d'écarter et déchirer comme nuls une quantité incroyable de bulletins *signés* et portant : *Plus d'assemblées, un empereur ou un roi...* Sur d'autres : *Plus de représentants à 25 francs par jour*. C'est la révolte des laboureurs. La propriété est ici tellement divisée et subdivisée que tout paysan, tout ouvrier possède sa terre et n'entend pas qu'on porte atteinte à la propriété, grande ou petite, prêt à assommer sur la borne de son champ quiconque y toucherait. Les rudes travaux de la terre et des vignes veulent un long avenir vers lequel le commerce puisse tourner les yeux et prendre des engagements, et la vie des émeutes le condamne à languir au jour le jour. Pour les citadins, consultez M. Busoni, votre parent, dont je vois le nom sur tous les billets de banque d'Angoulême. Je n'y vais jamais que pour trois heures et bien rarement. Dans la multiplicité de vos occupations, vous avez oublié que je ne reçois plus l'*Illustration* depuis le 26 octobre 1850, et, depuis ce jour-là, *je rêve le reste*, comme Héloïse.

Tout à vous, cher ami, répondez bientôt, j'attends votre lettre.

Alfred de Vigny.

Le coup d'Etat du 2 décembre a grandement satisfait Vigny. Il s'en ouvre, dans la lettre qu'on va lire, à un de ses anciens camarades de la Garde royale, Le Breton, devenu général.

A cette date de 1853, Vigny attend beaucoup du contact qu'il a pris avec Napoléon III, à Angoulême, le 10 octobre 1852.

Il vit, depuis l'été 1848, dans sa propriété (son « manoir ») du Maine-Giraud, en Charente :

Au général Le Breton.

22 septembre 1853.

Il y a peu de temps, cher ami, le cœur m'a battu de l'espoir que vous viendriez commander la division militaire où se trouve la Charente et la terre où naquit ma mère, qu'elle m'a laissée, et d'où je vous écris. Votre voisinage eût été pour moi une consolation parmi les inquiétudes bien graves et bien poignantes que la santé de Mme de Vigny n'a cessé de me donner. Elle a été dangereusement malade et l'est encore. Ses yeux ont été tout à coup si vivement affectés qu'elle y voit à peine en ce moment. Depuis mon départ de Paris, je ne l'ai pas quittée un seul jour.

J'ai fait restaurer, pour la distraire, les vieilles tours de cet ancien manoir qui lui plaît beaucoup, et qui est entouré de grands bois, d'ombrages, de prairies et de sources vives, et lui rappelle les parcs de son Angleterre par la grandeur et la majesté des frênes de nos avenues. Ce séjour, les médecins et moi, après Dieu, lui avons sauvé la vie. Il me reste à lui sauver la vue.

Vous concevez, ami toujours cher, combien a redoublé l'assujettissement de ma vie, et comment le plus court voyage m'a été jusqu'ici impossible. Tous mes amis me consolent en m'écrivant ; je pourrais dire : tous excepté vous ; mais je serais injuste car, sans le vouloir, vous me donnez aussi des consolations par le plaisir que j'éprouve en apprenant ce qui vous arrive d'heureux. Je ne puis m'empêcher de vous le dire et, après l'avoir dit si souvent à tout le monde, il est bien juste que je vous en parle un peu.

N'est-ce pas vraiment une chose providentielle que cet arrangement des événements qui a voulu apporter une si grandiose occasion de revanche à notre ancienne Garde royale, et que ce soient ses épées qui aient partout rétabli l'ordre ? Turgot, l'un de mes plus intimes amis, les maréchaux Magnan et Castellane, les généraux de La Hitte et Baraguay d'Illiers, ne vous apparaissent-ils pas comme nous les avons vus pendant seize ans sous notre ancien uniforme [1] ? Ces souvenirs de mes compagnons d'armes s'échangeaient aussi entre le général d'Hautpoul et moi lorsqu'il accompagnait ici le prince président qui, ainsi que je vous le disais à Paris, fut toujours l'empereur aux yeux de la Charente depuis 1848 et quand il était encore en Angleterre.

1. Vigny avait été sous-lieutenant des gendarmes rouges et capitaine dans la Garde Royale.

L'empereur a bien voulu se souvenir de ce qu'il avait été pour moi dans son exil et m'a montré qu'il n'oubliait rien. Dès Bordeaux, en arrivant, il me demandait, et, à Angoulême, on m'a évoqué dans mon désert comme l'ombre de Samuel. A son dîner, avant et après, et à un bal où je l'accompagnai il n'a cessé de venir et revenir à moi et de reprendre notre conversation (avec un calme et une mémoire que rien ne trouble) au point même où nous l'avions laissée à Londres. Les questions qui l'occupent sont graves et approfondies ; ses idées générales et généreuses ; ses sentiments très affectueux pour moi ; je vous en dirai des traits charmants et vous comprendrez que j'en demeure très touché.

Depuis ce jour-là, chez moi, j'ai passé dans le silence et le travail la vie d'un frère hospitalier, sans avoir la consolation de courir sur les galères de Malte comme mes grands-oncles dont les portraits sont là qui me regardent et dont le plaisir était de couler bas les corsaires d'Alger quand Alger avait des corsaires et avant que vous n'eussiez gouverné Constantine. Vous devriez être général de division, mon ami, depuis la bataille de Paris, mais il a fallu que l'empereur payât la dette de la République. La Vendée a bien raison de vous prendre pour son député ; elle a dû conserver de vous un souvenir pacificateur.

J'espère, cher ami, que Mme Le Breton ne vous donnera aucune des inquiétudes qui ne cessent de me venir de sa compatriote qui m'est si chère. Rappelez-nous à son amitié et prenez pour vous ce que vous a toujours gardé le cœur d'un ancien ami depuis tant d'années et sans que rien s'y affaiblisse de notre sainte fraternité d'armes.

Alfred de Vigny.

Le document suivant retiendra l'attention surtout en ce qui concerne les idées de Vigny sur le rôle de la noblesse en France. On connaît déjà, par le Journal d'un Poète, *la sévérité avec laquelle Vigny jugeait les comportements de la monarchie sur ce point. Il attachait beaucoup de prix aux efforts tentés, par Saint-Simon comme par Fénelon pour rendre à la noblesse les fonctions actives que la politique royale lui refusait.*

Au duc de Noailles.

18 février 1857.

Je vous dois des remerciements infinis, monsieur le duc, pour le beau livre que vous m'avez envoyé[1]. Je n'ai voulu vous en rendre grâce qu'après l'avoir lu tout entier, et jamais je ne me suis trouvé mieux d'avoir suivi ma coutume de lire un ouvrage avant d'en parler. C'est une habitude qui devient de plus en plus rare et je ne m'en étonne plus depuis que j'ai entendu des hommes de beaucoup d'esprit s'en faire un système et presque un devoir.

Que je suis charmé de m'être obstiné à suivre la coutume vulgaire !

1. *L'Histoire de Madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV.*

Sans cela, je ne saurais rien de vos réflexions ni de vos récits. Vos idées rajeunissent et renouvellent partout ce que l'on savait déjà de cette histoire de Mme de Maintenon et je m'y attache plus qu'aux faits, qui m'étaient familiers. Il y a, de temps en temps, des mots de vous d'une tristesse solennelle et d'une sévérité sans amertume qui ouvrent à la pensée de longs horizons, pareils à une avenue de cyprès. Par exemple, lorsque vous rencontrez la profanation des tombes de Saint-Denis et que vous ajoutez : *Ce fut alors qu'elle fut véritablement traitée en reine.*

Il y a aussi de belles pages que j'aime à relire et je ne résiste point au désir que j'ai de vous en parler cette nuit ; ce sont celles qui commencent (p. 683) par : « Ce pays que nous habitons... »

Je trouve seulement que vous êtes trop bon de parler avec une approbation si éloquente de la conduite de la royauté dans notre histoire. C'est une déesse jalouse de l'autre déesse, sa rivale, la noblesse, et qui n'a cessé de la tromper, d'ameuter contre elle, de l'empoisonner, de la mutiler, de la ruiner et enfin de la décapiter et la laisser morte à ses pieds. Ces vingt-deux générations n'avaient point les pensées générales que nous leur prêtons aujourd'hui. C'est vous qui leur en faites don ; elles n'avaient pas, je crois, ces plans d'*unité ;* leur vue basse ne s'y étendait pas et je pense que le compas leur manqua tout autant que la longue-vue. Mais notre siècle, qui s'en sert toujours, les prête à des aveugles du passé.

Je suis plus complètement de votre opinion lorsque vous dites que la noblesse avait beaucoup plus droit de se plaindre de la royauté que le tiers-état. C'était bien l'instinct de domination qui l'inspirait, et auquel elle se livra jusqu'au jour où elle se trouva seule sur la pointe d'une aiguille au lieu d'être assise sur la pyramide séculaire qui la soutenait et qu'elle avait tranchée.

Si l'on avait le temps de parler de littérature française à l'Académie française, je ne causerais point ainsi ce soir, étant assuré de vous y voir demain, mais la *formalité* tue la conversation. Je me suis donc abandonné sans scrupules, cette nuit, à deux heures, au plaisir de vous écrire un millième de ce que je voudrais vous dire demain sur les sérieux enchantements de cette lecture que vous venez de me donner. Il n'a pas dépendu de moi de suivre toutes vos idées dès leur origine, car, par une erreur de vos gens, probablement, le troisième volume m'arrive le premier. Je me prends à lui, et c'est lui qui me prend et me garde. Je l'ai lu en attendant les autres, et je le relirai.

J'avais besoin de vous dire tout cela, monsieur, en vous adressant, de la part d'un confrère académique, les témoignages de la plus haute considération.

Alfred de Vigny.

La lettre que voici est adressée par Vigny au directeur de la Revue des Deux-Mondes. *La réponse de Buloz, datée du 25 juin, éclaire l'allusion à certaines « chimères ». Buloz dira en effet à Vigny qu'il est navré de n'avoir point vu*

le nom du poète figurer dans la liste des nouveaux sénateurs. Vigny eût beaucoup désiré cette nomination ; son secrétaire, Louis Ratisbonne, ne nous le cachera pas. Elle ne viendra jamais.

A M. Buloz.

22 juin 1857.

En vérité, quand je réfléchis, je commence à penser que je devrais croire à votre amitié plus que je ne l'ai fait jusqu'ici, car vous avez pour moi toutes sortes d'ambitions qui ne me sont point venues à l'esprit.

Si vous me parliez d'autre chose que de ces chimères, j'irais plus souvent vous voir, mais vraiment vous revenez bien souvent sur ces châteaux en Espagne que vous bâtissez à vous tout seul et dont la chute vous étonne toujours.

Je ne sais point parler de ces choses et j'aurais, au contraire, beaucoup à discourir sur les belles-lettres qui m'occupent avec une passion toujours croissante, quoique silencieuse en apparence. Les hautes régions de l'art ont été obscurcies par bien des écrits récents et ce serait un devoir que d'y porter la lumière. J'irai samedi ou lundi vous en parler, le matin. Il ne me paraît point facile d'aller voir cet être abstrait qu'on nomme *la Revue*, et ce n'est point ce que je veux faire. J'irai vous voir vous-même, et vous seul, et ce sera un grand plaisir.

Je viens d'être un garde-malade très inquiet pendant un mois, et suis un peu souffrant moi-même de cette fatigue.

Tout à vous.

Alfred de Vigny.

J'ignore le destinataire de cette lettre, mais l' « amie la plus intime » de Mme de Vigny, dont il est question dans ces lignes, était, en fait, une amie « intime » du poète beaucoup plus que de sa femme. Il s'agit de Mme Augusta Holmès, laquelle avait eu, le 26 octobre 1847, une fille qui deviendra célèbre ; elle s'appelait Marianne, mais prit, pour sa carrière musicale, le prénom de sa mère, Augusta. Après la mort de Vigny, elle faisait très ouvertement admirer, dans les salons, la ressemblance de son profil et de celui du poète.

A M. X...

10 mai 1858.

Hélas, mon ami, hier j'espérais encore pouvoir me joindre à vos amis pour les derniers devoirs qui vont être rendus à cette personne si justement honorée et regrettée de tous ceux qui l'ont connue. Mais je suis retenu chez moi par un devoir si impérieux que je ne puis m'absenter un moment. Aujourd'hui, Mme de Vigny est malade. Ce matin, à six heures, elle était évanouie et sans connaissance, et c'est dans ce

moment même qu'il faut que je prépare tout pour lui faire savoir, par degrés, que son amie la plus intime, que vous avez connue, je crois, et qui, depuis deux ans, était consumée par une lente et incurable maladie, dans notre maison même, vient d'expirer cette nuit, à une heure après minuit, avec un admirable courage.

N'en ayons pas moins que les femmes dans toutes les épreuves de ce triste monde. Celle que vous pleurez était digne de tous les respects et de tous les plus durables souvenirs.

J'ai su sa fin par le billet-de-part, sans avoir appris sa maladie. Je ne l'avais pas vue depuis plus d'un an quand elle partit pour la campagne avec vous. Malheureusement, toute la vie se passe ainsi, et je gémis de ce qu'elle est trop souvent composée d'absences nécessaires. La mienne, aujourd'hui, aurait pu vous surprendre si je ne vous en avais dit les tristes causes.

Tout à vous, de loin comme de près, avec ma vieille amitié.

Alfred de Vigny.

La lettre suivante est fort mystérieuse. Nous la donnons ici précisément en raison de son côté énigmatique. Vigny, qui signe de son prénom seulement (il a alors soixante-deux ans), poursuit une aventure sentimentale avec quelqu'un que je n'ai pu identifier.

A une amie.

20 août 1859.

Elle a reçu la pluie sur ses ailes, j'en suis sûr, cette personne mystérieuse qui a voulu se reposer un moment devant la Colonne et contempler nos gloires nouvelles.

J'irai la voir lundi prochain à Saint-Ouen, le 22 août, jour de Saint-Symphorien, à trois heures après-midi. Est-ce assez précis ?

Quel est ce palais des merveilles où don Juan et Chérubin se sont égarés ? J'accepte bien volontiers la nouvelle incarnation de cet oiseau insaisissable qui revient sous la forme d'une petite Princesse aux doux yeux et aux blanches mains comme la reine Yseult. J'accepte *l'e* muet de l'amie, sans y croire beaucoup encore, et, pourvu que ce muet qui parle si bien ne soit pas sourd, nous nous accorderons aussi bien qu'au temps où j'aspirais à l'état de sœur de charité près d'une jeune sainte au bord du fleuve aux cent détours.

Mais l'âme d'une femme a mille détours, et quand ce devrait être mon cher prince Isabeau, je me consolerais encore de ne trouver que lui sur sa royale couche, et son riant accueil. Que m'importe qui vous soyez, ange, femme ou démon, *innominata* ou *innominato ;* ne savez-vous pas bien que je suis heureux de vous revoir et qu'il n'y a plus d'âme qui soit en peine quand vous êtes là !

Alfred.

Le poète se lia, vers 1860, avec Barbey d'Aurevilly qui lui consacra, dans Le Pays, *une série d'articles chaleureux. Leur rapprochement était dû surtout à des raisons politiques et à la haine commune qu'ils portaient à la République.*

Barbey d'Aurevilly s'était fait beaucoup apprécier des amis de l'ordre par ses furieuses diatribes contre Victor Hugo.

A Barbey d'Aurevilly.

20 mars 1862.

Je ne vois plus votre encre rouge ni votre encre bleue, à mon grand regret, mais je vois toujours des marques nouvelles de votre bonne grâce et de votre sympathie. J'en suis bien vivement touché et souvent je serais allé vous le dire si, depuis le mois de septembre, je n'étais gravement malade et, depuis trois mois, captif dans mon lit.

Vous étiez à la campagne lorsque notre ami Adolphe Dumas [1] a subi les dernières tortures de ce martyre qu'il supportait avec tant de courage, d'esprit et de bonté. Je vous en parlerai, *pourvu que Dieu me prête vie.* C'est bien « prêter » ; il faut la rendre. Quelquefois bien douloureusement, comme Dumas vient de le faire. En savez-vous l'affreuse scène chez des pêcheurs ? Avez-vous dit quelque chose de lui quelque part ? Je ne sais plus rien. *Le Pays,* lorsqu'on envoie lui demander les jours où vous écrivez, répond qu'il ne le sait plus.

Depuis que le Parlement parle, on n'écrit plus, à ce qu'il paraît ; mais j'ai eu besoin de vous en dire mon regret et de me féliciter d'avoir éprouvé que notre pauvre martyr n'était pas le seul lien entre nous par sa double amitié. Doutez de tout, monsieur, excepté de la mienne, qui vous est bien acquise.

Alfred de Vigny.

1. Adolphe Dumas, petit poète de Provence, qui n'avait aucune parenté avec Alexandre l'illustre, fut l' « introducteur » de Mistral à Paris.

Vigny — comme Lamartine d'ailleurs — le protégeait, et lui vouait une sympathie réelle.

UNE JEUNE CAPTIVE

(d'après des documents inédits)

par Robert Chantemesse

Le roman du conventionnel Osselin et de la marquise de Charry paraît aujourd'hui bien oublié. Quelques fureteurs déchiffrent encore leurs noms dans de poussiéreux cartons d'archives, et c'est tout.

Pourtant ces amours tumultueuses ont failli endiguer le cours de la Révolution et stopper, si l'on peut dire, la Terreur neuf mois avant Thermidor. La journée du 20 brumaire qui fut leur conséquence demeure comme la préfiguration de celle du 9 thermidor. Ce jour-là, le superstitieux Robespierre devait retrouver, dressé devant lui, un de ces « pourris » dont il avait juré la destruction, et par une coïncidence bien étrange, ce « pourri » passait pour l'amant d'une ci-devant marquise, comme si le destin avait voulu réserver les mêmes rôles à des acteurs de même qualité.

Des documents nouveaux permettent aujourd'hui d'éclairer les parties les plus sombres de cette première lame de fond dont les remous semblent avoir échappé jusqu'ici aux historiens des temps révolution-

⁂

En janvier 1793, la Convention qui fait exécuter Louis XVI à Paris pousse ses armées jusque dans Bruxelles. Bruxelles, qui n'est pas encore la France, n'est déjà plus tout à fait l'étranger. Le troupeau des réfugiés qui a cherché un abri dans ses murs hésite anxieusement sur la route à prendre.

Le duc d'Arenberg, qui tient dans la ville un état considérable, abrite justement chez lui une de ces belles fugitives, la marquise de Charry, qui passe pour une des merveilles de Paris. Ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher en parlent comme d'une « ravissante apparition ». Elle avait un corps de déesse, un petit nez retroussé à la Roxelane, des dents admirables, une langueur de créole et surtout cette grâce voluptueuse plus ineffable encore que la beauté. Elle reconnaît gentiment, dans un

— Près du titre : la petite fille dans le médaillon est la future marquise de Charry. Elle se presse contre sa mère, la comtesse de Luppé.

portrait qu'elle nous a laissé : « La morale m'ennuie... Je serai aimée partout où je serai connue... » Bref, écrit Beugnot, elle était adorable.

Cette enchanteresse avait vingt-cinq ans. Née à Versailles, près des marches du trône, elle s'appelait alors Charlotte-Félicité de Luppé. Sa mère, la comtesse de Luppé, née Butler, devenue veuve, et appauvrie, avait cherché à placer avantageusement cette fille redoutablement belle.

Une parente finit par lui dénicher un gentilhomme bourbonnnais, Antoine-Aignan de Charry, d'une famille riche et considérée dans sa province. Il avait, il est vrai, seize ans de plus que sa fiancée. C'était un soldat, major au régiment de Lorraine, qui ne manquait pas d'esprit, si nous en jugeons par ses lettres. Son père, le vieux marquis des Gouttes, vivait encore. Par un arrangement de famille, on appelait ce fils le marquis de Charry. Le marquis des Gouttes était un marin d'une politesse cordiale, qui avait commandé les escadres du roi. Il portait comme son fils le ruban rouge de la croix de Saint-Louis et présidait depuis peu l'Assemblée provinciale du Bourbonnais. « Fort aimable, dit un contemporain, il joignait à ses qualités naturelles l'autorité que donne un âge avancé. » Longtemps prisonnier des Anglais, il avait appris leur langue, se donnait des façons de vieux gentleman, et s'était fort lié avec l'illustre Young, qui était même venu le voir en Bourbonnais, l'année précédente. On peut lire dans son *Voyage en France* une description bien amusante de cette partie de campagne : c'était l'époque élégante des guerres en dentelles où le prisonnier se faisait des relations flatteuses chez l'ennemi, qui venait à son tour lui rendre des visites de château.

Le mariage eut lieu le 27 avril 1788.

Quel fut l'accueil que reçut cette éclatante belle-fille, les oreilles bourdonnantes encore des rumeurs de Versailles, dans le vieil hôtel taciturne que nous voyons aujourd'hui au numéro 30 de la rue de Paris à Moulins ? Nous en sommes réduits aux conjectures. Nous savons seulement que la belle-mère jouissait d'un caractère assez acide et qu'elle soignait aigrement les rhumatismes de l'ancien chef d'escadre.

Dès le mois de juillet, le major installa prudemment la jeune femme à Soupaize, petite gentilhommière située à quatre lieues au sud de Moulins. On décora pour elle le salon, on planta les belles allées de tilleuls qu'on peut encore y voir. On l'appelait en famille la « dame de Soupaize », d'un vieux titre des Charry plaisamment relevé pour elle. Le beau-père subjugué lui fit même une donation quelques mois plus tard.

Charlotte-Félicité semblait décidée à s'apprivoiser. « Soupaize, où j'ai passé le plus heureux temps de ma vie », écrira-t-elle. Cet heureux temps dura dix-huit mois. Le mari était épris et peut-être maladroit... Il ne sut pas garder l'oiseau bleu, et la Dame de Soupaize s'envola. Charlotte-Félicité reçut quinze cents livres de rente — c'était bien peu pour les Charry, si riches. Lui, pourtant, continua de l'aimer — il devait en donner bien des preuves par la suite — et il reprit peu à peu entre

ses parents sa solitude de vieux garçon, dans l'hôtel renfrogné de la rue de Paris.

Charlotte-Félicité, elle, s'installa confortablement à Paris, dans un hôtel, 114, rue du Cherche-Midi, avec laquais, femme de chambre, chevaux et cabriolet. Elle ne sembla guère s'être préoccupée de soucis d'argent. Bref, elle mena la vie d'une femme libre et adulée, comme pouvait la mener une jeune beauté dans le Paris encore charmant de 1790.

Son frère émigra et partit pour Londres. Il devait s'y fiancer avec la fille du secrétaire des commandements de Marie-Antoinette — détail qui a son importance. Sa mère, restée seule, vint habiter non loin de chez sa fille et auprès d'un vieil ami qui passait pour la consoler depuis son veuvage.

Les soupirants ne manquaient pas non plus à la dame de Soupaize. L'un des plus assidus s'appelait Desplasses : c'était un jeune garçon, bien de sa personne et qui savait tourner le billet doux.

Mais l'ami en titre, celui auprès duquel elle passait ses étés dans son château d'Issy et ses hivers dans sa maison de Bruxelles, c'était Louis-Englebert, duc d'Arenberg, chez lequel nous la retrouvons.

Donc, elle vivait à Bruxelles des jours assez incertains, se demandant sans cesse si elle devait regagner Paris, quand, un matin de janvier, tomba chez elle un envoyé de son frère, resté à Londres et tout occupé de conspirations. Ce « particulier », qui disait s'appeler Saint-Jean, se recommandait d'une certaine Mrs Atkins, dont le nom est familier à ceux qu'intéresse l'énigme de Louis XVII. C'était une ancienne actrice anglaise qui consacrait une fortune considérable à chercher à faire évader du Temple la famille royale et entretenait des hommes de main sur le continent pour exécuter son grand projet.

Charlotte-Félicité, poussée peut-être par les siens et sans doute aussi par un goût romanesque du risque, entra dans un réseau, comme on dirait aujourd'hui, réseau qui, partant de Londres, aboutissait à Paris. Elle accueillit ce Saint-Jean, qui cherchait à gagner Vaugirard où l'attendait un certain Gonze, personnage mystérieux dont les actions, disait-il, « frapperaient sous peu le monde d'étonnement... »

Donc Charlotte-Félicité n'hésite plus et se met en route pour Paris avec Saint-Jean ; elle emmène Grivelet, le concierge du duc d'Arenberg, enfin sa vieille femme de chambre, Émilie Cottray, qui a servi longtemps sa mère et qu'elle ne conserve que par bonté d'âme. Or cette femme, qui boit beaucoup, la hait, « d'une haine atroce », dira un témoin.

Les voyageurs arrivent à Valenciennes le 19 février. Là, éclate un coup de tonnerre dans le ciel chargé d'orage. La Convention, sur la proposition de Charles-Nicolas Osselin, un des « enragés », vient de voter une loi, par laquelle seront réputés émigrés tous les citoyens qui se seront absentés de leur domicile sans demander de passeport à leur sec-

tion. C'est un coup redoutable pour Charlotte-Félicité. Impossible de s'adresser à la section Mucius-Scévola (ce nom pompeux désigne depuis peu la section du Luxembourg à laquelle elle appartient), ce serait attirer inutilement l'attention sur elle.

Le concierge Grivelet, qui regagne Issy, conseille d'écrire au maire du pays pour lui demander un passeport. Charlotte-Félicité n'a-t-elle pas passé plusieurs étés à Issy ? Or, le maire répond par une lettre menaçante, intimant l'ordre à cette ci-devant de se présenter à la section d'Issy... Autant se jeter dans la gueule du loup.

De plus en plus embarrassée, Charlotte-Félicité se décide tout de même à rentrer et débarque le 11 mars, rue du Cherche-Midi. A peine descendu de voiture, Saint-Jean se précipite à la recherche de son ami Gonze qui se cache chez une maîtresse. Or, ce Gonze, qu'on appelle aussi Gonze de Rougeville, n'est autre que le chevalier de La Maison-Rouge, immortalisé par Alexandre Dumas, chevalier sans peur, certes, sinon sans reproche et qui semble échappé tout armé d'un roman de cape et d'épée.

C'est alors un joyeux compagnon, au visage un peu grêlé. Il se dégage de sa personne un je ne sais quoi qui ensorcelle les femmes. Lui n'a pourtant qu'un désir qui l'occupe tout entier : il veut arracher coûte que coûte Marie-Antoinette à sa prison du Temple ! Il adore sa Reine comme on adore une idole... Ce fut un des chevalier du poignard : on appelait ainsi dans le peuple les gardes du corps de la Reine. On le voit, quand la populace envahit les Tuileries, le 20 juin, se tenir exactement aux pieds du Dauphin qui est debout sur une table. Lui, Rougeville, a les deux mains dans ses poches, cachant chacune un pistolet, il est prêt à faire feu au premier geste de menace sur l'enfant. A la prise des Tuileries, où il a été blessé, lui seul donne à Louis XVI un conseil sensé : rassembler ce qui reste de troupes et se replier sur Courbevoie pour s'y retrancher[1]. « C'était la seule chose à faire », dira Napoléon.

Rougeville, donc, vient rue du Cherche-Midi en consultation. Il jouit, par la grâce de Mrs Atkins, de « possibilités » considérables. Ce sont là des arguments auxquels la police fut parfois sensible. Il a surtout un coup d'œil infaillible pour distinguer la porte à laquelle il faut aller frapper. Il pose quelques questions : qui est cet Osselin et d'où sort-il ? Il revient deux jours plus tard, ses renseignements sont pris et ses batteries dressées.

Osselin avait alors quarante ans. Avant la Révolution Charles-Nicolas avait cherché à devenir notaire ; la compagnie des notaires s'était refusée à le recevoir parmi ses membres. Charles-Nicolas lui avait fait un procès qu'il avait perdu. Il habitait dans une mansarde avec sa mère, rue de Lille, Désargenté, très aigri, il accueillit avec frénésie les « idées nouvelles ». Beau parleur, il entra au Conseil de la Commune le 10 août 1792. Lorsqu'on établit le Tribunal criminel, il fut élu second,

1. Les Suisses étaient casernés à Courbevoie.

tout de suite après Robespierre, qui déclina cet honneur redoutable. Voilà donc Osselin intronisé président du nouveau tribunal dans ce Palais où il a été abreuvé d'humiliations. Sa superbe ne connut plus de bornes.

« Là, dit un témoin, il vit arriver les futurs membres de son tribunal, parmi lesquels était un vieux camarade du palais, tombé dans la misère et disparu depuis neuf ans. Il s'appelait Fouquier-Tinville. » Osselin continua son ascension. Suprême honneur, il fut élu à la Convention en septembre.

C'est, pour le moment, un « enragé » qui fait partie de ce Saint des Saints : le Comité de Sûreté générale. Mais... et c'est là que Rougeville aperçoit du premier coup d'œil le défaut de la cuirasse, il a écrit des contes égrillards et on le dit grand coureur de filles ; Rougeville conseille à Charlotte-Félicité d'aller relancer le fauve dans sa tanière :

— Mais quel prétexte invoquer ? aurait-elle dit.

— Celui de vous faire expliquer cette fameuse loi dont il est l'auteur.

Et si Rougeville n'ajouta pas : « Et surtout, qu'il vienne vous l'expliquer à domicile », c'est qu'il était trop de son temps pour exprimer des choses qui allaient sans dire.

Le soir même du jour de leur première rencontre (ceci résulte des dépositions de la domestique Émilie Cottray), la citoyenne Charry emmena chez elle le citoyen Osselin.

Alors les destins s'accomplissent. Le conventionnel devient fou d'amour. Les grâces inaccessibles de cette ci-devant produisent le miracle escompté par Rougeville. Voilà notre Enragé qui tourne au troubadour et qui compose des chansons. La *Romance de la Belle Zélie*, mise en musique par Plantade, romance très populaire sous le Directoire, est un de ses « harmonieux rejets », comme on disait alors.

O ma Zélie, à l'amant qui t'adore
Donne un regard, un soupir, un baiser
Pour apaiser le feu qui me dévore
Ce feu divin qui va me consumer...

Un collègue conclura que : « Cette Zélie avait pris dans l'âme d'un représentant du peuple la place de la République. » Il soigne sa tenue. Desplasses a disparu. Quant à Saint-Jean, devenu maître d'hôtel, il sert les nouveaux amants à table.

Une nuit de mai, la rue du Cherche-Midi, qui est encore plongée dans l'obscurité, se peuple d'hommes en armes. On frappe à la porte de l'hôtel des coups furieux : c'est une visite domiciliaire ordonnée par la section Mucius-Scévola. Une dénonciation a appris le retour d'une émigrée et d'un suspect : dénonciation due à la domestique Émilie Cottray.

Les administrateurs de police Soulès et Froidure attendent trois quarts d'heure... Et qui vient leur ouvrir la porte, dans une tenue qu'ils ont pudiquement passée sous silence ? Osselin, leur grand patron ! Les poli-

ciers n'en croient pas leurs yeux. « Ils se trouvent en face d'un personnage considérable, dont la présence est pour eux d'un vif embarras. » Cependant les ordres sont formels. Ils interrogent Osselin et lui demandent d'expliquer sa présence, à une heure indue, dans le domicile de la femme Charry.

— C'est en qualité d'ami, faisant les affaires de cette personne.

On le somme d'exhiber les papiers qu'il a sur lui : il s'y refuse, alléguant que ces papiers appartiennent au Comité de Sûreté générale, dont il est membre. Les commissaires s'approchent du bureau de Mme de Charry et saisissent ce qui s'y trouve. Osselin intervient de nouveau :

— Ceci appartient au Comité de Sûreté générale, déclare-t-il encore.

Les commissaires protestent : est-il croyable que le Comité de Sûreté générale confie précisément ses papiers à une personne déclarée suspecte par la voix publique ?

Osselin s'emporte ; les commissaires cèdent et continuent leur visite. En descendant dans l'appartement qui forme entresol avec celui où ils ont d'abord pénétré, ils découvrent Saint-Jean et lui demandent ce qu'il fait là. Il attend un passeport pour repartir, répond-il, passeport que lui a promis Osselin. Les policiers se retirent après avoir rédigé leur procès-verbal. Mais le surlendemain ils reviennent : cette fois, ils ne trouvent plus Saint-Jean. Il a disparu la veille. Où est-il allé ? Charlotte-Félicité déclare qu'elle n'en sait rien.

Les commissaires qui ont reçu des ordres rappellent à la femme Charry ses voyages en Belgique, son frère émigré, tout ce qui motive son arrestation. Mais Osselin est là. Il se porte garant pour elle et l'on va chercher un ancien maréchal de camp, l'ex-baron de La Gardie [1], « ami de sa famille », qui consent à lui servir de second répondant. Elle est laissée en liberté. Voilà le péril immédiat écarté, mais à quel prix !

Rougeville est toujours caché à Vaugirard chez une jeune beauté de vingt-deux printemps, Sophie Dutilleul. Chaque jour, il rôde autour du Temple et regagne son abri en poussant souvent jusqu'à cette rue du Cherche-Midi, où il a certainement rencontré Osselin, qui ne quittte plus la maison. De quel œil l'amoureux conventionnel vit-il le séduisant aventurier ? Nous l'ignorons... Mais Rougeville était assez adroit pour se jouer de tels enfantillages. Est-ce dès ce mois d'avril qu'il s'ouvrit résolument à Osselin de ses fameux projets d'évasion de la famille royale, et ce dernier à son tour prit-il conseil de son ami Danton ? La suite des événements semble le prouver. Nous savons aujourd'hui, depuis les travaux de Mathiez, que Danton fouillait dans toutes les poches discrètes, et celles de Rougeville étaient garnies de bonnes guinées. Nous voyons dès cette époque les pas de Rougeville s'imprimer derrière chacune des démarches de Charlotte-Félicité.

1. Peut-être parent de Fersen dont la mère était née La Gardie.

Au lendemain de la première visite domiciliaire, il a pris en charge Saint-Jean, auquel il a fait regagner la Belgique par des voies connues de lui seul. Cependant, le crédit dont paraissent jouir les administrateurs de police Soulès et Froidure l'intéresse beaucoup. Il trouve le moyen d'entrer en rapports avec eux et le fait certain, c'est que quand ces mêmes policiers seront chargés quinze jours plus tard de l'arrêter, lui, Rougeville, ils le relâcheront miraculeusement, « grâce, dira-t-il, à des particularités étonnantes ». Bien mieux, ils coffreront sa dénonciatrice à sa place. Du reste, les policiers porteront tous les deux leur tête sur l'échafaud pour avoir mis la main dans ce sanglant engrenage.

Rue du Cherche-Midi, Osselin se sent de moins en moins rassuré. Charlotte-Félicité, elle, est mortellement inquiète.

Osselin lui conseille de partir... mais où aller ? Devant un péril aussi imminent, elle pensa tout d'abord à se cacher chez son mari. C'était d'une logique bien féminine. Le projet de retourner à Soupaize, dans le nouveau département de l'Allier, n'était guère possible à réaliser.

Charry venait d'être mis à la retraite, et on l'avait inscrit sur la liste des ex-nobles à surveiller. Il eut néanmoins le courage de venir à Paris aux renseignements. Aussitôt dénoncé, par Émilie Cottray sans doute, nous le voyons durement rappelé à l'ordre par arrêté du Directoire du département. Évidemment, l'exemple des Écherolles et de ses autres voisins n'était guère encourageant. Il s'en retourna comme il était venu. L'affaire de son voyage à Paris n'eut pas de suite. Elle prouva cependant que les malheurs de la dame de Soupaize ne lui demeuraient pas étrangers et que ce soldat n'avait pas peur.

Le projet de partir pour le Bourbonnais une fois abandonné, chez qui Charlotte-Félicité va-t-elle chercher un asile ? Mais, tout simplement chez Danton. Et c'est bien là ce qui signe la complicité du tribun, mieux que tous les documents d'archives. Il l'abrita quelque temps sous le nom de Mlle Petit.

Enfin, un soir du mois d'août, Rougeville amène un nouvel ami, qu'il ne quitte plus. Osselin du reste le connaît bien, c'est l'inspecteur des prisons, le citoyen Michonis, avec lequel Osselin vient de dîner plusieurs fois, car Michonis, limonadier dans le civil, adore les parties fines, et tous les soirs son nouvel ami Rougeville lui fait faire une fête à tout casser. Quels furent les sujets de conversation abordés au cours de ces entrevues entre Osselin, Rougeville, Charlotte-Félicité et le nouveau venu Michonis, entrevues dont l'une au moins eut lieu chez un traiteur du Palais-Royal (imprudence grave) ? Rien n'empêche d'imaginer que le diabolique Rougeville avait pensé recommencer avec Michonis la manœuvre qui avait si complètement réussi avec Osselin. Quel eût été le rôle qu'il comptait réserver à Charlotte-Félicité dans la tragédie shakespearienne qu'il mettait en scène ? C'est là le secret qu'elle devait emporter sur l'échafaud...

Depuis le 2 août, la Reine venait d'être transférée du Temple à la Conciergerie, c'est-à-dire que son jugement ou plutôt sa mise à mort était imminente. Les temps étaient venus, le chevalier de Maison-Rouge entrait en scène.

⁂

Le plan de Rougeville était simple : un seul homme voyait chaque jour la reine, c'était Michonis l'inspecteur des prisons. Il fallait, coûte que coûte, grâce à cet homme, arriver jusqu'à la prisonnière ; une fois là, on lui passerait suffisammment d'argent pour acheter la complicité qu'elle jugerait la plus facile à acquérir puis, avec une poignée de conjurés « solides », on attaquerait le corps de garde de la prison. Un cabriolet avec des relais organisés attendrait dans la cour du palais et, par le chemin des marchands de marée, c'est-à-dire le mieux entretenu, on atteindrait la mer où croisait depuis deux mois un bateau anglais. Mrs Atkins faisait les fonds : la témérité folle de Rougeville faisait le reste.

La première partie du projet s'exécute point par point, chef-d'œuvre d'adresse et de courage imperturbable.

L'énigmatique Michonis, qui a cédé aux instances de Rougeville, l'emmène voir la reine « en curieux ». Marie-Antoinette est là, dans l'antichambre du sépulcre ; elle se croit abandonnée de Dieu et des hommes. Deux gendarmes ne la quittent pas des yeux. Elle est méconnaissable : ses cheveux sont tout blancs ; pour le moment, elle reprise un vieux jupon, elle a les yeux fixés sur son ouvrage. Elle lève la tête, aperçoit Michonis qu'elle voit tous les jours ; digne et lointaine, elle continue de tirer l'aiguille. Tout à coup, sortant de l'ombre, elle reconnaît Rougeville... Son visage devient d'un « rouge effrayant ». Lui, impassible, passant sa main sur le revers de son habit, lui désigne deux œillets qui sortent de sa boutonnière, puis, avec la rapidité de l'éclair, il laisse tomber les fleurs derrière le poêle. La reine, le cœur battant, attend que le gendarme Gilbert aille à la fenêtre. Un des œillets contient un billet : « Ma protectrice, si vous avez besoin de quatre cents louis pour ce qui vous entoure, je vous les porterai vendredi prochain. » Le billet conseille d'agir. La reine, ne sachant à qui se fier, livre son secret au gendarme, qui la dénoncera. Une hécatombe suivra bientôt la découverte de cette « conspiration de l'œillet » dont les complicités restent encore aujourd'hui à découvrir. Seul Rougeville, narquois, disparaîtra dans une trappe, comme d'habitude. Sa tête est mise à prix. Les polices sont alertées. Cette histoire extraordinaire court tout Paris. Puis comme s'il avait voulu éviter des frais d'imagination à Alexandre Dumas, avec la témérité d'un d'Artagnan, il jette le masque, écrit un réquisitoire violent contre les « crimes des Parisiens envers leur Reine ». Il en fait lui-même des copies qu'il porte à la Convention, à Robespierre, au Comité de Salut public et au président du Tribunal révolutionnaire ; il signe avec son insolence et sa goguenar-

dise habituelles : « L'auteur des œillets présentés à la Reine dans sa prison. » Puis, au dire de Lenôtre, la conscience en repos, il prend tranquillement le chemin de Bruxelles.

⁂

A Moulins, on avait coffré Charry. Son arrestation avait été précédée, comme d'habitude, d'une visite domiciliaire, et comme d'habitude aussi, cette visite domiciliaire avait été accompagnée du déménagement que les purs de toutes les époques savent si bien organiser. On l'avait soulagé de trente-six pièces d'or, de trois pièces d'argent, de sa batterie de cuisine, d'une jolie baignoire de cuivre (sans doute celle de sa femme), et de deux vieux sabres.

Charlotte-Félicité, pendant ce temps-là, continue d'errer de gîte en gîte.

Mais à quoi bon? Osselin s'est porté garant pour elle, c'est lui le responsable. Cette pensée ne le quitte plus ; elle le trouble, l'inquiète, et peu à peu, la peur le saisit, une peur atroce. Il se sait des ennemis redoutables, et ses amours avec une marquise suspecte d'émigration, sont connues de Robespierre, « puissance du jour à qui il avait eu l'heur de déplaire » : il est tout près de devenir suspect lui-même...

Aussi le 23 septembre, pour donner le change sur cette peur qui lui tenaillait les entrailles, Osselin fit à la Convention une rentrée très remarquée.

Ce jour-là, le maire de Troyes, Pierre-Nicolas Perrin, venait d'être accusé en pleine séance par Charlier, fripon notoire, d'avoir reçu une commission pour fournir des toiles de coton. Perrin monta à la tribune pour se justifier. Le malheureux parlait mal. On le força à descendre et, dans une improvisation foudroyante, Osselin, au nom des purs, le fit décréter d'accusation. « Il avait l'air d'une hyène pourchassant sa proie », dit un témoin. Perrin fut condamné à douze ans de fers et mourut en arrivant au bagne de Toulon. Ce jugement était tellement inique qu'il fut cassé par la Convention l'année suivante.

Osselin avait donné un aperçu de son savoir-faire. Le voilà, les jours suivants, qui veut arracher le boulet qu'il traîne au talon.

Ce pauvre papier sans date, adressé à Osselin, prouve que Charlotte-Félicité s'attendait au pire...

« Je ne fuis pas. Où fuirais-je, et pourquoi ? Quel crime ai-je commis ?

» Vous me dites que la loi autorise ma détention sous le prétexte de ma naissance, et vous me rappelez votre cautionnement. La loi ne frappe personne comme noble, mais comme suspect d'incivisme ; elle autorise à se justifier. Ma justification peut se faire avant que d'être emprisonnée : la peine ne doit pas précéder le jugement.

» Votre cautionnement, je le respecte. Eh bien ! indiquez-moi un lieu quelconque où je puisse respirer un air libre et où vous puissiez me faire prendre si vous êtes inquiété. Je ne m'en écarterai pas. Avertissez-moi, aussitôt que votre tranquillité personnelle sera troublée le moins du monde, et je vous épargnerai la peine d'une dénonciation, dont je ne vous crois pas capable tant que les effets de votre cautionnement ne la rendront pas nécessaire. Songez que c'est aller à la mort, à la mort lente, préparée par un supplice, que de se rendre en prison. Je le ferai pourtant plutôt que de compromettre un honnête homme qui a promis de me représenter ; mais j'attendrai qu'il juge lui-même le moment où je dois mourir. »

Il ne semble pas, d'après ces lignes désabusées, que Charlotte-Félicité conservât de grandes illusions sur Osselin. Cependant, soit par un reste de confiance, soit plutôt parce qu'abandonnée de tous, elle se trouvait livrée à sa merci, elle obéit encore aux conseils de cet « honnête homme ».

Conformément à son désir — si l'on peut dire — le Conventionnel lui trouva un endroit où « il pourrait la faire prendre s'il était inquiété ». Il l'expédia à Saint-Aubin, petite commune du nouveau département de Seine-et-Oise, chez son frère, qui en était le curé.

C'était un singulier presbytère.

Le curé Osselin partageait les convictions de son frère. Aussitôt s'était-il empressé de prêter le serment imposé aux prêtres, mais il ne s'en était pas tenu là. En véritable curé sans-culotte, il avait renoncé aux usages en vigueur au temps de la superstition, et il avait pris femme. Deux enfants lui étaient nés, qu'il avait baptisés en toute simplicité Thémistocle et Iphigénie.

A Saint-Aubin, Charlotte-Félicité se crut en sûreté. Tenant pour nul le péril, dès qu'elle n'y pensait plus, elle souffrit qu'Osselin vînt la voir. Ce qui ne l'empêcha pas de recevoir plusieurs fois la visite du cher Desplasses, qui finit par y passer une nuit, « parce qu'il faisait mauvais temps ».

Ces allées et venues ne plaisaient guère au curé Osselin, « l'administrateur du culte », comme il s'intitulait. Il commençait à trouver gênante cette présence prolongée.

Le froid s'annonçait ; Charlotte-Félicité chargea un maçon de réparer la cheminée de sa chambre. Le curé mit le maçon à la porte, sans lui laisser achever son travail...

Cependant, la situation allait se dénouer d'une façon qui eût été bien comique en d'autres temps.

L'administrateur du culte, résolu de sortir d'une aussi périlleuse situation, eut recours aux grands moyens. Il se rendit à Paris et dénonça Mme de Charry à la section Mucius-Scévola. Mais sa dénonciation produisit

un effet auquel il était loin de s'attendre : la section le mit en état d'arrestation.

Nous voilà en plein imbroglio.

Le curé Osselin ignorait en effet que son frère le conventionnel l'avait précédé. Osselin avait eu l'ignominie, quatre jours plus tôt, de dénoncer sa maîtresse aux Comités ; il avait eu le courage d'écrire qu'il avait fait semblant de lui trouver un asile chez son frère le curé pour l'avoir mieux à sa merci. Cette pièce hideuse figure au dossier.

Le geste d'Osselin, à défaut d'excuses, mérite pourtant certains éclaircissements. Le 10 octobre, Chaumette, le bourreau de Louis XVII, Chaumette l'ennemi juré des Indulgents, avait fait approuver par la Commune un projet de loi qui contenait un article redoutable :

« Seront réputés suspects, ceux qui ayant toujours les mots de Liberté et de République sur les lèvres, fréquentent les ci-devant nobles et s'intéressent à leur sort. »

Le trait lancé était direct, précis, inévitable. C'était bien Osselin, le valet de Danton, le patron des Pourris, qui était visé, nul ne pouvait s'y méprendre. Épouvanté, Osselin voulut chercher à esquiver ce coup mortel en sacrifiant Charlotte-Félicité, qui, de toute façon, devenait impossible à sauver... Il prit trois semaines pour se décider à envoyer son papier. Il était bien tard...

Robespierre, qui suivait de près le développement de l'affaire, fit aussitôt donner l'ordre par les Comités d'arrêter tout le monde : les deux Osselin, la femme Charry, La Gardie, Desplasses, Soulès et Froidure, le concierge Grivelet et jusqu'à Saint-Jean, mais celui-là courait toujours.

Osselin reçut ce jour-là le coup de pied de l'âne. Son frère le curé le dénonça à son tour comme amant d'une émigrée :

« A l'exemple de Brutus et de Mucius-Scévola, je foule aux pieds le sentiment dont j'idolâtrais mon frère. O divinité des Républicains, tu connais l'incorruptibilité de mes intentions... », écrivait le 20 brumaire le bon curé.

Osselin se sentant perdu fit front comme une bête traquée. Il en appela à la Convention. Il y comptait beaucoup d'amis. Sa lettre tombait à point : l'Assemblée, qui avait déjà bien à contrecœur permis l'assassinat des Girondins, se cabra subitement. L'immunité de ses membres fut rétablie par acclamations. La personne d'Osselin devenait inviolable : une ère nouvelle s'ouvrait et l'indulgence remplaçait la terreur à l'ordre du jour. Ce fut la journée du 20 brumaire.

Mais Robespierre veillait. Il lâcha sur l'Assemblée les Hébertistes, dont il avait pourtant résolu la perte, comme un chasseur découple les limiers qu'il va sacrifier. Le lendemain 21 brumaire, l'Assemblée tremblante devant la menace jacobine rapporta la loi. Osselin, qui avait touché au port, était replongé en pleine tempête.

⁂

Charlotte-Félicité et son amant, rivés à la même chaîne, furent amenés à la Conciergerie. Un autre conventionnel, Bailleul, détenu lui aussi, nous a raconté avec beaucoup de verve leur arrivée dans cette « antichambre de la mort » :

« Ce fut une joie un peu maligne quand on sut qu'Osselin, le très patriote Osselin, venait d'entrer à la Conciergerie. Il était le premier de cette espèce qui eût été mis en prison ; il avait apporté avec lui un beau couvre-pied de soie bleu ciel garni d'édredon qui faisait le plus grand effet, un effet surprenant au milieu des lits de sangle garnis de simples couvertures de grosse laine (ce couvre-pied provenait d'une chambre de Soupaize). Les curieux de se succéder pour voir Osselin et son couvre-pied et les plaisanteries d'aller leur train ; on était donc tout occupé d'Osselin et de ses couvertures, lorsqu'on vit entrer une grande belle femme. Tous les yeux se portèrent sur elle et les mauvaises plaisanteries cessèrent... elle était ravissante, remplie de grâces, parée enfin de tous les attraits qui embellissent son sexe. »

Bailleul, qui devait compter parmi ces mauvais plaisants, nous a laissé un récit plein de saveur et de pitié du séjour de Charlotte-Félicité et d'Osselin à la Conciergerie. Ce récit est extrait d'un petit livre resté longtemps introuvable, l'*Almanach des bizarreries humaines*.

Bailleul connaissait fort bien Osselin, dont il avait été le collègue très méprisant à la Convention, il le tenait pour un « pauvre homme, un brouillon avec l'activité d'un singe ».

« Il avait été partisan de toutes les mesures les plus violentes, dit-il, eh bien ! il n'en avait pas mesuré les effets. C'était comme si on lui eût appris une nouvelle dont il ne se fût pas douté... Quelle chose bizarre de voir à la Conciergerie le rédacteur de la loi sur les émigrés lire et relire les articles qui le concernaient, les commenter afin d'en adoucir la rigueur ! Les prisonniers avec qui il en causait (et Bailleul était du nombre) se faisaient un malin plaisir de lui prouver qu'il n'entendait pas du tout son ouvrage, et qu'il devait être conduit à l'échafaud si Mme Charry était convaincue d'émigration. »

Dans ce vivier qu'était la Conciergerie, vivier où Fouquier-Tinville puisait selon l'humeur où le mettait sa ration de tord-boyau, Charlotte-Félicité croisa Beugnot (le futur ministre, qui reçut d'elle l'impression ineffaçable dont ses *Souvenirs* gardent le reflet), Lamourette, l'homme au baiser, Dargeavel, le picaresque Dargeavel, qui avait usé ses culottes à Brienne en compagnie du petit Bonaparte — bonne fortune dont il ne pouvait soupçonner l'étendue. C'était un homme superbe, d'une réputation assez douteuse et qui faisait se pâmer de rire les belles prisonnières en leur racontant les circonstances de son arrestation.

Le soir du premier septembre précédent, l'Opéra donnait l'*Offrande à la Liberté*. Au moment de l'apothéose, alors que les acteurs savamment groupés s'apprêtaient à couronner de fleurs des champs la statue de la déesse, le public entendit un « Halte ! » tonitruant partir d'une loge. C'était Dargeavel qui entrait en scène à sa manière. Comme les acteurs restaient interloqués, leurs couronnes à la main, Dargeavel expectora un crachat dont la course devait être d'une longueur prodigieuse, puisqu'il parvint à « souiller l'effigie ». Ce fut un beau vacarme, que dominaient des éclats de rire « très irrévérencieux », dit le rapport de police. Au théâtre, on a toujours aimé les Cyrano... Tout ce tumulte avait conduit Dargeavel à la Conciergerie. Son affaire était mauvaise. Lui continuait de chanter à tue-tête, c'était « la gaieté de la prison »... Il rôdait généralement aux abords de la grille qui séparait le préau des femmes du quartier des hommes. C'était au fond de ces « corridors sombres », un spectacle délicieux qu'on imagine à peine.

« Le matin, dit Beugnot, les prisonnières en négligé venaient dans la cour à la fontaine, laver, blanchir, sécher leur linge. A midi, elles paraissaient dans leurs plus belles toilettes et semblaient rivaliser d'élégance comme au salon ou à la promenade, le soir elles se montraient en déshabillé. »

C'est à travers les barreaux de cette grille fameuse que Bailleul « conseilla » Charlotte-Félicité. Le jeune conventionnel semble avoir, lui aussi, passionnément admiré la jeune captive. Il lui traça la marche à suivre pour obtenir un sursis si le malheur voulait qu'elle fût condamnée à mort. Une seule chance de salut s'offrait : se déclarer enceinte. Elle refusa d'abord. « Je lui observai, dit-il, qu'une telle délicatesse au milieu de gens qui tuaient, était bien déplacée. Tous les sentiments qui peuvent faire chérir ou dédaigner la vie furent développés par cette malheureuse femme avec une rapidité, une chaleur, une éloquence qu'une position cruelle peut seule donner. Elle finit par adhérer à mon idée, et cette résolution parut la tranquilliser. Elle ne dissimulait pas que c'était devant les bourreaux qu'elle allait paraître. L'idée de l'échafaud la faisait frissonner d'horreur. Sa figure éprouvait une altération effrayante quand elle en parlait. »

Le procès dura trois jours, du 12 au 15 frimaire. Fouquier-Tinville, qui avait sans doute reçu des ordres, ne requit pas en personne ; il en chargea Naulin, le plus calme de ses substituts, qui devait être peu après emprisonné pour modérantisme. La longueur même du procès prouve le désir qu'avaient les Comités de mettre leur collègue Osselin hors d'affaire.

« Mme de Charry parut au tribunal. Son visage ravissant, son air simple et modeste inspirèrent beaucoup d'intérêt. Elle parla avec tant de chaleur et de grâce que tous les spectateurs, qui n'étaient pas cependant, pour la plupart, fort sensibles, en furent attendris. Osselin se défendit au détriment de Mme de Charry, bien qu'il eût promis le matin

de changer son plan de défense. Un troisième se défendit en tombant et sur Osselin et sur Mme de Charry (il s'agit évidemment du curé). Les autres accusés se conduisirent très bien envers elle. »

Danton et Michonis furent cités comme témoins. Michonis déjà emprisonné s'attendait d'un jour à l'autre à monter sur l'échafaud. Il eut lui aussi l'élégance de ne charger personne...

« De tout cela, cependant, il n'existait pas nécessairement que Mme de Charry fût rentrée trop tard sur le territoire de France et le sens des explications qu'elle avait données n'était pas détruit. Mais une furie, une femme pleine de vin, qui avait été attachée à sa mère et qui était auprès d'elle lors de son voyage, qu'elle avait comblée de bienfaits, avait été appelée là comme témoin : elle détruisait en un instant, avec une méchanceté atroce, les inductions que Mme de Charry avait tirées de ses passeports, ce qui parut décider sa condamnation. »

Charlotte-Félicité fut condamnée à mort, Osselin à la déportation, le curé envoyé aux galères. Les autres accusés furent acquittés.

Le dossier du procès devait être soigneusement épuré. Les dépositions capitales de Danton et de Michonis ont disparu. Est-ce Fouquier-Tinville qui voulut les utiliser contre les Dantonistes ? Sont-ce au contraire les Dantonistes qui ont fait soustraire ces pièces compromettantes ? Le mystère demeure entier.

« En descendant du tribunal, Mme de Charry fut placée dans l'un des cabinets du guichet où l'on mettait ordinairement les femmes condamnées à mort. Elle resta trois jours dans ce sépulcre, éclarée par une chandelle, le jour comme la nuit. Enfin, le troisième jour, les médecins et les matrones déclarèrent qu'elle était grosse; alors on la replaça dans la cour des femmes. Elle était accablée : une femme la soutenait lorsqu'elle y entra. Pendant quelques jours, elle fut d'une tristesse affreuse, mais tout doucement elle devint plus tranquille. Dans la conversation même elle plaisantait sur son malheur ; mais dans ses épanchements avec ses amis, quand elle disait en frémissant : « Condamnée à mort », elle brisait le cœur.

» Quelques jours après le jugement, Mme de Charry et Osselin eurent une sorte d'explication. Mme de Charry finit par lui reprocher, sans trop d'humeur pourtant, que tout le monde s'était défendu à ses dépens, et lui particulièrement. Osselin, confus, se retira brusquement, et ils ne se parlèrent plus. »

***

« Ce fut un deuil pour tous ceux qui avaient pu voir une seule fois cette adorable créature », écrit Beugnot, dans ses *Souvenirs*, et le futur ministre en profite pour raconter une bien étrange histoire :

« Elle s'était déclarée grosse... Que ne peut l'horreur de la mort sur une femme de cet âge ?.. Elle fit davantage, elle consentit au moyen de rendre sa grossesse sincère. Dargeavel, mon compatriote (Beugnot était

lui aussi né à Bar-sur-Aube), fut choisi pour le héros de cette triste aventure. Tout bel homme qu'il était, j'en tirai mauvais augure... »

Ailleurs, Beugnot entre dans des détails plus précis :

« Tout fut mis à profit : les ombres croissantes, la fatigue des guichetiers, la retraite du plus grand nombre des prisonniers, la discrétion des autres, l'imprévoyance de l'artiste qui avait dessiné la grille... »

Malgré les hasards heureux de cette imprévoyance, l'histoire de cette dernière faiblesse de Charlotte-Félicité paraît assez suspecte. Les trois mots « Dargeavel fut choisi » montrent que la volonté qui décida de ce choix ne fut peut-être pas la sienne. Le racontar qui prêtait à « l'adorable marquise » un tendre penchant pour le beau Dargeavel devait courir la prison : on ne prête qu'aux riches. La conséquence de ces commérages fut que Charlotte-Félicité se vit transférée de la Conciergerie à la Salpêtrière « pour être définitivement séparée des hommes ».

Quant au joyeux Dargeavel, il parut trois jours plus tard devant le Tribunal révolutionnaire, le verbe haut et, sans doute, assez éméché. Comme l'accusation lui reprochait d'avoir craché sur la statue de la Liberté en plein théâtre il répondit en se tordant de rire : « qu'il avait voulu montrer aux amis comme il pouvait cracher loin, qu'il visait un mauvais acteur et non l'effigie qu'il admirait et que de plus les fumées du vin lui avaient sans doute obscurci les idées, ce qui lui arrivait de temps à autre... »

Il accompagna peut-être cet aveu d'un coup d'œil complice à l'adresse d'un tribunal si bien fait pour comprendre de telles faiblesses...

Bref, il fut acquitté dans la bonne humeur générale [1].

« A la Salpêtrière, dit encore Bailleul, Mme de Charry fut à même de se sauver. Un trou fut fait, un drap attaché pour descendre le long du mur, un asile lui était préparé à Paris. Elle craignit d'être prise sur le fait, elle n'osa céder aux instances qui lui furent faites, et ne put échapper à sa funeste destinée. »

Qui pouvait avoir monté cette suprême tentative d'évasion ? Là encore, nous entrevoyons l'ombre de Rougeville, car Bailleul ajoute : « Froidure, qui était de la police, avait promis de la sauver. » Mais Froidure fut guillotiné en chemise rouge avec son inséparable Soulès... Etrange Froidure, qui, après avoir arrêté ses victimes, essayait de les faire évader de prison et poussait la probité professionnelle jusqu'à les accompagner de sa personne sous le couperet de Sanson.

1. Dargeavel, au cours d'une existence pittoresque, devait connaître bien des traverses. Mais son ancien condisciple Bonaparte le tira toujours d'affaire.

Pendant la campagne d'Egypte, il l'avait nommé « amuseur de l'armée ». Dargeavel, dans cette fonction créée pour lui, se révéla comme un précurseur, il imagina les casinos. Il ouvrit au Caire, le 30 novembre 1798, un Tivoli où le général en chef lui dut une aimable conquête, celle de la jolie Mme Fourès qui présida durant plusieurs mois aux délassements du futur César.

L'empereur ne l'oublia jamais. « Quand les pantalonnades de son ancien condisciple Dargeavel étaient évoquées devant lui, dit un témoin, son visage, généralement sévère, exprimait un intérêt amusé. »

Le triste printemps de 1794 venait de fleurir. Thermidor s'avançait à grands pas.

Charlotte-Félicité aurait sans doute été oubliée dans cette morne Salpêtrière... Mais une dernière dénonciation d'Emilie Cottray l'accabla définitivement.

Un nouvel examen eut lieu. Trois jours plus tard, le 13 germinal an II, Charlotte-Félicité de Charry porta sa tête charmante sur l'échafaud. Son corps mutilé fut jeté aux Errancis, près du parc Monceau, où les dépouilles mortelles de ses bourreaux devaient bientôt la rejoindre.

Osselin, lui, se croyait hors d'affaire, mais Robespierre veillait toujours. Trois mois plus tard, il fut compris sur ordre dans la conspiration des prisons, qui lui était certes, bien étrangère. Fou de terreur à la pensée du sort qui l'attendait, il s'enfonça un clou de charpentier d'un demi-pied dans la poitrine. Il parut au tribunal sur un brancard, toujours avec ce clou fiché comme un poignard dans la blessure. Un témoin de cette scène affreuse la décrit ainsi : « Nous l'avions pansé comme nous avions pu. Il ruisselait de sang au moindre mouvement : le spectacle de cet homme aussi souffrant inspirait une horreur difficile à décrire. Il était comme fracassé. »

Il fut porté sur la guillotine, toujours avec son clou, le 8 messidor an II.

Quant au pauvre Charry, la mort de sa femme lui donna un coup décisif. « Il était méconnaissable », dit un ami. Deux mois après le supplice de Charlotte-Félicité, il vendit Soupaize au citoyen Pierre Lafond, marchand de vinaigre à Donnery. Il traîna quelque temps une existence assez sinistre, et mourut enfin à Moulins, à quarante-deux ans, le 8 messidor an III, un an jour pour jour après l'exécution d'Osselin.

ROBERT CHANTEMESSE

A QUOI JOUENT LES ENFANTS DU BOURREAU ?

par Armand Lanoux

X

L'arrestation.

Levé de bonne heure, en dépit d'une fièvre qui lui laissait un goût d'eau de mer dans la bouche, prise à courir les rues, Macé entra au commissariat par la rue d'Assas et gagna son bureau. Il s'arrêta net. M. Voirbo, assis dans un fauteuil, l'attendait !

— Je me suis permis de passer par le jardin, commença le visiteur.

Résumé des précédents chapitres (1er septembre-1er octobre). — En 1868, on découvre dans un puits de la rue Princesse un « macabre débris » : une jambe humaine... Le commissaire Macé est chargé de l'enquête (ce commissaire, Gustave Macé, n'est pas une invention de l'auteur, il a existé et il a écrit des souvenirs qui sont d'ailleurs à l'origine du roman d'Armand Lanoux). Le commissaire fait suivre plusieurs pistes, procède lui-même à une minutieuse enquête et réussit à découvrir l'identité du mort : Désiré Bodasse, tapissier. Quant au meurtrier tous les indices sont concordants, ce doit être Pierre Voirbo, tailleur... et indicateur de la police politique. Macé le convoque. Voirbo se présente en collègue, essaie d'endormir les soupçons de Macé, tente de le faire assassiner et s'efforce de suggérer la culpabilité d'un tripier alcoolique, Rifer. Pendant que ces événements se déroulent, Macé a constamment l'impression qu'en « haut lieu » on préférerait qu'il ne s'attaque pas à Voirbo. Il nous faut rappeler, d'autre part, que le commissaire Macé avait eu, avant cette affaire, plusieurs rendez-vous galants avec une jeune chanteuse, Mathilde, qui, de mœurs fort légères, avait été en relations avec Bodasse. Leroy est le secrétaire de Macé.

Si vos agents me voient trop souvent, ils finiront par jaser. Hé bien, vous le tenez, votre criminel !

La veille, Rifer le tripier avait fait du scandale rue de l'Échaudé. Il avait fallu l'arrêter, en pleine crise. Et il avait avoué : « C'est moi qui ai tué le p'tit vieux. Il était l'amant de ma femme. » Macé, assommé par cette déclaration, lui avait demandé comment il avait appris son infortune. « Pierre, le tailleur, les a surpris l'été dernier, aux bains froids. » Puis Rifer s'était payé une prodigieuse crise de delirium tremens. Le soir, en libérant Mathilde et Entouca, le commissaire avait appris que la crise avait été provoquée par Voirbo, qui avait soûlé Rifer, à « La Botte de Paille », pour mieux lui inspirer ces aveux. Il regarda pensivement le tailleur, et répondit :

— Oui, je crois que je le tiens, Voirbo.

Cependant, il fallait jouer serré. Si Macé appelait, les hommes de garde ne l'entendraient pas : à côté, le voisin, un emballeur, tapait tant qu'il pouvait sur ses caisses ! Leroy ne serait pas à son service avant neuf heures et son épaule blessée le rendait inutilisable.

— Permettez, Voirbo, dit-il, j'ai du courrier à établir à propos de notre coupable, Rifer. Il est bien évident que ses aveux changent la situation.

Voirbo s'inclina, réservé. Le feu était préparé. Macé enflamma le papier. Le poêle eut un hoquet, souffla de la fumée, et se mit à ronronner. Le commissaire revint à sa table.

Une quinte de toux le prit et il cracha, les larmes aux yeux. Puis il s'assit et écrivit. Il donnait ses ordres à Leroy. Dès son arrivée, le « chien » fermerait la grille du jardin. Au premier coup de sonnette, le garçon de bureau entrerait pour s'occuper du feu. Il emporterait la pelle, les pincettes et le tisonnier. Leroy, armé, viendrait aussitôt après se placer devant la porte-fenêtre. Macé sonnerait alors deux fois. Ringué et Champly paraîtraient...

Le gibus sur les genoux, M. Voirbo lisait *L'Événement*. Macé porta le billet sur la table du secrétaire, revint et s'approcha du poêle. Il tira sa montre de son gousset. Vingt minutes à gagner encore ! Voirbo posa le journal, brossa son couvre-chef et commença :

— Eh bien, cher commissaire, le décès de Rifer...

En effet, Rifer n'avait pas supporté la crise ; Gustave Macé en avait été prévenu dans la nuit. Il frissonna pourtant : ainsi, Voirbo n'ignorait rien.

— Je comprends votre déception, continua le tailleur, mais on sera soulagé aux Tuileries. J'ai quelques amis dans les journaux et je pense faire une réclame convenable à ce dénouement. Vous ne dites plus rien ?

— Je vous écoute. Je suis mal ce matin. La grippe. Avez-vous des nouvelles de vos camarades arrêtés ?

M. Voirbo, détendu, parla de la réussite magistrale de sa provocation,

aux « Folies-Belleville ». Ah, on était content de lui, chez Chamboron ! Après ce couplet, le tailleur en revint à Rifer. Une nommée Gloria pouvait être complice. Elle habitait... Il chercha l'adresse, fouilla ses poches, et fit tomber une carte. Macé se baissa lestement et la lui rendit. Il avait eu le temps d'entrevoir l'en-tête d'une Compagnie maritime.

A neuf heures moins cinq, Macé perçut du bruit à côté. Il passa son mouchoir sur son front. Le garçon entra, secoua le feu, ramassa le tisonnier, le seau, la pelle et disparut. Il avait donc reçu les ordres. Il était temps, le visiteur se levait, sans doute pour prendre congé.

— Quelques minutes, s'il vous plaît, coupa l'officier de paix. De simples détails.

Voirbo vira sur un talon. L'inquiétude reparut dans ses prunelles. Leroy entra. Debout, Macé agita la clochette. Ringué et Champly parurent instantanément. Leur expression était si dure que le mouchard recula. Un crissement retentit. Il fit un saut. Le « chien » fermait à clé la porte-fenêtre.

— Je... Je suis un peu pressé ce matin, dit Voirbo. Nous pourrions reprendre cet entretien plus tard...

— A New-York ? La comédie est terminée, Voirbo !

Les yeux plissés, un peu courbé en avant, le tailleur fit claquer ses doigts d'un geste rageur :

— Vous avez un mandat ?

— Depuis le 11 février.

— Vous n'avez rien contre moi. Et je tiens la preuve que Rifer a tué Bodasse. L'aveu, Macé ! L'aveu !

Le commissaire se mordit les lèvres, puis :

— Regardez ces agents ! Ce sont ceux que vous avez rencontrés, la nuit du 21 au 22 décembre, au carrefour de Buci, alors que vous portiez les jambes de Bodasse ! Pourquoi passez-vous par mon jardin, sinon pour les éviter ? A moins que vous n'ayez le dessein de me faire subir le même sort ! Revenons-en à Bodasse. Vous avez vécu avec lui sa dernière journée. Le lundi 14 décembre. Vous l'avez accompagné chez l'opticien du quai de Conti. Ensuite, aux « Bains du Paon ». Puis vous avez dîné au « Pet de Lapin ». La même nuit, vous avez assassiné votre ami, dans votre chambre, 47, rue Mazarine. Vous l'avez dépecé. Le jeudi matin, quand Mme Prenant est entrée chez vous, l'opération était terminée et vous aviez déjà dispersé les morceaux. Le 17, une cuisse a été retrouvée dans la Seine. C'était bien tôt, n'est-ce pas ? Le samedi 19, on vous a vu « amorcer », quai Valmy ! Puis, on a retrouvé les jambes du puits de la Princesse ! Vous avez pris peur ! Vous avez imaginé de faire croire que Bodasse vivait toujours. Ce n'est pas tout ! Vous avez payé votre loyer avec un titre de rente italienne.

— Bodasse me l'avait donné contre mes arriérés !

— Nous vérifierons votre comptabilité. La victime identifiée, vous m'avez fait espionner. Par ce bon Sauveterre ! Votre camarade Sauve-

terre. Vous sentant deviné, vous avez essayé de me supprimer dans le désordre d'une réunion publique. Manqué ! Il ne restait plus qu'à trouver d'urgence un assassin ! Rifer était là !

— Bravo ! Vous avez bâti une belle histoire de témoins ! Mais en avez-vous un seul qui ait vu Bodasse chez moi ce soir-là ? Qu'est-ce qu'ils ont dit, mes voisins ? Mon excellente logeuse l'a-t-elle vu monter dans ma chambre ? On rit de vous à la Préfecture depuis les « Folies-Belleville » ! Vous avez un assassin ! Il vous reste le choix, avant de commettre la plus grande gaffe de votre carrière.

Le policier hésita. C'était vrai. Oui, s'il concluait à la culpabilité de Rifer, le juge approuverait, le Procureur et Chamboron souffleraient ! Qui sait, Nusse lui-même ! Il balança quelques secondes et décida :

— Fouillez ce sagouin !

Ringué et Champly tombèrent sur le petit homme brun. Il ne se défendit pas. Les mains en l'air, il ricanait. Sur la table furent posés successivement quelques napoléons, un couteau blanc, des allumettes-bougies. Dans le chapeau, entre coiffe et doublure, ils trouvèrent une lame de rasoir droit. Macé examina les objets un à un.

— Qui vous a donné le couteau ?

Le manche était marqué de Langres.

— Une de mes ouvrières.

— Non. Une certaine Aline. Elle le destinait à Bodasse. Vous l'avez rencontrée lors de son passage à Paris. Je ne vous demande pas ce que vous avez fait d'elle. A Langres, on ne l'a jamais revue !

Il avala sa salive. Le mouchard s'éclairait peu à peu d'une lumière d'épouvante. Il prit le rasoir, dont le dos portait l'inscription gravée : « Tuesday[1] ». Il s'agissait d'un système anglais, comportant sept lames identiques que l'on montait sur le même manche.

— Vous aimez beaucoup les objets anglais, Voirbo !

— Ma première femme était Anglaise.

— Ah oui ! Voyez-vous, le pire, ce n'est pas le rasoir, c'est ça !

Et il agita la carte de la Compagnie maritime, coupon d'un passage du Havre à New-York, libellé au nom d'un certain Saba.

— J'ai pris ce billet pour un ami de Lyon !

— Alors, priez le ciel qu'on le retrouve ! Champly, les poucettes !

— Salaud ! gronda Voirbo.

Macé revint vers lui, écarlate :

— Tu voudrais bien que je te casse la gueule, hein ? N'y compte pas !

Et il sortit. Un fiacre le mena au trot jusqu'à l'agence de voyages. Le signalement de M. Saba coïncidait avec celui de Voirbo. Le pseudo-Saba possédait des papiers en règle qui attestaient qu'il demeurait à Aubervilliers, non à Lyon.

1. Mardi.

Au Palais de Justice, l'entretien avec le juge Douet d'Arcq dura deux heures. Le Procureur impérial Désarnauds y assistait. Les magistrats ne parlaient presque pas et M. Désarnauds, méditatif, peignait de ses doigts ses cheveux rares.

— Je crois, murmura enfin Douet d'Arcq, qu'une perquisition complétera votre système de preuves. Seulement... seulement, je voudrais bien que... que vous réussissiez à le faire avouer ! Comprenez-moi, vous prouvez qu'il était ami de Bodasse, qu'il a menti à son sujet, qu'il a payé sa logeuse avec un titre de rente italienne ayant appartenu à la victime, et qu'il voulait partir pour New-York sous un faux nom ! Mais c'est tout !

— Beuh ! grogna le Procureur, Macé, mon petit Macé, le juge Douet se fait l'avocat du diable, mais il a un peu raison ! Vous allez voir que nous serons empêtrés jusqu'à la fin avec les aveux du tripier ! D'autant plus qu'il est mort depuis ! Vous savez, les aveux...

Une quinte interrompit le Procureur. Macé toussa aussi. Il était éreinté et voyait le vieux au travers d'une brume. Les yeux bleu pâle du magistrat s'adoucirent. L'ancien sortait de sa majesté d'infaillible fonctionnaire impérial :

— Il faudra vous reposer après. Mais ne lâchez pas maintenant ! Sinon, vous êtes perdu !

Au moment où le commissaire, assez désemparé, prenait congé, le Procureur jeta un coup d'œil furtif en direction de Douet d'Arcq, tapota l'épaule de Macé, et murmura :

— Et arrangez-vous pour ne pas rencontrer Chamboron, mon petit !

XI

Le mouchard.

L'après-midi, le commissaire Macé se présentait au nouveau domicile de Voirbo. Une jeune femme le reçut, au visage allongé et pâle, aux prunelles d'un mauve tirant sur le violet. Trottant sans bruit, elle le fit entrer dans le salon, retira la housse d'un fauteuil. Le plancher luisait, comme verni. Ainsi l'assassin vivait dans cet intérieur trop astiqué ; le monstre, chez lui, s'essuyait les pieds, et glissait sur le parquet avec des « patins » de feutre !

— Madame, j'ai des choses déplaisantes à vous apprendre.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre mon mari ?

— Monsieur Voirbo est arrêté.

Les doigts de la femme tremblaient tandis qu'elle dénouait le cordon de son tablier, puis elle dit, très bas :

— A cause de sa première épouse ? Cette Anglaise ! Mais, monsieur, leur mariage n'a jamais été régularisé par la loi française !

— Ce n'est pas précisément cela.

— C'est donc l'affaire de Belleville ! Ah, il ne cessait de semer la haine ! Mais monsieur, il faut le comprendre ! Si vous connaissiez son enfance ! Son père... Son père...

Elle était livide et reprit difficilement :

— Son père était si brutal qu'il voulait le tuer de ses propres mains. C'est atroce, n'est-ce pas, de tels mots dans la bouche d'un père !

— Madame, Pierre Voirbo est accusé d'avoir tué Désiré Bodasse. Lors de votre mariage, avez-vous passé un contrat ?

— Non. J'apportais quinze mille francs de dot. Et mon mari dix mille. En valeurs italiennes. Mais...

— Où sont les titres ?

— Ici. Dans un coffre.

Elle alla vers la chambre de Voirbo. Macé la suivait. Les jeunes époux avaient des chambres séparées ! Quel ménage ! Peut-être ne savait-elle pas que les jeunes mariés dorment généralement ensemble ! Naturellement, le coffre était vide. Elle découvrit une valise glissée sous le lit et préparée. Les larmes roulèrent sur ses joues. Macé ôta le linge qui fleurait la lavande, odeur des ménages unis. Au fond de la valise, parmi les cols et les objets de toilette, les six lames, sœurs de celle qu'il avait saisie dans la coiffe du chapeau, dormaient dans leur écrin.

— Il s'en servait ?

— Elles ne le quittaient jamais. Il les a rapportées d'Angleterre.

— Il y a sept jours dans la semaine.

— Oui. Je me demande pourquoi il en manque une.

Macé ravala sa salive et se caressa involontairement la gorge. Il commençait à comprendre ce qu'il avait risqué le matin même ! Il revint aux papiers et s'assit pour lire. Une enveloppe portait cette adresse : 37, rue Saint-Placide. Cela lui rappelait quelque chose, quelque chose qui n'avait plus qu'une odeur éventée d'horreur. Il déchiffra les pièces du mariage d'une certaine Ellen Ball avec Pierre Voirbo. Sur une étagère, il trouva un journal daté de 1867, qui relatait l'exécution du boucher Avinain, condamné à mort pour avoir dépecé le grainetier Vincent et le cultivateur Duguet. C'était accablant, cette épave dans une maison bourgeoise ! Entre les pages d'un roman de Gaboriau, il découvrit les pièces d'identité au nom de Saba. Il les fourra dans sa poche. Soudain, il avisa une double bobine de métal.

— C'est son marteau, fit derrière lui la voix de Mme Voirbo. Il s'en sert comme contrepoids.

Macé ferma la porte, enveloppa la masse d'un chiffon de laine et donna un coup contre le bois qui craqua, mais avec un faible bruit. Mme Voirbo l'observait, stupéfaite. Le marteau muet ! Le marteau silencieux des invisibles agresseurs de la rive gauche. C'était complet ! Les hommes qui parlaient anglais... L'Anglaise, la première femme de Voirbo...

— Eh bien, votre mari était un homme occupé ! dit-il.

Tout était simple. On n'avait jamais attrapé les Briseurs de Portes, même en multipliant les rondes, parce que leur chef, policier clandestin, connaissait avant les agents les moindres modifications du service ! Dans la cave, en ouvrant la bonde d'un tonneau, Macé tira un lacet qui retenait un tube de fer blanc soudé : il contenait les valeurs manquantes.

Macé repassa par son bureau, pour régler la surveillance de Voirbo, pendant la nuit. Au moment ou il repartait, Leroy lui apprit la visite de Sauveterre : ce dernier voulait parler à Voirbo ! Ah, c'eût été trop beau si les « autres » avaient abandonné la partie ! L'ombre de Chamboron ne le quittait pas. Mais ils intervenaient trop tard. Voirbo était perdu. Et Macé allait tout faire pour obtenir les aveux que voulaient le président Doucet d'Arcq et l'intransigeant Procureur Désarnauds.

La nuit tombait quand le fiacre qu'il avait pris faubourg Saint-Germain s'arrêta devant la mairie d'Aubervilliers. Macé traversa une cour sombre. Il entra. Ça sentait l'encre et le chiffon de craie. Un maître corrigeait des copies.

— Monsieur Dalluin, secrétaire de mairie ? demanda l'officier de police.

— Oui, monsieur.

— Je suis commissaire. Avez-vous connu un certain Victor Saba ?

— Certes ! Victor Saba était le fils d'un cultivateur nommé Bernard. Attendez, son beau-fils. C'est ça ! Ce Victor Saba est mort accidentellement au cours d'une partie de chasse, voilà quelques années. Une étrange fin ! Saba tirait le lièvre, un hiver. Il y avait de la brume et il reçut des chevrotines dans la tête. On ne chasse pas en plaine aux chevrotines, n'est-ce pas ? On n'a jamais su qui avait tiré. Et Saba était riche. Pourtant, on ne trouva pas d'argent sur lui. Plus étrange encore : le cultivateur Bernard était mort, lui aussi, dans des conditions tragiques. Oui. Le beau-père de Saba. Un an avant. On le trouva dans sa charrette, sur la route des Quatre-Chemins, la gorge coupée au rasoir. Un singulier bonhomme, ce cultivateur Bernard ! Il portait toujours une ceinture bourrée de louis, qu'il ne quittait même pas pour dormir. Mais la ceinture avait disparu. On n'a jamais pincé l'assassin.

— Vous n'avez pas connu dans la région un tailleur nommé Pierre Voirbo ?

— Non, mais je me souviens d'un tailleur, Monsieur Pierre.

— Un petit, brun ? Très coquet. Des yeux noirs. Et toujours astiquant son chapeau avec son coude ?

— Oh, c'est bien ça, c'est bien son geste.

— Alors, voulez-vous examiner ces papiers ?

— Ce sont ceux de Saba ! Sa carte d'électeur et son permis. Mais il n'y a pas eu d'élections l'année dernière ! C'est celle de 1865 ! On a transformé le cinq en huit !

Personne ne pouvait plus empêcher le destin de Voirbo de s'accomplir. Du moins, l'ingénu commissaire le pensait-il.

Dernier dimanche de février. Aux gelées et aux neiges a succédé une pluie qui fait luire les pierres comme les ossements lavés. Quelques civils viennent d'entrer dans l'immeuble du 47 de la rue Mazarine, plus livide que jamais à côté de la maison publique. Macé voit, à quelques pas de lui, son prisonnier grimper l'escalier avec des mouvements de chat. Ses vernis scintillent dans ce jour mouillé. Le commissaire tousse comme s'il avait la coqueluche et la fièvre l'éblouit. Il a maigri de quatre kilogrammes en quelques jours. Excitée par la curiosité, l'ancienne logeuse de Voirbo monte avec eux.

— L'ennuyeux, confie Mme Bethmont, c'est que le logement est occupé par des jeunes mariés.

Macé se retient de grogner. Voirbo aussi est jeune marié ! Ils s'arrêtent devant ce qui fut la chambre du tailleur. Une cloche tinte. A l'intérieur, des rires fusent. Un grand gaillard apparaît, les bretelles battant les jarrets. Le groupe pénètre dans l'appartement. Des filets d'eau coulent des chaussures. Macé, tête nue, fait le tour de la pièce et des débarras. Devant le deuxième cabinet, il s'arrête. La jeune femme en sort, jolie comme une chanson de mai.

Macé tourne. Voirbo sifflote. Macé tourne. Le couple observe les deux hommes, et les agents silencieux. Macé tourne. Et brusquement, il s'arrête, baisse la tête. Sans regarder le mouchard, il dit d'une voix méconnaissable :

— Si, comme je le suppose, Bodasse a été écorché ici, le sang a dû rejaillir partout. Impossible que vous l'ayez dépecé sans qu'il reste du sang. Or, je remarque une pente sensible, de la fenêtre à l'alcôve...

L'alcôve où les draps chiffonnés indiquent que les nouveaux locataires ont le sommeil agité !

— Le sang a coulé. Il a dû se déposer quelque part. Vous avez lavé, bien sûr. Mais vous n'avez pas été plus soigneux ici qu'ailleurs ! Vous avez une carafe, madame ?

Macé renverse le récipient. L'eau hésite entre les carreaux, se divise, coule en ruisselets parallèles. Voirbo ne bouge pas, mais son halètement devient perceptible.

— Tirez le lit !

Le locataire et Leroy traînent le meuble. Le damier mouillé est d'un rouge trop frais, vraiment évocateur !

— C'est là que l'eau stagne. Voyez. C'est donc là que le sang de Bodasse a séjourné. Il devait y en avoir presque autant. Pas, Voirbo ?

Non seulement le visage du tailleur a viré au vert, mais ses mains pendent comme des gants vides.

— Vous ne voulez pas parler. Soit. Enlevez cinq ou six carreaux !

Le commissaire ne s'est pas trompé. Sur tous, le sang, coagulé, mou,

pâteux. De la groseille qui a séché sur un couvercle de pot à confiture... Macé a relevé d'un revers le menton du tailleur.

— Ça te suffit ?

La pomme d'Adam du mouchard monte et descend dans une interminable déglutition à sec. Brusquement, il gémit :

— Arrêtez ! Je vais crever ici ! Oui ! Oui ! C'est moi ! J'ai tué Bodasse !

Le mouchard claque des dents, brisé, vaincu. La peur que, jour par jour, il a versée dans la ville, se retourne maintenant sur lui, se concentre, l'étouffe, l'étrangle.

La jeune femme considère avec pitié le misérable. Mais qu'ont-elles donc toutes, à être remuées par ce monstre ?

— Un verre de vin, monsieur, propose-t-elle au meurtrier.

— Non. Non. Non ! Pas de vin !

Voirbo fonce vers la cuvette et vomit. Sa face ressemble au visage tuméfié des locataires de Moule-à-Singe, le morgueur. Il faut l'aider à descendre. Ses jambes fléchissent... Une loque ! Macé est resté en arrière, sur le pas de la porte. Il a tant lutté que tout son être se relâche. Les aveux ! Les aveux tant espérés ! Il tousse. Le fiacre qui doit emporter le prisonnier et son escorte s'est arrêté devant la « Botte de Paille ». Le commissaire voit comme dans un songe le tailleur, si petit, entre les agents. On ne lui a pas remis les menottes mais les policiers lui tiennent les bras. La jolie Mme Bethmont, qui se rend compte que Macé chancelle, s'écrie :

— Vous êtes malade ! Venez prendre quelque chose de chaud !

Pourquoi pas ? Il accepte. Il voit le tailleur entrer dans le sapin et...

L'homme, à bout de forces une minute plus tôt, vidé, abattu, misérable, vient de profiter de ce que les agents ont dû le lâcher pour bondir par la portière opposée. Il détale comme un rat d'eau ! Macé saute à côté du cocher, tandis que Mme Bethmont reste figée sur place. C'est une extraordinaire scène de ballet noir. Champly et Ringué braillent en galopant. Le fuyard court avec une rare vélocité. Derrière, le fiacre cahote sur le pavé. Le cocher fouette sa bête. Les passants se plaquent contre les murs. Les chevaux se cabrent. Le tailleur tourne court au passage du Pont-Neuf. Macé saute du siège, car la ruelle est trop étroite pour laisser passer l'équipage. Il voit, à cent pas, Voirbo glisser, tomber, se relever ; le jeune Champly court derrière, sur ses talons. Macé rattrape Ringué, écarlate, qui n'en peut plus...

Trempé de sueur, le commissaire gagne du terrain. Le sang bat ses tempes. Et voilà Champly qui abandonne son manteau et sa veste pour s'alléger. L'assassin débouche quai Malaquais, traverse sur sa lancée ; un omnibus le dissimule une seconde, bloque le jeune agent qui n'a que le temps de s'arrêter pour ne pas s'écraser sous les roues. Le tailleur escalade le parapet. Champly, debout à son tour sur le mur de pierre, disparaît. Époumonné, Macé se penche. Les deux hommes, à quatre

mètres au-dessous, se traînent dans une mêlée confuse... Voirbo rampe vers le fleuve, retenu par son adversaire cramponné à sa jambe. Le mouchard donne des coups de pied frénétiques. Macé se laisse tomber, se tord la cheville, sent l'eau d'une flaque éclabousser sa face et s'abat de tout son poids sur l'ennemi. Ils sont dépeignés, boueux, ignobles. Voirbo s'est relevé. D'un formidable coup de poing, Macé frappe en pleine face le tueur qui recule, recule, titube et tombe en arrière. Le chapeau de soie, renversé, funèbre comme une coiffure de croque-mort, luit de tous ses reflets sur le tas de sable où il a été projeté. A trois mètres, le fleuve où l'assassin traqué voulait se jeter gronde, au ras des berges...

⁂

Une heure et demie plus tard, rue d'Assas, Macé, assommé de fatigue, de grippe, de fièvre, continuait à interroger le mouchard.

— Vous ne vous appelez pas Voirbo !

— Je suis un enfant naturel. Si je vous disais que dix fois mon père, mon propre père, a menacé de me tuer, de sa propre main !

Qui donc a déjà parlé du père de ce monstre ? Ah, oui, c'est l'épouse de Voirbo.

— Il aurait mieux fait ! Son nom ?

— Si vous le saviez, vous trembleriez !

— Au diable ! Je le trouverai sans vous ! Pourquoi avez-vous tué Bodasse ?

— Il ne voulait pas me prêter les dix mille francs qu'il me fallait pour épouser Mlle Rémondé. Je l'ai invité à prendre une tasse de thé, chez moi, en sortant du « Pet de Lapin ». Je lui ai dit que ma fiancée serait là. Nous n'avons croisé personne entre la rue et ma demeure. Il est entré. Il s'est assis. Je... je suis passé derrière lui et j'ai tapé de toutes mes forces avec un fer à repasser. Ça n'a pas fait de bruit. Vous ne vous doutez pas, mais depuis que je vous connais... je... je lutte contre le désir de vous expliquer ! Je ne sais pas d'où ça vient ! Une envie folle de raconter. Il n'a pas fait ouf... J'étais content... Très content... Le sang... Et j'ai entendu un soupir... Il remuait... J'ai compris qu'il allait crier... J'ai pris le rasoir... Ses yeux ont vu la lame... Oh ça, j'en suis sûr, ils ont brillé ! Alors je me suis placé comme un barbier, derrière lui, et d'un seul coup, j'ai tranché. Comme ça ! Le sang a giclé... J'ai épongé.

Voirbo est un mime prodigieux. Son récit est doublé d'une fascinante danse de gestes. Macé respire de plus en plus mal. Il est certain que son interlocuteur prend maintenant un épouvantable plaisir à continuer, de plus en plus précis :

— J'ai jeté le sucre dans le feu parce que... le sucre du thé... Il était rouge... Je me suis mis tout nu. J'ai commencé par une cuisse. J'ai travaillé avec un couperet. Avec le rasoir, pas possible ! J'aurais cassé mes

lames. Et avec la bobine, j'ai tapé. Comme la tête m'agaçait, je l'ai mise dans une terrine. J'ai écorché le buste, je suais et pourtant j'avais froid. J'ai jeté les entrailles dans les cabinets. J'ai coupé le corps par morceaux. Je n'avais plus la force de bouger les doigts, je me suis endormi, et j'ai rêvé à ma fiancée. Après, je me suis relevé, j'ai commencé à jeter les paquets. Quand la mère Prenant est venue, j'avais à peu près fini. Plus que les jambes. Tout brûlé. Ses vêtements, les miens, la chaise et la planche à repasser ! Le 21 décembre, je me suis débarrassé des jambes.

— La tête ?

Un vague sourire passe sur le visage de l'assassin.

— Celle que je vous ai envoyée au commissariat ? murmure-t-il.

— Je savais que c'était vous, dit Macé. Non, l'autre.

— J'ai coulé du plomb par la bouche et les oreilles. A deux heures du matin, je l'ai lancée dans la Seine, du pont de la Concorde [1].

Macé se relève, étourdi, fasciné, près de la nausée. Il se débat dans un univers poisseux, noir et brillant, un monde de mouches.

— Vous avez tué aussi le cultivateur Bernard, à Aubervilliers, dit-il, très las. Vous avez tué Victor Saba. Et une domestique de la rue Saint-Placide, Marie Carton ! Du 37 de la rue Saint-Placide... J'ai retrouvé une enveloppe, chez vous, avec cette adresse. Et vous êtes bigame !

— Ah ça non ! Les mariages contractés en Angleterre sont sans valeur en France. Ma première femme s'appelle Ellen Ball. Une pickpocket qui travaillait à Whitechapel, à Londres.

— Le marteau ? C'est bien celui des « Briseurs de Portes » ?

— Vous avez compris ça aussi ! Le chef de la bande me l'a donné.

— Ce n'était donc pas vous ?

— Non, c'est mon premier beau-père. Je lui indiquais les coups et les horaires des rondes. Il m'intéressait aux bénéfices.

— Pourquoi avez-vous quitté Ellen Ball ?

— Elle passait la moitié de son temps en prison ! Ce n'était pas une vie !

Le tailleur caresse ses lèvres tuméfiées :

— Et dire que je vous tenais à Belleville ! Et dans votre bureau, quand vous écriviez votre rapport sur Rifer ! Bah ! vous aurez encore des surprises ! Je vais vous dire quelque chose. Faites bien attention. Je ne serai jamais guillotiné, Macé ! Jamais ! Je suis au-dessus de ça !

La rage accumulée depuis des semaines étreint le commissaire. Il fait des efforts désespérés pour crier son mépris, son dégoût organique, sa honte d'être un homme puisque « ça » aussi s'appelle un homme. Mais il ne sort de ses lèvres qu'un chuintement :

— Voirbo, répugnant salaud ! Vous venez de « donner » votre femme... Votre première femme !.... Celle que vous regrettez ! Et vous venez de

1. Pas un mot n'est inventé. Ces confidences extraordinaires ont été recueillies par G. Macé. Cf. *Mon premier crime.*

dénoncer son père ! Pourquoi n'avez-vous pas refusé de répondre ? Vous n'étiez pas obligé de les dénoncer !

— Parce que...

Voirbo s'arrête, réfléchit :

— Ma foi, je ne sais pas.

Un sourire blafard :

— Peut-être par conscience professionnelle !

Le 2 mars, l'assassin confirmait ses aveux. Le juge Douet d'Arcq expédia le meurtrier à Mazas, et le prochain interrogatoire fut fixé au samedi. En sortant, Voirbo avait retrouvé son sourire.

— A samedi, messieurs, dit-il.

XII

La dernière pirouette.

Le 4 mars, vers onze heures du matin, Mme Voirbo demandait à être reçue par le commissaire. Il se leva pour l'accueillir, et attendit. Dès qu'elle put parler, Macé sentit la fièvre lui hérisser la peau. Elle venait de dire :

— Je n'ai pas le courage d'accomplir les formalités d'inhumation. Je m'y perds ! Aidez-moi, monsieur le commissaire !

— Quelle inhumation ?

— Celle de mon mari.

— Voirbo est mort ?

— Le directeur de Mazas vient de m'envoyer un mot me priant de reconnaître son corps.

Macé saisit le papier, le lut et le relut. La feuille tremblait entre ses doigts.

— Vous voulez bien m'aider ? supplia la veuve. Vous en avez le pouvoir. Il ne s'appelait pas Voirbo ; nous étions mariés sous un faux état civil. Le mariage religieux ne valait rien non plus. Il n'a jamais été consommé.

Un mariage blanc ! Il ne manquait plus que ce détail pour achever de donner à l'affaire du puits de la Princesse ce caractère mélodramatique presque insoutenable, qui explique sans doute maintenant le ton choisi pour la conter, celui du plus ténébreux feuilleton.

Une heure plus tard, le cou enveloppé d'un foulard, l'officier de paix entrait chez le directeur de Mazas, qui expliqua aussitôt :

— Mon cher commissaire, je vous attendais. Oh ! je suis navré ! A huit heures, « votre » assassin descendait de la cellulaire. Les gendarmes l'ont mené à la salle où les « entrants » attendent les formalités d'écrou. Il tenait un pain sous son bras et il l'a ouvert. On ne lui avait pas ôté les menottes. Tout était réglementaire. Le gendarme a entendu un bruit

de gouttière et il a vu Voirbo tomber à genoux. Le sang pissait. Comme une fuite d'eau ! Il s'était...

— On n'avait pas examiné l'intérieur de ce pain ?

— S'il avait voulu attendre quelques minutes, nous l'aurions fait. Cette formalité a lieu après le passage aux « entrants ». Adressez-vous au Dépôt, ce sont eux les responsables ! Mais quel gaillard, votre bonhomme ! Il a presque détaché la tête du tronc !

Ce fut, à la morgue de la prison, la dernière entrevue du Mouchard et du Commissaire. Voirbo, avec sa barbe noire, son chapeau posé près de lui et sa redingote ensanglantée, souriait du sourire vide des masques de cire. On avait replacé la tête dans une posture à peu près normale. Le suicidé ne semblait pas avoir subi une décollation, mais il montrait cet air gauche des gens qui souffrent du torticolis.

— Et la lame ? demanda Macé au directeur.

Le fonctionnaire la tira d'une armoire. Macé lut sur la tranche : « Sunday[1] ». Ce n'était pas celle que Macé avait saisie dans le chapeau de Voirbo ! Macé avait pris la première sur Voirbo lui-même. Les six autres étaient restées chez sa femme, après la perquisition !

Au Dépôt, le directeur était trop occupé pour le recevoir ! Son secrétaire aussi ! Là, on se sentait coupable : les responsables fuyaient les contacts directs. Quand Macé sortit, il avait parfaitement compris que l'assistance dont Voirbo avait bénéficié pendant son existence crapuleuse s'étendait encore sur son cadavre. Il fonça au Palais, bouscula le gendarme qui gardait la porte de Douet d'Arcq et entra en trombe.

— Je vous avais prévenu, monsieur le Juge ! Et j'ai prévenu le Procureur Désarnauds ! Les complicités dont Voirbo a bénéficié sont innombrables ! Souvenez-vous de la manière dont il nous a lancé : « A samedi, messieurs ! » Ici même ! Devant vous ! Il se foutait de nous ! Il savait ce qu'il allait faire ! Ah ! il n'y a qu'un homme qui puisse vous édifier !

Le juge d'instruction jouait avec un coupe-papier.

— Qui ?

— Chamboron !

Le coupe-papier tomba sur le plancher.

— Laissez-nous, Giraud, ordonna Douet d'Arcq à son secrétaire. Macé, voilà le nom qu'il ne faut pas prononcer !

— C'est Chamboron, le chef de la police politique, qui est le coupable. C'est lui qui a engagé Voirbo comme mouchard, délateur politique et provocateur ! C'est Chamboron qui a couvert Voirbo au point de déléguer des agents pour me surveiller, moi, le policier ! C'est Chamboron qui lui a donné les chances d'échapper par le suicide !

— Calmez-vous, Macé. Si vous me disiez plutôt comment Voirbo a pu se procurer cette arme ?

1. Dimanche.

— Elle était cachée dans un pain qu'on lui a remis. La lame saisie par moi a été confiée au greffe et n'en a pas bougé... Va-t-on en finir ?

— Mais oui, mon ami, cette affaire doit être considérée comme terminée. Le dossier Voirbo...

— Ira rejoindre celui de Saba ! Celui de Marie Carton ! Celui de Bernard ! Celui des « Briseurs de Portes » ! Avez-vous songé qu'il va falloir aussi rechercher cette Aline, la fille dont le nom était inscrit sur la porte de Bodasse ?

— Mon ami, vous avez en partie raison. Je vais demander au préfet une enquête sur les protections accordées à Voirbo. Je prends mes responsabilités, vous voyez !

— Le préfet ! s'exclama le commissaire, mais il couvre Chamboron ! C'est le ministre qu'il faut voir ! Enfin, vous ne pensez pas qu'un rapport direct...

— Vous devriez vraiment soigner votre fièvre, mon cher commissaire.

L'officier de paix sortit en claquant la porte. Il se dirigea vers le bureau de Nusse par les galeries de grisaille et de feutre où ne circulaient plus que des hommes à robe. Nusse sourit en le voyant, vint à lui, le prit affectueusement par l'épaule et le félicita. Quoique flatté, Macé remarqua que Nusse ne semblait pas davantage se soucier de l'ultime dérobade du criminel ! Macé en conclut que personne, même celui qu'il admirait, ne se souciait de voir l'assassin de Bodasse passer aux Assises ! Les projets les plus saugrenus s'ébauchaient. S'il demandait audience au ministre ? Ou à la princesse Mathilde ? Ou à l'Impératrice ? Elle était romanesque. Romanesque... Nusse avait raison. Tout cela était du roman.

Il n'était cependant pas résigné à lâcher prise. Soit, il se tairait, il accepterait d'être prudent, de respecter le jeu des tricheurs, mais il saurait. Puisque la lame avec laquelle Voirbo s'était tranché la gorge aurait dû rester sous la garde de sa femme, la malheureuse devait savoir quelque chose. Il grelottait de fièvre en arrivant chez elle.

— Mon Dieu, dit-elle. *Vous aviez donc intérêt à sa mort !*

— Moi ! Intérêt ! Mon intérêt était qu'il soit jugé publiquement, madame, et non escamoté !

— Ah ! ces histoires de police, je n'y comprends rien ! Alors, pourquoi m'avez-vous envoyé hier matin un inspecteur ?

— Je n'ai envoyé personne.

— Un inspecteur est venu de votre part ! Il m'a demandé une des lames anglaises que vous aviez mises de côté !

— Et vous l'avez donnée !

— Bien sûr ! Vous l'exigiez !

— Sans ordre écrit ! Et de ma part encore !

Une crise de larmes secoua la veuve. La pauvre, elle aussi devait être à bout de forces ! Elle chercha l'écrin en tâtonnant comme une

aveugle. Dans le velours cramoisi, deux encoches étaient vides maintenant.

— Enfin, souffla Macé, je vous demande pardon, madame. Nous étions trois à connaître l'existence de ces rasoirs ! Vous, moi et Voirbo. Ce n'est ni vous ni moi. C'est donc votre mari qui les a fait demander. Comment était ce messager ?

— Un grand blond, mal habillé, avec un long nez, des yeux pâles.

Aussitôt après son arrestation, Voirbo avait été rejoint par Sauveterre. C'était le fidèle agent de Chamboron qui avait fourni au mouchard l'ultime moyen d'échapper à la justice. Aucun doute. En dépit de sa haine pour le commissaire, Sauveterre était bien trop lâche pour agir sans couverture. Inutile de chercher plus loin. M. Chamboron, chef de la Brigade des Recherches, maître de la police politique de l'Empire, avait mis le Mouchard au-dessus des lois [1].

Aux derniers jours de mars 1884, quinze ans plus tard, Macé travaille dans son cabinet. Par instants, l'ancien officier de paix s'arrête d'écrire, va vers un meuble sur lequel s'empilent des objets hétéroclites. Dans une boîte, un masque dort, composé jadis par un assassin qui s'amusait.

Il a changé, le commissaire aux mines de sous-lieutenant. Dans un visage affermi ne paraît plus que par intervalles le sourire du monsieur Adrien qui amusait Mathilde. Mathilde... Il reprend sa chasse aux fantômes. Tiens... mais sur sa table... sur sa table, les sept lames marquées aux jours de la semaine sont au complet dans leur écrin ! Il feuillette des journaux jaunis, considère une photographie dont la lumière a rongé les bords et qui représente une demoiselle en paniers. Puis il se retourne, cherche une lettre reçue le jour même, couverte d'une anglaise pointue. Il fourre le papier dans sa poche.

Son regard se fixe sur un chapeau de soie.

C'était le 5 mars 1869. Un vendredi... Toujours le crachin... Quel hiver, cette année-là ! Les inondations, la neige, la boue... et cette grippe ! La grippe à Voirbo ! Dans une voiture de louage, près d'une bâtisse qui se dégageait mal d'un jour épais, à huit heures du matin, Macé attendait. Des charrettes roulaient sur le pavé. Les biffins grattaient les poubelles.

Brusquement, la triste façade s'anime. Une porte grince. Un cheval hennit. Un corbillard sort de Mazas. Le cocher fouette ses bêtes. Une

1. *L'Illustration* se contenta de publier cette conclusion :

L'assassin de la rue Princesse n'a pas attendu l'arrêt de la justice ; quand il s'est vu vaincu, écrasé par l'évidence des preuves réunies contre lui, il s'est jugé lui-même et il s'est condamné en se coupant la gorge avec un rasoir. Voilà un drame de moins pour les oisifs parisiens. Le procès cependant promettait d'être bien noir, et partant, bien intéressant. (Mars 1869.)

On remarquera que le nom du criminel n'était même pas mentionné.

femme marche derrière, menue et anguleuse dans ses voiles de deuil. Le conducteur pousse ses rosses. L'allure s'accélère. La femme court presque, et le fiacre du commissaire trottine, réglant sa vitesse sur celle du convoi qui entraîne à la sauvette le cadavre du tailleur.

Au Père-Lachaise, Macé et ses agents, en bourgeois, abandonnent leur « sapin » pour entrer dans la nécropole. Les tombes semblent taillées dans des étoffes molles. Ils se cachent. Pas de clergé. Pas de public. Rien d'autre que les formes des fossoyeurs... En quelques minutes, les obsèques du Mouchard sont bâclées. Et deux personnes rejoignent la veuve. Macé sent une émotion incontrôlable le saisir. Ce couple surgi de la brume, soutient la jeune femme, l'aide à sortir... Les inconnus marchent maintenant avec Mme Voirbo dans un Paris où se répondent les appels des laitiers. Le crachin ne cesse pas. Près de la Grande-Roquette, ils s'arrêtent. Le commissaire sait bien où ils sont. A l' « Abbaye de Monte-à-Regret » ! comme disent les gibiers de centrale : le lieu où l'on dresse d'ordinaire la guillotine. Quelle coïncidence ! Mme Voirbo embrasse ses compagnons et s'enfuit.

L'homme prend la femme âgée par la taille et repart. Macé les suit. Non loin de lui, les agents... Des fils invisibles relient ces groupes que le brouillard tente de dissoudre. Les deux vieux montent dans l'omnibus de Grenelle, et le commissaire s'installe à l'impériale, en dépit de sa fièvre mal guérie. A la place Cambronne, le couple descend et s'engage rue de la Croix-Verte. L'inconnu ouvre la grille d'une villa ornée d'un jardinet pelé. Longtemps, le policier observe la maison aux contrevents rougeâtres. Puis il entre. Ses chaussures crissent sur le gravier... Un perron... il frappe. « Ils » sont encore dans le vestibule et le monsieur n'a pas ôté son chapeau.

Macé dit d'une voix étouffée :

— Je suis le commissaire du quartier de l'Odéon. Voirbo était votre fils ?

Le femme baisse la tête et sanglote. Les poings du vieil homme pendent au bout de ses bras, comme des morceaux de plomb. C'est sans doute le père. Mais l'officier de police pense : « Où ai-je donc vu cette tête-là ? »

— Je vous ai déjà rencontré, monsieur, dit-il. Vous êtes bien le père de Voirbo ?

— Oui. Je me souviens de vous aussi. Vous travailliez alors au Contrôle Général. J'avais affaire avec M. Nusse.

Reboul !

Nom de Dieu ! Reboul !

— Vous êtes l'exécuteur des hautes œuvres de la Ville, murmure Macé.

— Bourreau de Paris[1].

1. L'auteur n'a pas plus imaginé l'épisode du « père bourreau » que celui du « mariage blanc » ! C'est la vie qui a inventé le mélo.

Macé regarde l'homme avec horreur. Il a le même teint d'olive que son fils, le même air lisse, les mêmes yeux d'anthracite. Seulement, il a le droit de tuer, lui ! Dans le même style, d'ailleurs, en coupant les cous ! Soudain, le père s'étrangle de fureur, d'écœurement, de désespoir :

— Il vaut mieux, monsieur, que je n'aie pas eu à le guillotiner ! Je lui disais qu'il serait préférable que je le tue de ma main, avant qu'il ne devienne un monstre ! Enfant, il égorgeait les chats, les oiseaux ! Monsieur, je n'oserais pas vous le dire si tout n'était pas terminé, mais il n'avait pas sept ans qu'il me demandait de lui fabriquer comme jouet une petite...

— Tais-toi ! hurle la femme.

. . . . . .

Après quinze ans, Gustave Macé songe, les mains pressées contre les tempes. Il en est maintenant au moment de vérité. Pourquoi Voirbo tuait-il? Il voit encore le tueur, assis dans son bureau de la rue d'Assas, faisant craquer ses jointures ou jouant avec son chapeau, trop viril, trop luisant, trop noir, avec ses airs d'escamoteur ! Mais pourquoi ? L'argent ? C'est une explication. C'est même un mobile. Mais si insuffisant ! L'intérêt n'est qu'un masque, un leurre pour la raison, une convention tacite entre magistrats, policiers, psychologues et assassins pour s'épargner de trop fouiller l'homme ! Des millions d'individus manquent d'argent et ne tuent pas ! La folie ! Ah ! voilà qui est plus sérieux. Une certaine manière d'être fou. Voirbo ne tue adroitement qu'avec le rasoir. Il s'est servi une fois des chevrotines, certes, mais il n'y est pas revenu. L'arme à feu n'est pas dans sa manière, on l'a vu aux « Folies-Belleville ». Alors, ne peut-on imaginer sa main agile, prolongée par l'acier d'un rasoir anglais, qui gagne une sorte d'indépendance, une vie fantastique ? Eh bien ! non ! Voirbo n'était pas fou non plus. Ni possédé. Calculateur, paillard, dépensier, logique mais sans excès, coquet, roué, courageux dans l'exécution. Non, il était sain. Il était normal. *Horrible !*

Macé relève le front. Il voudrait pourtant comprendre. Deux traits dominent Voirbo : mouchardage et meurtre. Ah, ça, quel prodigieux mouchard ! Un Liszt de la délation ! Par vocation ! Par sincérité ! Policier avec les policiers ! Révolutionnaire avec les révolutionnaires ! Mouchard au point de... Au point de « donner » sa première femme et son beau-père, sans qu'on les lui demande ! Au point de se vendre lui-même ! Oui, il l'a reconnue, cette puissante envie qu'il avait de se dénoncer, de tout dire à son ennemi. Ses aveux sont parmi les plus précis, les plus détaillés, les plus exacts que l'on puisse trouver dans l'histoire du crime. Ils constituent une extraordinaire plongée dans les ombres de Caïn. Oui, Voirbo moucharde exactement comme... exactement comme il se tue, lui-même. *Avec un ultime et affreux plaisir. En souriant ! Ce rapprochement entre le tueur et le mouchard, leur même psychologie, éclaire un peu l'ancien commissaire. Au fond, pense-t-il, Voirbo, c'était le prototype*

du mouchard, probablement le plus complet qui ait jamais existé, le plus « exemplaire ».

Il se lève et marche dans son bureau. Et la voix du père Reboul résonne encore dans son oreille : « Enfant, il égorgeait les chats, les oiseaux... A sept ans déjà, il m'avait demandé de lui fabriquer une petite guillotine... » Tout tient là. Le cercle se referme : le petit Voirbo était un enfant naturel ; son père était bourreau. Son père lit en lui, très jeune, les signes héréditaires de la mort violente. Il s'en indigne. Voyons, on ne tue pas sans ordre, gratuitement ! « Cet enfant a le génie du mal », dit l'assassin professionnel écœuré. Il ne comprend pas une seconde, lui, l'honnête artisan, que le petit Voirbo joue à son père !

Le vertige prend Macé, devant ces abîmes. En songeant à l'enfance de Voirbo, il est allé aussi loin que la science du temps peut le mener. Il a effleuré la vérité. Il a compris ce qu'il peut comprendre. Il ne sait pas que la fascination qu'exerce Voirbo sur les femmes vient justement de son caractère criminel, de son hypersexualité. L'affaire si remarquable sous cet angle de sir Jack l'Éventreur ne se produira qu'en 1888. *Ah ! les disciples de Freud en diraient aujourd'hui davantage...*

. . . . . .

On frappe. Ringué paraît. Il a vieilli aussi et ne porte plus l'uniforme. Il est devenu majordome, garde du corps et valet de chambre du patron qu'il n'a plus quitté.

— Voilà le journal du soir, monsieur le commissaire.

Gustave Macé a beau être devenu entre temps le chef de la Sûreté, il est toujours « Monsieur le Commissaire ».

— Je donne ma démission, Ringué.

Macé a décidé d'abandonner son poste. Cette étonnante affaire Voirbo où il a tant risqué a été le point de départ de sa fortune. Trois mois plus tard, Nusse lui a fait obtenir une direction à la Préfecture, en dépit d'un Chamboron dont le crédit a été ébranlé. Puis, l'Empire a sombré, mais Versailles a gardé l'intelligent policier. Macé a remplacé Nusse quand il a pris sa retraite. Puis il a été nommé chef-adjoint, et chef de la Sûreté. Dès 1879, *cependant, date de sa nomination, l'opposition n'a plus cessé de croître contre lui. Si l'Ordre moral avait été indulgent, la République consolidée suspectait, sans doute à tort, ce fonctionnaire hérité de l'Empire. Quant à Chamboron, il est tombé avant lui.*

Tout ce qui restait mystérieux dans la conduite de ce personnage, pour un jeune commissaire, est devenu assez clair pour le chef de la Sûreté. Chamboron, chef du service dénommé Brigade des Recherches pour se faire la bouche fraîche, grand maître de l'espionnage politique de l'Empire, avait trouvé en Voirbo un agent dont la grève des tailleurs a démontré à la fois l'efficacité et le cynisme. Compromis dans une affaire criminelle, Voirbo se plaint à Chamboron en dénonçant une manœuvre calomnieuse pour se débarrasser de lui. Chamboron réagit en faisant

confiance à son subordonné. Il le couvre, comme un pékin couvre un autre pékin traqué par un rival militaire, ou réciproquement. Puis, il s'aperçoit peu à peu de son erreur. Il est trop tard. Il ne redoute guère les révélations que Voirbo pourrait faire. On ne le croirait pas. Simplement, Chamboron est contrarié qu'un de ses agents soit « mouillé ». Il n'est pas policier, Chamboron, il est mouchard lui-même. Grand chef mouchard. Abandonner l'agent brûlé ? Non. Une obscure loi qui ne diffère pas essentiellement de celle du « milieu » le lui interdit. Le sachant gravement compromis, il lui laisse encore une chance, avec les aveux de Rifer. C'est manqué ? Il reste le rasoir, passé à Voirbo pour qu'il se liquide, hors de tout procès, de toute clarté, de toute justice, en silence. Chamboron hait fonctionnellement la lumière et s'estime au-dessus de toutes lois, morales ou civiques. Sous cet angle, l'affaire Voirbo apparaît comme le prototype de bien d'autres, et met en valeur des mécanismes clandestins dont peu de régimes ont su se mettre à l'abri. Elle éclaire indirectement, par exemple, le suicide du colonel Henry de l'affaire Dreyfus et quelques autres.

Cependant, Macé a eu beau s'acharner contre les policiers « politiques », qu'il déteste, lui aussi fonctionnellement, il a dû reconnaître que le changement de régime ne se traduisait que par une mutation de personnel. D'autres « bourriques » ont remplacé Voirbo et ses amis et Chamboron a eu des successeurs, au nom de l'Ordre moral, d'abord, de la République ensuite. Nul doute que la tradition ne se poursuive !

Or, ses adversaires viennent de lui jeter dans les jambes une obscure affaire de nihilisme. Attaqué à la Chambre, Andrieux, Préfet de Police, l'a lâché. Ah ! il avait bien raison de rire en mourant, le Mouchard !

Les fureurs et certaines ingénuités de Macé n'ont pas disparu avec l'âge. Il donne sa démission, mais une arme lui reste, le livre. Le plan de l'œuvre qu'il imagine s'organise. La Police Parisienne. *Il y vantera de manière assez naïve le courage des sergots, la corruption des « mouches » et des indicateurs, et la « souplesse » des chefs... C'est l'un des moins truqués parmi les ouvrages de ce genre, et l'un des plus nécessaires à l'historien qui désire comprendre les fonctionnements policiers.*

Il sourit, en voyant l'expression inquiète de Ringué :

— Ils m'ont eu, mais je prendrai ma revanche ! Je vais publier l'affaire Voirbo !

— Vous ne direz tout de même pas que j'ai touché les jambes de Bodasse, carrefour de Buci, et que j'ai cru que c'était du jambon !

— Mais si, Ringué !

— En tout cas, il y a un salaud qui a payé ! grogne l'agent.

Lors de l'insurrection de Paris, en effet, Sauveterre est passé au service des Communards. Dès la fin du premier mois, sentant le vent tourner, il les trahissait. Surpris, il a été fusillé sans procès. C'était bien un congénère de Voirbo, courage en moins !

— On parle de Mathilde de Senlis dans le journal, dit l'ancien agent.

« Monsieur Adrien » vient de se rendre compte que depuis quelques minutes il joue dans sa poche avec la lettre parfumée. Les souvenirs roses balaient les souvenirs noirs.

— Tu l'as revue, toi ?

— Oh ! non, monsieur le commissaire ! Mais Paris est plein d'affiches.

— Fais voir le journal !

Il lit les phrases qui vantent le talent de la demoiselle qui chantait Le Modèle en vif argent. *Son bureau lui semble triste comme une chambre de malade. Il va vers la glace. Ah ! où sont les joues rondes de ses trente ans ? Et pourtant... Pourquoi pas ? Après tout, c'est elle qui lui a écrit... Il tire le papier froissé et relit :* Cher « Monsieur Adrien », vous souvenez-vous encore du temps où l'on vous nommait ainsi du côté du Luxembourg ? Je reviens d'Amérique et... *Elle a pris du style, l'amie du « chimiste » Entouca !*

— Elle donne ce soir sa première à « L'Eldorado ». Va y avoir un monde fou !

— Quelle heure est-il, Ringué ?

— Neuf heures, monsieur le commissaire. Vous voulez dîner ?

— Non. Je sors. Mon habit, en vitesse !

Ringué le regarde toujours. Cet animal-là sourit ! « Monsieur Adrien » détourne la tête :

— Je rentrerai peut-être tard. Heuh... Ne... Je crois... Enfin, il vaut mieux que tu ne m'attendes pas. Je prends les clés.

ARMAND LANOUX

DÉSORDRE ou PROGRÈS

par Ed. Giscard d'Estaing

S'il était flatteur de soulever la curiosité et l'étonnement du monde, nous pourrions être enchantés, car une fois de plus la France désoriente les observateurs étrangers qui ne savent comment se reconnaître au milieu des contrastes qu'offre notre politique. Suivant l'état de leur humeur, quelques-uns, et ils sont rares, retiennent ce que l'on dit de favorable sur notre pays : activité économique, équilibre de la production agricole et industrielle, plein emploi presque partout obtenu, santé monétaire ; tandis que les autres, et ils sont légion, retiennent ce que l'on dit de défavorable : égoïsme patronal, instabilité gouvernementale, mécontentements sociaux, grève généralisée de l'impôt, démoralisation du pays, etc.

Ces diverses opinions s'affirment avec d'autant plus de vigueur qu'elles s'appuient généralement sur les avis de Français qui portent eux-mêmes sur notre pays les jugements les plus divers. Comme le tout est colporté dans le monde entier par la presse, par les discours d'hommes politiques, par les actualités cinématographiques ou par la radio, on devient incapable de distinguer le vrai du faux. Ajoutez que celui qui exprime honnêtement un fait juste n'a souvent qu'une faible audience, tandis que celui qui annonce avec fracas le fait le plus invraisemblable a des chances de faire recette. Un grand éditeur américain auquel je faisais observer l'étrangeté des campagnes de certains journaux hebdomadaires de son pays, me dit, non sans humour, qu'elle était la preuve de l'excellence de la presse américaine : comme tout ce qui se passe dans le monde est annoncé par elle jour par jour, ces hebdomadaires sont bien obligés de se rabattre sur les fausses nouvelles sans quoi ils n'auraient rien à dire !...

Un problème précis se trouve actuellement posé à notre pays : la situation économique française est-elle bonne ou mauvaise ? Et l'agitation sociale qui vient de se traduire en grèves retentissantes est-elle justifiée et supportable, ou artificielle et périlleuse ? Il n'est peut-être pas impossible de répondre à cette double question.

L'ÉCONOMIE FRANÇAISE AU MILIEU DE 1955.

L'indice de la production industrielle française s'est élevé en moyenne à 171 pour le premier semestre de l'année contre 154 l'an dernier. Le dernier indice auquel on puisse attacher de l'importance est celui de juin (puisqu'en juillet et en août les congés affectent les statistiques) : il s'est élevé à 176, contre 158 en juin 1954 et 147 en juin 1953 ; il était également en augmentation sur les indices des mois précédents qui ont été successivement, depuis le début de l'année, de 166, 169, 173, 170 et 174.

Cette situation moyenne recouvre naturellement des différences dans les divers secteurs économiques et l'industrie textile notamment connaît toujours un marasme assez grave. La production d'électricité est en progrès de 10 p. 100 sur 1954, alors que l'accroissement sur lequel on compte généralement est de 7 p. 100, ce qui correspond au doublement de la consommation en dix ans. Les industries sidérurgiques ne peuvent suffire à la demande. La production mensuelle d'acier en France, depuis le début de l'année, a dépassé 1 050 000 tonnes contre une moyenne mensuelle de 885 000 en 1954, et elle s'est élevée à 922 000 tonnes en août 1955 contre 786 000 en août 1954. La production automobile est un indice d'autant plus intéressant qu'il traduit à la fois un progrès industriel et une amélioration des niveaux de vie des acheteurs : le nombre de voitures vendues en France pendant les huit premiers mois de 1955 est supérieur de 21 p. 100 à celui de la période correspondante de 1954. La construction de logements, qui avait été si douloureusement en retard chez nous, s'accroît sans arrêt et le rythme actuel dépasse de 20 p. 100 celui de 1954. On annonce d'autre part des récoltes bonnes, sinon même excellentes, pour les céréales, et, en général, la situation agricole est considérée comme très satisfaisante. On en a la preuve dans le renversement de la situation du commerce agricole avec l'étranger : pour la première fois depuis longtemps, nous avons exporté plus que nous n'avons importé; pendant les sept premiers mois de 1953, le commerce français des produits agricoles avec l'étranger s'était traduit par un déficit de 53 milliards, celui de la période correspondante de 1954 par un déficit de 17 milliards, alors que, pour les sept premiers mois de 1955, nous avons enregistré un excédent de 9 milliards ; c'est que pendant trois ans nos importations agricoles sont restées sensiblement constantes, tandis que les exportations ont successivement passé de 48 à 72, et à 110 milliards.

Ces diverses constatations se concrétisent dans le mouvement des échanges commerciaux intérieurs. Le chiffre d'affaires des grands magasins, à Paris, atteignait, en juin 1955, l'indice 2 605 contre 2 225 en juin 1954, marquant un progrès de 17 p. 100 d'une année à l'autre. Le trafic marchandises de la S.N.C.F. reflète également l'ensemble de l'activité économique du pays : les tonnes kilométriques transportées ont

atteint, en juin, 4 030 millions contre 3 330 en juin 1954, soit un progrès de 21 p. 100.

Avant d'examiner la situation monétaire de notre pays, il est nécessaire de savoir comment a évolué son commerce extérieur avec les pays étrangers. Pour les six premiers mois de l'année 1953, le déficit de la balance commerciale avait été de 135 milliards de francs ; il a été réduit à 103 en 1954 et à 57 en 1955. On ne s'étonnera pas dans ces conditions de constater l'amélioration de nos comptes à l'Union Européenne des Paiements, qui avaient été, pour nous, un si vif sujet de préoccupation il y a deux ans. Nous croyons intéressant de donner le solde actif ou passif que notre pays a enregistré avec les autres pays de l'O.E.C.E. pendant chaque mois des années écoulées :

SOLDES MENSUELS DES OPÉRATIONS DE LA FRANCE A L'U.E.P.

	1953	1954	1955
	—	—	—
Janvier	— 10,9	— 1,8	+ 6,3
Février	— 31,3	— 11	+ 17,3
Mars	— 19,4	— 10,3	+ 26,2
Avril	— 51,6	— 26,1	+ 10,8
Mai	— 37,4	— 1,8	+ 8,2
Juin	— 56,8	— 6,2	+ 21,7
Juillet	— 2,2	+ 0,4	+ 26,4
Août	— 22	— 10,5	+ 21,3
Septembre	— 24,8	— 1,3	+ 16,6
Octobre	— 8,8	+ 6,1	»
Novembre	— 9,7	+ 12,4	»
Décembre	— 32,3	+ 11,4	»

On voit que c'est en juillet 1954 que, pour la première fois, nous avons enregistré un timide équilibre après dix-huit mois de déficits. Notre redressement s'est affirmé en octobre 1954 et, depuis cette date, nous avons constamment enregistré des soldes positifs.

Pour compléter cette esquisse de la situation physique de la France, il reste à caractériser ses finances publiques. Le Gouvernement vient, on le sait, de faire reconduire pour 1956 le budget de 1955. Mesure pleine de sagesse qui évite les lamentables surenchères d'un Parlement démagogique approchant de sa réélection, mais qui ne peut pas empêcher le développement automatique de dépenses entraîné par les décisions antérieurement votées : ces dernières occasionneront 170 milliards de dépenses nouvelles, ce qui fait prévoir un déficit comptable d'environ 700 milliards, gros de danger pour l'économie et pour la monnaie. Il faut toutefois rapprocher cette prévision de ce que l'on sait de la réalisation du budget en cours, rapprochement qui n'est pas sans apporter un correctif au jugement qui porterait seulement sur les comptabilités abstraites du Trésor. En effet, tandis que les recettes prévues pour l'exercice 1955 s'établissaient à 3 077 milliards de francs, celles encaissées pen-

dant le premier semestre se sont élevées à 1 670, c'est-à-dire à 54 p. 100 ; d'autre part, sur un total de dépenses prévues de 3 688 milliards, les dépenses effectivement réalisées en six mois se sont élevées à 1 652, soit à 45 p. 100. Le développement de l'activité française est d'ailleurs confirmé par les recouvrements budgétaires : pour les sept premiers mois de 1955 les encaissements ont atteint 1 985 milliards contre 1 864 pour la période correspondante de l'année précédente, fournissant un excédent de 120 milliards.

Tels sont les chiffres. Nous regrettons d'avoir été obligé d'accumuler des renseignements statistiques aussi arides, mais il faut bien s'y résigner ; les renseignements incontestables qu'ils fournissent sur l'état de nos affaires sont en effet assez différents de l'impression générale que l'on ressent si l'on se fie à certaines informations passionnées ou si l'on essaie de restituer la vérité à travers le prisme des mouvements sociaux.

L'ÉVOLUTION SOCIALE.

Le mécontentement dans notre pays semble presque général et il se manifeste par des explosions de violence ou par des grèves interminables. Puisque ce sont des questions de salaires qui sont présentées comme la cause unique des revendications ouvrières, il convient d'examiner la situation sociale dans notre pays.

Une étude très complète a été faite sur l'évolution des salaires réels en France et dans quelques pays étrangers. Il est extrêmement difficile de comparer la situation physique d'un ouvrier français, d'un ouvrier allemand ou d'un ouvrier suisse. Les éléments qui entrent dans la composition du salaire, et ceux qui constituent la dépense normale d'un ouvrier, sont trop variables d'un pays à l'autre pour qu'on puisse émettre en cette matière un jugement qui ne soit pas aussitôt nuancé par des considérations qui lui enlèvent une partie de sa valeur. La Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier s'est livrée à ce sujet, pour les six pays du pool, à des enquêtes extrêmement intéressantes, mais il faut bien reconnaître qu'elles concluent surtout à l'extrême difficulté de comparer ce qui est si difficilement comparable.

Par contre, on peut suivre avec très peu de chances d'erreurs l'évolution des salaires dans chacun des différents pays. D'abord l'évolution du salaire nominal, puis, par l'intermédiaire d'un indice de prix national, l'évolution du pouvoir d'achat de ce salaire. La contexture du salaire peut prêter à des controverses, de même que le choix des éléments que l'on fait entrer dans la consommation ouvrière, mais puisqu'on ne change pas la composition des deux éléments de comparaison, le sens de l'évolution n'est pas contestable, pas plus que les comparaisons chiffrées qu'elle permet.

En prenant pour base 100 dans les neuf pays considérés, d'une part les

salaires payés en décembre 1949 dans chacun d'eux, et d'autre part un certain indice du coût de la vie calculé dans chaque pays d'après des prix de détail soigneusement choisis, on peut établir le tableau suivant :

INDICES DES SALAIRES ET DU COUT DE LA VIE.

	Indices des salaires (gains directs)			Indices du coût de la vie (prix de détail)		
	Décembre 1949	Octobre 1952	Décembre 1954	Décembre 1949	Octobre 1952	Décembre 1954
	—	—	—	—	—	—
France	100	162	178	100	139	138
Grande-Bretagne	100	123	136	100	121	129
Allemagne	100	131	140	100	114	114
Italie	100	115	123	100	118	123
Belgique	100	118	126	100	111	114
Pays-Bas	100	121	132	100	116	123
Suisse	100	108	111	100	106	106
Suède	100	150	156	100	127	128
Etats-Unis	100	122	128	100	113	113

Si maintenant on compare les salaires nominaux avec les indices du coût de la vie (de façon à éliminer autant qu'il est possible l'élément monétaire à l'intérieur de chaque pays), on peut établir le tableau suivant indiquant les variations du pouvoir d'achat des salaires dans les différents pays. La première ligne se réfère à l'évolution enregistrée en cinq ans ; la deuxième ligne se réfère à celle enregistrée dans les deux dernières années de cette période de cinq ans, de façon à donner un renseignement plus précis sur ce qui s'est passé dans les temps les plus proches :

VARIATIONS DU POUVOIR D'ACHAT DES SALAIRES
(Salaires réels)

PAYS	France	Grande-Bretagne	Allemagne	Italie	Belgique	Pays-Bas	Suisse	Suède	États-Unis
	%	%	%	%	%	%	%	%	%
Variations du pouvoir d'achat entre décembre 1949 et décembre 1954	+ 29	+ 5	+ 23	0	+ 11	+ 7	+ 5	+ 22	+ 13
Variations du pouvoir d'achat entre octobre 1952 et décembre 1954	+ 11	+ 4	+ 7	+ 3	+ 4	+ 3	+ 3	+ 3	+ 5

On voit qu'en cinq ans ce sont les salaires français dont le pouvoir d'achat a le plus augmenté (29 p. 100), suivis par ceux d'Allemagne et de Suède. L'augmentation des Etats-Unis est nettement inférieure et les

progrès anglais ou italiens sont pratiquement nuls. A vrai dire, cette comparaison prise sur une trop longue période de temps est contestable, car la situation physique des ouvriers en décembre 1949, alors que les suites de la guerre pesaient encore si lourdement, était incomparable d'un pays à l'autre. Il est évident, en particulier, qu'une hausse de 13 p. 100 dans le standard de vie américain, qui était déjà extrêmement haut en 1949, représente toute autre chose qu'une hausse proportionnellement égale mais s'appliquant à un pays dont le standard de vie était particulièrement déprimé.

Comparons donc de plus près les variations intervenues pendant les années 1953 et 1954. Ici encore c'est la France qui est en tête (11 p. 100) suivie par l'Allemagne (7 p. 100) et les États-Unis (5 p. 100), les progrès des autres pays étant moins sensibles. Encore faut-il renforcer le sens de cette observation par l'examen des deux variables comparées. Si en effet l'amélioration du pouvoir d'achat était due à une baisse des prix, on conçoit qu'elle serait peu visible et par cela même peu sensible. Mais il se trouve que les indices du coût de la vie, pendant les deux dernières années, ont été pratiquement inchangés en France. L'amélioration du pouvoir d'achat des salaires a donc tenu essentiellement à une hausse volontaire et constante du taux nominal des salaires, ceux-ci étant exprimés en une monnaie stable dont le pouvoir d'achat était pratiquement inchangé. Cette constatation, pourtant fondamentale, est à peu près complètement ignorée par l'opinion française.

L'évolution de 1955 est plus difficile à connaître, les renseignements n'étant pas publiés avec une rapidité suffisante. Toutefois, on sait déjà que l'indice des salaires nominaux payés en France (celui qui était de 178 en décembre 1954) s'est élevé successivement à 183,3 en janvier 1955 et à 184,6 en avril 1955. On sait de même que l'indice des 213 articles (qui permet d'avoir une idée du coût de la vie), qui était de 145,3 en janvier 1955, a passé à 144,8 en avril, 144,7 en juin et 144,1 en juillet. On peut donc affirmer que la hausse du pouvoir d'achat des salaires en France, qui avait été de 11 p. 100 entre octobre 1952 et décembre 1954, n'a cessé de se poursuivre pendant le premier semestre de 1955, par le jeu conjugué de la stabilité des prix et de l'élévation du taux nominal des rémunérations, l'amélioration se situant aux environ de 5 p. 100.

L'élévation des salaires n'intéressant naturellement que ceux qui en touchent, il faut savoir à quel nombre de Français elle s'applique. En fait, il n'y a pratiquement pas de chômage total en France, le nombre des chômeurs secourus étant tombé à 43 200 au 1er septembre 1955 contre 61 700 au 1er septembre 1954. Ainsi, malgré l'importance du chômage partiel (qui sévit notamment dans l'Est et dans le Nord), la situation de l'emploi est en France plus satisfaisante que dans tous les autres pays d'Europe dont certains connaissent un chômage angoissant.

Il est donc incontestable que la situation sociale en France était en amélioration saine, régulière, et relativement rapide lorsqu'en juillet 1955 des revendications violentes se sont fait jour. On peut donc se demander si l'industrie française pouvait prendre l'initiative d'accélérer une amélioration déjà plus rapide que chez tous ses voisins, ou si, la subissant, elle peut la supporter sans dommage. La question est grave, et si, comme nous en sommes persuadé, il ne peut lui être répondu de façon générale que par la négative, reconnaissons que cela n'est pas évident.

L'erreur grave est d'assimiler, comme on le fait trop souvent, l'expansion de la production et de l'emploi à un accroissement des bénéfices industriels. Certes tous les indices convergent aujourd'hui pour montrer que la production française était, et demeure, au plus haut degré d'activité qu'elle ait connu. Mais il est vrai aussi, et cela est difficilement visible, que cette activité est obtenue par un rétrécissement volontairement accepté des marges bénéficiaires, qui rend parfois précaire l'équilibre des entreprises et qui, au surplus, les prive des moyens indispensables de renouvellement et de rajeunissement. Toute personne ayant quelque expérience en matière économique connaît les problèmes que pose la gestion quotidienne d'un affaire. Quantité d'éléments, les uns matériels, les autres moraux, interfèrent dans le choix des décisions : vaut-il mieux réduire légèrement la durée de travail dans une usine ou réduire dans la même proportion le nombre du personnel ? Convient-il d'accepter, même à perte, des commandes qui permettent de prendre pied sur un marché jusqu'alors inabordé ? Doit-on continuer à consacrer des sommes importantes à des recherches qui n'ont pas encore abouti mais dont dépend l'avenir ? Est-il souhaitable d'exécuter des marchés qui ne permettent pas les amortissements nécessaires mais qui cependant utilisent un matériel qui, dans peu d'années, sera démodé? Suivant la réponse donnée à telle ou telle des questions de cet ordre, chiffre d'affaires et bénéfice varieront dans le même sens ou varieront en sens opposé : une réduction d'activité permettra des profits immédiats plus amples, tandis qu'un développement apparent des affaires fera qu'un secteur, à lui seul, absorbera tous les bénéfices des ateliers voisins. Et c'est pourquoi le haut degré de l'activité française ne change rien au fait fondamental que les prix de revient français sont excessifs, et que notre économie exige d'être protégée contre la concurrence étrangère par des barrières sans lesquelles notre monnaie devrait être rapidement dévaluée.

L'influence d'une hausse de salaires sur les prix de revient est évidente mais elle agit avec plus de variété qu'on ne le croit. On peut dire que tout, dans un prix de revient, est salaire, car finalement c'est toujours un travail humain qui crée une richesse, quand bien même ce serait une machine qui semblerait la créer, car il a fallu que des ouvriers construisent cette machine. Mais la portion des salaires directs

incorporés dans le prix d'un produit déterminé, en novembre 1955, est extraordinairement différente suivant la nature des productions et le degré de la mécanisation. Si, dans le prix d'un objet, il entre 60 p. 100 de salaires directs et seulement 20 p. 100 dans le prix d'un autre, il est bien évident que l'entreprise qui se consacre au second peut supporter sans peine une hausse des salaires que la première ne peut pas tolérer. A la longue les choses finiront certes par s'équilibrer, car les machines qui permettent l'économie de main-d'œuvre coûteront beaucoup plus cher lorsqu'il faudra les remplacer, mais c'est dans cinq ans ou dans dix ans que l'entreprise qui les emploie se trouvera touchée, et on imagine sans peine que d'autres changements techniques seront intervenus pour modifier les conditions de travail et les prix.

La réaction d'une hausse de salaires sur le prix de revient d'un produit qui consomme beaucoup de main-d'œuvre n'est elle-même pas aussi immédiate qu'on l'imagine. On comptabilise généralement dans une usine les produits suivant leur prix de revient réel à chaque stade de leur production. Même en écartant le cas de matériels importants et chers pour lesquels les délais sont particulièrement longs, il s'écoule fréquemment huit ou douze mois entre le moment où le premier travail humain dégrossit une matière première et celui où l'objet est livré à son consommateur. Cela veut dire que des hausses de salaires décidées en septembre 1955 auront deux conséquences : l'entreprise va voir immédiatement grossir ses dépenses de fin de mois sans augmentation de recettes, ce qui pose un problème de trésorerie particulier ; mais comme les produits qu'elle vendra en octobre, novembre et décembre, seront le plus vraisemblablement entièrement terminés avant le 30 septembre, on ne s'apercevra de la répercussion de la hausse des prix sur les bénéfices qu'après la vente de tous les stocks existant avant cette hausse. Ce sont là des mécanismes évidents et bien simples qu'il serait à peine nécessaire de signaler si les interprétations les plus fausses, parce que les plus tendancieuses, n'étaient constamment avancées chez nous par ceux dont la profession est de troubler l'esprit public et d'exciter les passions par tous les moyens possibles. Aux États-Unis les bénéfices d'une entreprise sont considérés comme une raison d'orgueil pour tous ceux qui en font partie, et on voit même, à l'occasion de la publicité faite autour d'un produit, que le bénéfice qu'il a permis à son constructeur de réaliser est mis en avant comme une preuve de la faveur dont il jouit dans le public. En France, c'est l'attitude inverse qui est généralement adoptée et l'obtention d'un bénéfice est considérée comme un crime honteux auquel il convient de porter immédiatement remède en le supprimant. Or il sera parfaitement possible que les résultats publiés par les entreprises pour leur activité de 1955, tels qu'on les connaîtra au milieu de l'année 1956, fassent apparaître des bénéfices : on en profitera, comme on l'a toujours fait dans le passé, pour déclarer que les hausses de salaires arrachées en septembre 1955 étaient ample-

ment justifiées, et même qu'elles étaient insuffisantes puisqu'elles sembleront avoir été facilement absorbées, alors qu'en fait elles n'auront encore exercé aucune influence sur les bénéfices en cause.

On voit combien la question est complexe et quelle absurdité il y a à prétendre la régler dans l'ignorance et la violence, et au surplus par des mesures d'ordre général. C'est là l'observation à laquelle devraient réfléchir le plus ceux qui ne désirent pas simplement détruire une société dans laquelle ils vivent. L'évolution rapide de l'économie dans le monde moderne fait que ce qui était valable hier est dépassé demain, ce qui était outillage productif devient ferraille inutilisable, ce qui était produit négligé devient l'objet de toutes les convoitises. Ces transformations, qui sont le mouvement de la vie moderne et le mécanisme du progrès incessant auquel on doit les prodigieuses améliorations des conditions de l'existence, créent à chaque instant de nouvelles dénivellations économiques. Les esprits chimériques parlent toujours de l'équilibre comme d'un état idéal vers lequel il faut tendre. Rien dans la vie économique ne permet une pareille vision. Bien au contraire ce sont des déséquilibres naissants et locaux qui occasionnent la mise en jeu de nouvelles forces qui comblent un vide, mais déterminent de nouveaux appels, et entraînent l'ascension vertigineuse de ce monde qui, s'il était équilibré, serait définitivement inerte et mort. Il est étrange qu'on ne voie pas que l'élévation du niveau physique et moral de vie des travailleurs exige qu'ils échappent de plus en plus à la loi simpliste d'un salariat qui prétendait jadis les traiter comme un élément brut de la production, la main-d'œuvre étant assimilée à une matière première. Un morceau de fer qui sert au plus grossier des usages ou qui, au contraire, est serti dans la plus évoluée des machines, reste toujours un morceau de fer et il a la même valeur. Mais un travail humain qui produit mal et lentement un objet dont on se sert à peine peut-il avoir la même valeur que celui qui modèle un instrument prodigieusement efficace ?

L'égalisation systématique des rémunérations est visiblement une erreur au point de vue économique, mais elle est une erreur plus grave encore au point de vue social. On dit souvent qu'une entreprise paie mal ses ouvriers et cela peut être vrai. Mais si l'on croit que c'est uniquement la faute d'employeurs maladroits, on a une chance sur deux de se tromper car au-delà de la gestion de l'usine il y a l'efficacité du genre d'activité. La vérité économique est qu'il y a des activités qui permettent de payer hautement la main-d'œuvre, et d'autres qui le permettent moins. L'application de barèmes généraux conduit donc à un dilemme : ou bien on devra s'aligner toujours au niveau le plus bas, c'est-à-dire celui qui est compatible avec la forme d'activité la moins efficace, la moins productrice ; ou bien on prétendra imposer à tous des rémunérations que quelques industries seulement peuvent supporter

et cela amènera la dislocation de l'économie, le chômage, le mécontentement accéléré et justifié des foules ouvrières. Comme il est difficile de penser que les défenseurs de la classe ouvrière aient pour clair objectif de freiner et de ralentir l'ascension de leurs frères, on est amené à penser qu'il n'est pas exclu au contraire que ce soit le second objectif qu'ils aient adopté.

Une stratégie de désagrégation.

Tout se passe comme si notre pays était en butte à une entreprise non pas réformiste mais destructrice. Il est de fait que le fondement de la doctrine communiste est la prétendue paupérisation, progressive et inéluctable, de la classe ouvrière, et il est de fait que le phénomène observé en société dite capitaliste est exactement inverse. Cette contradiction entre une doctrine qui se dit expérimentale, et l'expérience telle que chacun peut la voir se dérouler, est reconnue par tous les esprits objectifs, mais la conclusion qu'en tirent les dirigeants communistes n'en est que plus curieuse : puisque les prophéties que, depuis plus d'un siècle, les disciples de Karl Marx ne cessent de formuler, sont constamment démenties par des faits rebelles, il faut forcer les faits à se couler vaille que vaille dans le moule de la prophétie devenue un dogme.

Si un telle déclaration n'est jamais exprimée avec clarté, elle est, par contre, sous-jacente à presque toute la littérature communiste. Le dernier congrès de la C.G.T. a illustré avec une parfaite clarté ce point de vue, en rejetant toute mesure pouvant améliorer le sort de la classe ouvrière puisqu'une telle mesure éloignerait l'éclatement final de la société, constamment annoncé et constamment retardé. La grande inspiratrice du Brain Trust communiste a dénoncé « l'illusion réformiste » et, comme certains faisaient observer que les exigences présentées dépassaient toutes les possibilités de réalisation, la réponse a été immédiate : « Et pourquoi pas ? La classe ouvrière n'a pas la charge de la direction des entreprises. Dans le présent elle n'a pas à endosser les responsabilités de l'anarchie, du désordre, de la pourriture capitaliste. Elle n'a pas à organiser le monde capitaliste. » Ainsi s'allient l'irréalisme le plus aveugle quant aux conditions matérielles de l'existence et le réalisme le plus cynique quant à la tactique révolutionnaire.

Nous sommes nombreux à penser que l'essentiel d'une organisation économique est, en dehors de toute préférence doctrinale, de suivre le *meilleur processus possible d'enrichissement général*. Mais nous sommes obligés de reconnaître qu'il existe pendant le même temps des hommes se préoccupant exclusivement au contraire d'appliquer une *stratégie de la désagrégation*, et ils y sont passés maîtres.

Cette clef est la seule à ouvrir la porte du mystère. Et ainsi s'expli-

que quantité de positions injustifiables, dans le domaine social et dans bien d'autres. Personne au monde ne peut dire que les Marocains aient été arrachés à une civilisation de prospérité pour être jetés par la France dans un état de misère, de maladie et d'ignorance. Personne ne croit que Youssef, abandonné par presque tous ses compatriotes il y a deux ans, soit, aujourd'hui, paré de telles vertus morales et politiques qu'il résume tous les espoirs de l'Islam pour un progrès intellectuel et économique. Personne ne pense que les Fellaghas aient pour objectif d'enrichir leur nation quand ils brûlent les récoltes, quand ils détruisent les barrages, quand ils assassinent les médecins. Personne ne le pense ou plutôt ne le pensait, mais il s'agit par la propagande d'en convaincre tout le monde. Bornons-nous sur ce plan à constater que le calme peut régner dans le Maroc espagnol, misérable et médiéval, à l'instant même où les hommes allument des incendies et sèment la terreur dans des régions pacifiques et fertiles du Maroc français. Il est important de susciter, partout où on le peut et par tous les moyens, des foyers d'insurrection qui ébranlent ces régimes occidentaux si étonnamment réfractaires à l'effondrement qu'on ne cesse de leur prédire, et obstinés à progresser même à travers les tempêtes et les guerres. Il n'est donc pas sans intérêt qu'au moment où une guerre est suscitée dans les pays arabes, l'ordre public soit également attaqué en France, où les services publics sont interrompus et où certaines banlieues particulièrement sensibles sont soulevées.

La contemporanéité de pareils mouvements n'est pas le fait d'un pur hasard et on aimerait que les hommes de toutes conditions, au gouvernement, au parlement, dans les usines, dans les centrales patronales et ouvrières, prennent conscience du jeu qu'on leur fait jouer, qu'ils cessent d'apporter leur complicité involontaire à un mécanisme hypocrite qui tend à la plus lamentable des paupérisations, et qu'ils fassent taire leurs médiocres préoccupations partisanes pour se consacrer aux œuvres constructives largement ouvertes sur l'avenir que les énormes moyens techniques du temps présent permettent de réaliser.

ED. GISCARD D'ESTAING

LITTÉRATURE EUROPÉENNE

par Bernard de Fallois

Où en est la critique, où en sommes-nous avec la critique ? Au moment où la littérature elle-même semble désertée dans ses formes les plus essentielles et les plus durables, où le théâtre se vide, où la poésie se taît, où le roman s'essouffle, n'est-il pas vain de vouloir ranimer ce qui n'est que l'ombre, l'écho, le sillage de la littérature ? Nous n'avons plus le temps de lire : est-ce pour lire des livres sur d'autres livres ? Les émotions de l'art ne nous touchent plus : est-ce pour analyser ces émotions ? Toutes ces questions bien actuelles, le lecteur qui vient d'ouvrir le dernier ouvrage de Curtius ne songe plus à se les poser, car il a été jeté d'emblée au milieu des réflexions les plus vivantes. De Virgile à Herman Hesse, un superbe coup de filet lui a rapporté tout le trésor de la culture occidentale. Il voit briller et remuer devant lui cette pêche miraculeuse. Et il comprend que la critique n'était pas ce qu'on lui avait dit.

Peut-être s'en doutait-il déjà. Loin de tourner le dos à la critique, notre époque y plonge tout entière. Beaucoup de ses monuments les plus illustres, les poèmes de Valéry, le théâtre de Giraudoux, les romans de Malraux, nous paraissent déjà délabrés : mais l'importance de ces auteurs n'en est pas altérée, car elle tenait avant tout à leur intelligence. L'œuvre de Gide, qu'on crut longtemps considérable, se rétrécit peu à peu autour d'une demi-douzaine de formules heureuses. Veut-on des exemples plus récents ? Deux des plus grands succès de l'après-guerre ont été *A Study of History* de Toynbee et *Les Voix du Silence* de Malraux. Une interprétation de l'histoire et une interprétation de l'art. C'est-à-dire encore une fois deux œuvres critiques.

La notion de critique est donc aujourd'hui une notion ambiguë. Tout d'abord, nous ne la séparons pas assez du XIXe siècle qui l'a vue naître, comme une rencontre tardive de la jeune histoire et de la vieille littérature. C'est cette critique-là qui a disparu de nos jours, ou plutôt le public à qui elle s'adressait, cette société cultivée qui, à Pétersbourg comme à Londres, à Vienne comme à Paris, aimait lire et prolonger par des conversations le plaisir de ses lectures. D'où justement ce ton des « cause-

ries », des « salons », que Sainte-Beuve allait transmettre, par-delà l'Empire, à plusieurs générations de critiques. Or, les élites qui pouvaient apprécier ce ton ont disparu — l'Angleterre est sans doute le dernier pays européen où il subsiste une élite littéraire — et les alliances que les siècles nouent entre eux étant capricieuses, c'est bien plutôt au XVIe que ressemble le nôtre, avec ses guerres idéologiques, les bouleversements de la science, son vertige devant l'avenir et sa recherche d'un humanisme neuf.

Par ailleurs, la critique littéraire du XIXe siècle est un genre typiquement français, marqué par tous les caractères de notre esprit national. Il peut en exister d'autres, et Curtius en est un bon exemple. « Je ne suis pas philosophe », écrit-il. Il le croit. Mais si son domaine n'est pas celui de la philosophie, c'est bien en philosophe qu'il s'y avance, rapide, décisif, soucieux de dépouiller la vérité de ses apparences, doué de cette quatrième dimension de l'âme allemande qui est la dimension métaphysique. Sa critique est toujours une critique de l'esprit. La nôtre est rarement plus qu'une critique du goût. Sérieuse ou paradoxale, historique, dogmatique ou poétique, on imagine mal la critique française s'intéressant à l'être même des écrivains qu'elle étudie : ce sont leurs reflets qui la séduisent. Cette critique n'est pas forcément superficielle — elle n'est pas non plus profonde. Comme pour l'ensemble de notre littérature d'ailleurs, c'est la variété, l'étendue, la précision de ses enquêtes, qui fait son prix — non le poids. A la limite, les défauts des deux races permettent de mieux opposer leurs tendances : trop psychologue, le Français ne fait plus que saisir des nuances, tandis que l'Allemand, trop philosophe, ne fait plus que s'interroger sur un destin.

Mais cette diversité qui affaiblit, tout en faisant leur charme, les meilleurs critiques français, n'est-elle pas une condition inévitable de l'art critique lui-même ? Gardons-nous de la condamner trop vite. Elle ne signifie pas seulement dispersion, dissipation. Elle signifie seulement que la critique n'est pas une affaire de concepts, mais de personnes. L'objet de sa recherche n'est pas une vérité, mais de multiples vérités. Le philosophe établit ses constructions une fois pour toutes, et hors du temps. La critique ne change pas seulement à chaque génération, elle peut chez un même écrivain connaître des phases différentes. Curtius avait donc raison. C'est bien dans l'ordre littéraire que son effort se situe, c'est-à-dire qu'à une explication du monde il a préféré, non le culte de la forme, comme on le croit quelquefois, mais ce qui est la vraie mission de la littérature, le sens de l'individuel. Conséquence curieuse : si l'on devait classer les genres selon leur rapport avec la vie, la place du critique serait tout à côté du romancier. Tous deux sont d'abord des hommes curieux des autres, vivant d'autres vies que la leur. Il est vrai que leur démarche, à partir de là, se sépare, le romancier faisant des êtres réels avec ses rêves, tandis que le critique choisit des êtres réels, pour entrer ensuite dans leurs rêves et dans leurs pensées.

Le choix d'un critique révèle son esprit, autant que les découvertes de sa méthode. La découverte essentielle de Curtius est sans doute la suivante : il ne croit pas à l'originalité du génie, mais il n'explique pas non plus le génie par les circonstances. Il lui paraît impossible de comprendre Virgile sans le monde romain, mais la signification de Virgile dépasse infiniment le monde romain. Cette position médiane a beaucoup de force. Quant à son choix, il est suffisamment éloquent : Virgile, Gœthe, Emerson, Balzac, Hofmannsthal, c'est-à-dire des écrivains dont les dimensions sont les dimensions même de l'univers, et qui proposent tous à leur lecteur une sagesse. On regrettera pourtant qu'il manque un chapitre à ce livre admirable : celui où l'auteur, cessant de s'interroger sur les principaux représentants de cette littérature européenne, s'interrogerait sur cette littérature elle-même, et le phénomène qu'elle constitue. A cette lacune, on trouve facilement deux raisons : la première est que Curtius n'est pas philosophe, il nous l'a dit, et qu'il se méfie des systèmes. La seconde est que la littérature européenne, pour lui comme pour tout lettré anglais ou italien, est une réalité proche, un élément naturel. Il ne peut pas savoir qu'il en va tout autrement pour un lecteur français.

La France est victime de sa richesse. Les autres peuples savent aisément ce qui leur manque. L'Angleterre connaît son indifférence aux arts plastiques et à la musique, l'Allemagne a payé son extraordinaire floraison poétique par une certaine indigence psychologique que traduit bien l'absence de comédie ou de roman allemand, l'Italie et l'Espagne n'ont pas de philosophes. Dans chacun de ces domaines, au contraire, le lecteur français dispose non pas d'un mais de plusieurs écrivains de valeur, et cette facilité l'a rendu paresseux, comme son universalisme l'a rendu étroit. On a remarqué cent fois, en effet, que notre littérature nationale était plutôt une littérature universelle, qu'aux héros français, aux chansons françaises, au génie français, nos poètes avaient préféré des héros, des chansons, des génies simplement humains. Mais cet universalisme, au lieu de nous ouvrir aux particularismes étrangers, nous y a fermés. Il faudra bien l'admettre un jour. Non, il n'est pas vrai que Corneille soit aussi grand que Shakespeare, d'Aubigné que Dante et Rabelais que Cervantès. Le don d'harmonie qui a permis à la France d'accueillir et de filtrer tant d'influences étrangères a forcément sa contrepartie. Il ne s'agit pas de tomber dans l'incompréhension inverse et de reprocher à la France, comme l'ont fait des critiques bornés, son absence de poésie lyrique, de force créatrice ou de profondeur philosophique. Il s'agit de reconnaître que de toutes ces erreurs partielles se dégage une certaine vérité générale et que la France, en littérature non plus, n'est pas seule.

Balzac est le seul de nos écrivains que Curtius ait fait entrer dans ce concert européen, et il lui donne en partie son sens. Par-dessus les siècles, la *Comédie Humaine* répond à la *Divine Comédie* ; Balzac, Dante et Virgile, malgré leurs oppositions, se rejoignent, et Curtius a raison de s'interroger sur ces rencontres : elles expliquent toute notre culture occidentale.

en nous montrant qu'elle a été le fait de certains esprits et d'un certain temps. Même lorsqu'ils ne sont pas des anonymes, les conteurs persans ou indiens, les poètes arabes, les dramaturges ou les philosophes chinois cherchent beaucoup moins à fixer une trace individuelle qu'à s'inscrire dans une tradition millénaire et collective. Notre littérature européenne connaît, au contraire, ses limites, et les recherche. Elle est une littérature écrite (et même une littérature imprimée). Elle est enfin une littérature de l'individu, et cet individualisme dont toutes nos sources, hellénique, romaine et chrétienne renforcent le culte, se retrouve aussi bien dans les parentés qui relient nos poètes que dans les rivalités qui divisent nos philosophes.

De là, les deux directions, en apparence opposées, où s'engage cette littérature. Plus que toute autre d'abord, elle est une littérature consciente, attentive à sa technique et à la perfection de son art. Ainsi, *Hamlet* nous fait-il voir un théâtre sur le théâtre, ainsi Cervantès choisit-il pour héros de son roman un lecteur de romans, ainsi tous nos écrivains français accompagnent-ils d'un cortège de remarques, de commentaires, de manifestes, leurs œuvres les plus vivantes. La littérature européenne est une littérature de réflexion. Mais en même temps et avec une égale volonté elle est une littérature d'action, étroitement mêlée au public qu'elle entraîne et façonne. Dante et Virgile sont ses poètes les plus spirituels, les plus secrets, les plus savants, mais aussi les poètes d'une nation meurtrie ou pacifiée. Et comme pour mieux montrer qu'aucune distraction, aucune menace, aucune prudence ne pourrait détourner les écrivains européens de cette tentation du risque et de l'action, ce sont les moins réalistes qui s'y abandonnent avec le plus d'excès, au point que si nous voulons rencontrer un poète français, nous devons aller le chercher non dans son cabinet de travail, mais sur les routes de l'exil ou dans la cellule de sa prison.

Mais la vitalité de nos écrivains a d'autres causes. Cette littérature individuelle, qui s'est ramifiée en tant de branches nationales et de génies particuliers distincts, est aussi la seule qui ait eu le souci d'être universelle : d'où les échanges constants, qui, dès les premiers siècles, confondent le nord et le midi. En France même, où ce mouvement peut s'exercer sans sortir de nos frontières, l'humanisme abstrait du siècle classique n'a pas duré vingt ans que déjà l'humanisme cosmopolite du XVIIIe vient le rappeler à cette grande loi. Un même principe actif de curiosité et d'enrichissement pousse la Renaissance chrétienne vers la statuaire antique, l'Angleterre de Shakespeare vers la Rome des Césars, envoie Diderot à Saint-Pétersbourg, Nietzsche à Venise, Hoffmannsthal en Espagne, préside à la rencontre de Gœthe et de l'Orient.

Ainsi apparaît le dernier caractère d'une littérature qui n'est jamais fixée. Comme tout art, elle recueille un héritage, mais elle ne s'embarrasse pas de cet héritage. Qu'il s'agisse du poète Eliot ou de l'historien Toynbee,

de Gœthe ou de Stefan George, de Calderon ou de Virgile, Curtius remarque combien la vision du monde de tous ces écrivains est aristocratique et traditionnelle. Mais d'une tradition qui ne se refuse pas au changement, qui sait que de nouvelles formes peuvent naître, et les derniers siècles confirment bien cette conquête continue, puisque les littératures américaines ou russes, Emerson et Dostoïevski, Pouchkine et Whitman, ne font que prolonger des courants venus d'Europe. Jamais peut-être on n'avait observé qu'une littérature pût renaître de ses cendres avec une aussi inépuisable fécondité.

Arrêtons-nous sur ce mot. Il éclaire ce qu'il y a d'unique dans le destin de l'Occident. Pendant vingt siècles d'une richesse qui ne s'est jamais démentie, avec un égal amour de la vie, un sens des formes, un don d'expression inégalés, les écrivains européens lui ont donné sa vraie figure. Pour avoir surmonté toutes ces oppositions, entre le nord et le midi, la réflexion et l'action, le mouvement et la tradition, peut-être ont-ils fait naître une civilisation dont l'unité est inébranlable. Il est significatif que cette unité lui soit apparue au moment où elle était le plus menacée, et qu'à la crise de conscience de l'Europe du XVIIIe succède sa prise de conscience au XIXe. C'est alors que le jeune Burckhardt écrit : « Pour moi, je veux choisir l'intérêt pour lequel je devrai périr, et ce sera la culture de la vieille Europe. » Tout annonce cette perte, en effet : une science nouvelle, des dieux sur leur déclin, l'épuisement de guerres fratricides, la convoitise de nouveaux empires. Mais lorsqu'on a fait de la contradiction et des combats, avec Pascal et Gœthe, Hegel et Nietzsche, l'axe même de son génie, doit-on craindre les contradictions et les combats ? Il y a des interrogations qui rassurent. Le mot de Burckhardt a cent ans, et nous ne savons toujours pas si la vieille Europe est condamnée : mais nous savons qu'elle a la vie dure. D'autres cultures ont disparu : oui, mais il y a longtemps. L'Orient nous menace : oui, mais avec nos propres armes. Nous entrons dans une époque où tout se transforme : mais aussi où tout se conserve. Certaines destructions, certains naufrages, aujourd'hui ne sont plus concevables. Pour une fois, l'hypothèse optimiste est peut-être la moins déraisonnable. Ce que les civilisations viennent d'apprendre, c'est précisément qu'elles ne meurent plus.

BERNARD DE FALLOIS

L'OISEAU ET SES AMOURS

par Jean Dorst

Tout le monde à eu l'occasion d'observer un Paon faisant la roue : même les manuels destinés aux plus petits enfants présentent un de ces magnifiques oiseaux, ornements des parcs et basses-cours, en train de redresser les longues plumes de sa queue, comme pour en faire admirer les ocelles qui les parent de mille feux. Le Dindon tient lui aussi ses plumes caudales d'une manière bien connue de tous.

Ces attitudes sont d'un avis unanime d'origine amoureuse : les mâles, plus richement parés que leurs femelles, paraissent se mettre dans une posture avantageuse, comme pour séduire leurs conjointes. Ce sont des manifestations de ce genre que l'on nomme parades nuptiales. On peut les définir comme l'ensemble des attitudes que prennent les mâles et parfois les femelles pendant la période qui précède et accompagne la pariade, ainsi qu'au cours de l'élevage des jeunes.

Elles ont pour effet de mettre en valeur les particularités du plumage et des autres parties externes. C'est dire qu'elles seront surtout fréquentes chez les oiseaux aux parures bien différenciées, comme c'est le cas des plus prestigieux des représentants de l'avifaune exotique. Elles ne sont néanmoins nullement le propre des espèces les plus avantagées quant à leur vêture. Nos plus familiers oiseaux au plumage humble et discret s'adonnent eux aussi à un rituel parfois compliqué, tirant parti au maximum des quelques parures dont les a gratifiés la nature. Même notre moineau domestique, si effacé dans sa livrée brune et grise rayée de noir, procède à tout un cérémonial lors de ses épousailles ; il se contorsionne, prend des poses étranges, auxquelles les moineaux femelles ne paraissent pas rester insensibles puisque, quelque temps après, des pépiements aigus bien caractéristiques annoncent l'éclosion d'une nouvelle génération de ces oiseaux effrontés.

Les familières fauvettes de nos jardins présentent leur queue dont les plumes externes sont souvent ornées de plages blanches ; le rouge-gorge fait bouffer sa poitrine roux vif, « plastronne » au sens littéral du terme devant sa femelle qu'il tente de fasciner par ce manège. Les pigeons les imitent et présentent au mieux les plumes irisées qui ornent leur poitrine.

Les parures effacées de beaucoup de nos petits passereaux ne leur per-

mettraient cependant pas de grands effets si beaucoup ne possédaient un ramage capable de compenser l'insuffisance de leur plumage. Certes, le chant a d'autres rôles dans la reproduction ; il a notamment pour but d'affirmer la possession du mâle sur son *territoire*, sorte d'espace vital entourant le nid qu'il défend contre l'intrusion de tout rival. Mais le chant entre également pour une large part dans les parades nuptiales des oiseaux doués d'une voix mélodieuse et paraît jouer un rôle équivalent à celui du plumage dans l'union des sexes chez les animaux de cette classe.

Ce sont cependant les oiseaux aux parures différenciées qui présentent les parades nuptiales les plus développées et les plus étranges. Chez certaines espèces, les mâles sont superbement parés, alors que leurs femelles sont beaucoup plus sobrement vêtues, comme si de brillants ornements étaient incompatibles avec le rôle de mère de famille. Tel est le cas des oiseaux de paradis ou paradisiers, fixés pour la plupart dans les forêts épaisses de la Nouvelle-Guinée ; les parures des mâles sont célèbres depuis fort longtemps et étaient utilisées aussi bien par nos élégantes que par les princes hindous, jusqu'à ce que leur exportation soit interdite, pour éviter une destruction inconsidérée de ces oiseaux. A l'heure actuelle, les plumes de certaines espèces sont encore utilisées par les Papous pour lesquels elles représentent les insignes de la royauté ou du moins de la puissance.

Il faudrait un livre entier pour décrire les parades des paradisiers dont les plumes varient largement suivant les espèces. Ainsi le manucode royal, oiseau d'un rouge brillant, possède deux longues plumes caudales terminées par des raquettes qu'il recourbe vers l'avant de la tête en prenant des poses étranges. L'épimaque possède sous les ailes des plumes fort allongées, d'un vert brillant, presque entièrement dissimulées sous les ailes à l'état de repos : il les recourbe vers l'avant, de chaque côté de la tête, qu'elles cachent entièrement. Le séleucide six-filets qui doit son nom aux six plumes allongées réduites à leur hampe et terminées par des raquettes qui ornent sa tête, les projette en avant et parade tout en poussant des cris perçants. Comme pour la plupart de ses semblables, la nature, qui l'a comblé de parures prestigieuses, s'est montrée marâtre dans l'attribution des dons vocaux.

Les magnifiques plumes des flancs, délicates dans leur texture et leur couleur, constituent les ornements du paradisier apode, dont le nom rappelle que les premières dépouilles apparues en Europe étaient privées de leurs pattes par les préparateurs indigènes. On crut de ce fait que ces oiseaux planaient sans cesse dans l'espace éthéré, se refusant à se poser sur la terre, indigne de tels joyaux. Les paradisiers les étalent largement au cours de leurs parades, les élèvent en baissant la tête et la queue, ce qui leur confère une apparence étrange. Un de leurs parents, le paradisier de l'archiduc Rodolphe, célèbre pour la beauté de ses touffes sous-alaires, d'une légèreté incroyable et d'une magnifique couleur

bleue, fait mieux encore. Après les avoir largement étalées de chaque côté au comble de l'excitation amoureuse, il se laisse tomber lentement en arrière. Suspendu par les pattes à une branche, la tête en bas, il se balance doucement en faisant onduler ses parures tout en s'accompagnant de cris perçants.

Parmi les autres groupes aviens, les faisans se livrent eux aussi à des parades nuptiales étranges où les magnifiques parures des mâles jouent leur rôle. Les canards, dont on connaît la diversité de plumage selon les espèces, ont également un cérémonial compliqué au cours de leurs amours. Celles-ci s'accomplissent sur l'eau.

« Je suis oiseau, voyez mes plumes », pourrait-on dire en déformant quelque peu les paroles célèbres. Il est bien évident que c'est surtout le plumage qui caractérise l'oiseau et lui sert de parure. D'autres particularités cependant sont présentées avec complaisance. Ainsi, l'intérieur du bec, très souvent vivement coloré, est lui aussi exhibé dans une attitude qualifiée de « bayement », fréquente chez les oiseaux aquatiques. Les cormorans parvenus au comble de l'excitation redressent leur long cou, puis ouvrent et ferment rapidement leur bec pour en montrer l'intérieur coloré en jaune vif. Les mouettes tendent le cou en se plaçant l'une en face de l'autre et en criant ; le cri a son importance, mais moins que certains ne le croient. Il s'arrête bien souvent, les deux oiseaux restent alors l'un en face de l'autre, les mandibules largement écartées ; la parade devient silencieuse.

Les frégates, grands oiseaux marins que tous ceux qui ont parcouru les mers chaudes connaissent bien pour les avoir vu inscrire dans le ciel le double accent circonflexe de leurs ailes, ont sous la gorge une poche très développée dont la couleur rouge écarlate au moment des amours tranche sur le plumage noir de suie. Cet ornement extensible à volonté a sa place dans la vie amoureuse de ces oiseaux.

⁂

Chez un grand nombre d'oiseaux, mâle et femelle prennent une part égale à un cérémonial que l'on peut dès lors qualifier de parade mutuelle. Chaque oiseau semble répondre par une attitude définie à celle de son conjoint ; de ce dialogue, qui se manifeste à la fois par le geste et la voix, naît une excitation qui va *crescendo* jusqu'à l'extase finale. Ce genre de parades est surtout répandu chez les oiseaux où les deux sexes ont un plumage semblable. Les exemples sont innombrables en particulier chez les oiseaux d'eau.

Un des plus beaux est sans nul doute celui des grèbes américains que nous avons vus dans un film récent, dû à un producteur aussi célèbre pour ses animaux stylisés que ses vues impartiales de la nature. Mâle et femelle se rapprochent en nageant, tenant dans leur bec un débris végétal. Ils se font face, puis brusquement partent à grande vitesse dans une direction commune, se tenant droit sur l'eau sur laquelle ils

marchent véritablement grâce à un mouvement extraordinaire de leurs pattes. Cette danse sur l'eau est d'un effet extraordinaire... Elle s'accomplit parfois en sens inverse chez les plongeons ; ils ont la tête dans l'eau d'où n'émergent que les pattes qui s'agitent désespérement.

Les manchots, ces curieux oiseaux antarctiques qu'un usage injustifié baptise « pingouins », ont eux aussi un choix d'attitudes communes au mâle et à sa femelle. Ils se dressent l'un en face de l'autre, tendent le cou, puis l'abaissent vers le sol en un profond salut. Ils entrecoupent ce cérémonial en se frottant le bec l'un contre l'autre, comme s'ils voulaient l'aiguiser. Le tout s'accompagne de cris perçants, dont les plus harmonieux ressemblent, aux dires de certains, aux bruits d'une trompe d'auto.

Un tel comportement mène directement à des cérémonies encore plus complexes, où les oiseaux dansent véritablement au cours de leurs parades d'amour. Les plus anciennement connues sont celles des Grues, grands échassiers que la nature semble avoir prédestinés à ces exercices chorégraphiques. Les deux oiseaux d'un couple se tiennent l'un près de l'autre. Brusquement, le mâle se met à tourner autour de sa femelle, puis s'immobilise et semble la saluer d'une révérence profonde. Il se met alors à faire des pirouettes, saute en l'air par bonds rapides, puis recommence ses saluts. La femelle se met souvent de la partie et les deux oiseaux se lancent alors dans un pas de deux, où se succèdent des sauts déraisonnés et des saluts pleins de gravité. Ce numéro se prolonge généralement jusqu'au complet épuisement des danseurs. Il est accompagné de cris rauques et sonores.

Les albatros, ces géants des mers, ont eux aussi des cérémonies nuptiales qui prennent l'allure de véritables danses, comme l'a décrit Matthews pour l'albatros hurleur des mers australes. Plusieurs mâles prennent part à la cérémonie et entourent la femelle qu'ils courtisent. Après l'avoir saluée en abaissant la tête, ils ouvrent leurs ailes démesurément grandes, ces ailes qui leur permettent de planer sans fin au creux des vagues de la grande houle australe, et tournent lentement autour de leur bien-aimée, le bec tendu vers le ciel tout en poussant des clameurs sauvages.

Les danses prennent parfois une allure plus étrange encore chez les oiseaux en devenant collectives. C'est en particulier le cas des coqs de roche et des Manakins des forêts de l'Amérique du Sud. Ces oiseaux s'assemblent en petites troupes dans la forêt en quelque endroit dénudé, souvent sur une dalle rocheuse. Ils se mettent alors à danser véritablement ; parfois quelques individus forment une sorte de quadrille ; à d'autres moments, un sujet se détache de la troupe et danse tout seul ; puis le soliste fatigué regagne sa place tandis qu'un autre sort de l'assistance et le remplace. Parmi les spectateurs, certains seraient chargés de la partie musicale et émettraient un gazouillis rythmé, tandis que d'autres encore battraient la mesure avec leurs pieds et leurs ailes. Mais

l'observateur qui a rapporté ces faits s'est sans doute laissé emporter par son imagination. Ces évolutions sont acrobatiques ; le danseur déploie ses ailes, renverse la tête, étale sa queue et prend des poses étranges qui mettent en valeur son plumage. Il semble que seuls les mâles prennent part à ces « surprises-parties » ornithologiques.

Point n'est besoin d'ailleurs de quitter nos pays pour être le témoin de comportements aussi bizarres et aussi évolués. Dans notre vieille Europe, les Chevaliers combattants paradent selon les mêmes principes. Leur nom de « Combattant » leur a d'ailleurs été donné en considération de ce rituel que l'on assimilait autrefois à de véritables combats pour la possession des femelles ; cette impression est encore renforcée par le fait qu'en plumage de noces, les mâles disposent d'une collerette de longues plumes érectiles diversement colorées selon les individus, formant une sorte de bouclier. Dans des lieux bien définis où on les retrouve d'année en année, les Chevaliers s'assemblent ; ils se mettent à courir de-ci de-là, dans un état d'excitation manifeste, puis s'immobilisent brusquement, pour repartir à nouveau. Ces mouvements déraisonnés sont entrecoupés de sautillements variés. On se doute de l'aspect curieux que présente un tel spectacle où s'entrecroisent de nombreux Chevaliers tous animés de ces mouvements spasmodiques, se bousculant et se menaçant, sans toutefois jamais se battre sérieusement.

Les coqs de bruyère ou Tétras ont un rituel semblable au moment de leurs amours. Rassemblés au lever du jour sur des terrains choisis, les mâles viennent parader devant les femelles en mettant en valeur les parures étranges dont les a gratifiés la nature ; plumage différencié, mais aussi caroncules étrangement colorées, poche gulaire gonflable à volonté. Ils s'accompagnent souvent aussi de cris sauvages, qui résonnent étrangement dans les matins froids du printemps.

Ces parades nuptiales sont donc parfaitement mises au point, mais il y a mieux encore dans les forêts de Nouvelle-Guinée et d'Australie où vivent les oiseaux à qui leurs mœurs ont valu le nom d'Oiseaux à berceaux et d'Oiseaux jardiniers. Ces types aviens au plumage sans grande originalité, de coloration plutôt foncée, construisent en effet de véritables tonnelles de formes variables suivant les espèces. Chez les moins évolués, ces tonnelles sont simplement des aires débarrassées de tout ce qui peut encombrer le sol des forêts tropicales ; puis l'oiseau y établit une sorte d'allée délimitée par des brindilles plantées verticalement. Chez les plus évolués, la tonnelle devient une véritable construction très compliquée, savant entrelacs de lianes et de branches. Trait encore plus curieux, l'oiseau orne sa construction et l'aire qui l'entoure de mille objets vivement colorés ; débris de coquilles, os, morceaux d'étoffe, de verre, de faïence brisée, trouvés au voisinage des habitations, fleurs cueillies dans la brousse tropicale. Le propriétaire prend un soin jaloux de ces objets, les dispose à sa convenance et change les fleurs quand la chaleur leur a fait perdre leurs belles couleurs et leur aspect

agréable. Parfois aussi, il revient tenant dans son bec quelque baie au suc intensément coloré : il la presse entre ses mandibules et, s'en servant comme d'un pinceau, il en barbouille sa tonnelle comme le ferait un peintre.

Cette construction ne sert qu'aux épousailles. Lors de celles-ci, la femelle se place dans la tonnelle et le mâle parade sur l'aire qui l'entoure. Il se contorsionne en tous sens, danse et pousse des clameurs bizarres. Puis, s'emparant de quelques-uns des ornements dont il a parsemé son domaine, il les présente à sa compagne comme pour les lui faire admirer. Cette tonnelle n'a en tout cas rien à voir avec le nid qui sera ultérieurement construit dans un arbre.

Ces parades nuptiales sont sans contredit les plus différenciées que l'on puisse trouver chez les oiseaux et sans doute dans tout le règne animal. Elles mettent en jeu un ensemble de comportements très complexe : danses, constructions, dons. Elles témoignent également d'un sens que l'on n'aurait certes pas pensé trouver chez les oiseaux, le sens esthétique. Car on ne peut refuser cette qualité à celui qui choisit les objets dont il décore sa demeure, en rejetant certains, en acceptant d'autres.

Les parades nuptiales des Oiseaux jardiniers mettent également en jeu ce que les scientifiques appellent des « gestes symboliques ». Le mâle offre les objets décoratifs à sa femelle et cette offrande fait partie intégrante du cérémonial.

Chez maintes espèces d'oiseaux, on observe des attitudes analogues. Les hérons s'offrent des branchages servant à la construction du nid ; mais ce qui pourrait être un but — la construction de ce nid — est souvent dépassé ; les partenaires d'un couple continuent tout au long de l'élevage des jeunes, quand le nid est terminé et bien consolidé, à se présenter des branchages qui finissent par former des amas considérables. Les oiseaux de mer font de même avec des algues recueillies sur les grèves.

L'offrande symbolique consiste souvent aussi en aliments que le mâle présente à sa femelle. Les Sternes s'offrent ainsi des petits poissons que le mâle tient dans son bec, puis qu'il dépose devant sa bien-aimée. Mais, rite ne signifie pas toujours cadeau, le mâle défend souvent aussi ce qu'il considère malgré tout comme étant encore son bien. L'offrande amoureuse dégénère alors en bagarre.

⁂

Les parades nuptiales ont à la fois un aspect visuel et un aspect auditif : le chant ou les cris viennent renforcer l' « impression » que font les parures discrètes ou étranges dont sont pourvus tous les représentants de la gent ailée.

Quelle est la signification d'un tel comportement, atteignant chez les espèces les plus évoluées une complexité remarquable ? Ce n'est que dans les temps tout à fait récents que certains naturalistes doublés de

psychologues ont réussi à soulever quelque peu le voile épais qui recouvrait ces phénomènes. Parmi ceux-ci figurent en particulier Armstrong et Tinbergen en Angleterre, et Lorenz en Allemagne.

Les attitudes très diverses que prennent les oiseaux au cours de leurs parades ont en réalité un rôle de « déclencheurs » dans la vie sexuelle de l'oiseau. Leur objectif est de provoquer l'évolution physiologique, et nous dirions même psychologique du couple et de le conduire jusqu'à sa phase finale, la reproduction proprement dite.

Chez beaucoup d'espèces, la période de reproduction commence généralement par l'occupation d'un certain périmètre par le mâle, étendue de terrain que l'on nomme son territoire : celui-ci est non seulement dans la plupart des cas une sorte d'aire vitale au milieu de laquelle sera édifié le nid et dont les réserves nourriront la future nichée, mais aussi le lieu où se dérouleront les diverses phases de la vie sexuelle du couple. Ce territoire est défendu par le mâle contre l'intrusion de ses semblables avec la dernière énergie. Arrive la femelle ; aussitôt commence la parade nuptiale par laquelle le mâle essaye de déclencher chez la femelle l'instinct sexuel. La pariade est effectuée. Mais le couple ainsi formé n'est nullement encore en état de se reproduire. Les parades nuptiales vont alors se développer, soit par l'action du seul mâle, soit par celle des deux partenaires. Le résultat sera d'amener les oiseaux à la phase finale, à la copulation proprement dite. Les parades, ce terme étant pris dans son acception la plus large, ne se terminent cependant pas car elles devront assurer le maintien de l'unité du couple, la couvaison, puis l'élevage des jeunes.

Les parades nuptiales sont un ensemble de stimuli qui ont pour but la reproduction. Selon l'excellente comparaison d'Armstrong, cette série de déclencheurs nécessaires à la vie de l'oiseau fonctionne comme une serrure à combinaison, plus ou moins complexe selon les cas. C'est un rituel avec un code particulier, chaque attitude éveillant chez le partenaire une réaction physiologique bien définie. Selon une autre comparaison, les parades nuptiales fonctionnent comme l'ensemble des drapeaux de couleurs dont se servent les marins pour communiquer de navire à navire. Chaque combinaison provoque une réponse. Il se développe ainsi une conversation où nous ne voyons qu'un jeu de fanions multicolores, alors que les initiés comprennent leur signification propre. Il en est de même des parades nuptiales dont nous ne percevons que les manifestations étranges ou gracieuses, mais pour l'intelligence desquelles il faut être fauvette ou paradisier.

Chacun de ces groupes d'attitudes est spécifique d'une espèce d'oiseau. C'est ce qui permet avec d'autres facteurs d'expliquer pourquoi les hybridations sont si rares chez les oiseaux ; l'excitation sexuelle ne peut avoir lieu qu'entre partenaires d'une même espèce, parlant et comprenant le même langage.

Des stimuli de cet ordre ne sont cependant pas l'apanage exclusif des

oiseaux ; on les retrouve chez d'autres animaux. Et nous-mêmes, n'obéissons-nous pas à de tels ordres que nous recevons et auxquels nous répondons par un comportement qui à son tour réagit sur nos partenaires ?

Les peuplades primitives ont toutes, d'ailleurs, des danses qui ressemblent à s'y méprendre aux manifestations amoureuses des oiseaux de leur pays. Les peuples esquimaux ont une danse de la grue, imitée de celle de ces échassiers ; les Peaux-Rouges dansent à la manière des coqs de bruyère de la prairie. Et dans les pays tropicaux, aussi bien de l'ancien que du nouveau monde, les humains se livrent à des manifestations chorégraphiques qui ressemblent fort à celles des oiseaux de leurs forêts et de leurs savanes.

Imitations, dira-t-on, en même temps que manifestations magiques ayant pour but de conjurer le mauvais sort, de gagner les esprits qui demain favoriseront la chasse des animaux dont on a mimé les parades. Quoi qu'il en soit, il y a un facteur commun, l'extériorisation d'une même émotivité, qui anime et l'homme et l'animal.

JEAN DORST

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LES INSECTES SOCIAUX

par O. W. Richards *(Stock)*

Une abondante littérature a déjà été consacrée aux Insectes sociaux, mais toujours de nouvelles observations accroissent l'intérêt offert par la biologie de ces Insectes encore énigmatiques à bien des égards.

O. W. Richards, après avoir rappelé quelques notions générales sur la physiologie des Insectes, insiste tout particulièrement sur le comportement, le développement du comportement social et le comportement social intégral.

Il étudie successivement les Guêpes solitaires et sociales, les Abeilles solitaires et sociales, les Abeilles mellifiques, les Fourmis, les Termites.

Langage, danses, moyens de communication, signalisation de pistes et orientation, formation des castes chez les Termites, sont analysés à la lumière des expériences.

A. T.

LA VIE DES POUX

par le Dr M. Mathis *(Stock)*

Consacrer un livre à la Vie des Poux peut paraître bien singulier.

Le lecteur découvrira tous les mérites du Pou, du Pou méconnu, « ses besoins, ses désirs et l'immense amour qu'il porte à l'Homme ».

Le comportement du Pou n'intéresse pas seulement le zoologiste et le biologiste, mais aussi le médecin et l'hygiéniste. Le rôle du Pou dans la transmission du typhus exanthématique et de la fièvre récurrente a été prouvé par Ch. Nicolle qui reçut, pour cette découverte capitale, le prix Nobel de médecine.

Vermine immonde, redoutable agent de transmission de maladies épidémiques, le Pou n'a pas manqué de retenir l'attention du poète, qui a « célébré » ses rapports avec l'Homme. L'étude du docteur Mathis se situe sur un autre plan...

A. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 145.)

LE CALVAIRE DU BATISSEUR

par Pierre Hanoteau

Les débats des assemblées, qu'il s'agisse du Parlement, des conseils généraux ou des conseils municipaux, les articles des journaux et les conversations des particuliers brodent à l'envi sur le thème : « Le problème du logement est le problème essentiel du moment, construire est le devoir numéro un de la France. »

Mais il en est en réalité comme à l'Opéra, où les chœurs qui chantent à plein gosier : *Marchons, Marchons...* restent paisiblement sur place ou se résignent à faire tout au plus le tour de la scène pour se retrouver finalement à leur point de départ.

C'est que, malgré l'ampleur du problème, et malgré la bonne volonté certaine de beaucoup de ceux qui sont intéressés par ce problème, ceux qui tirent réellement dans la coulisse les fils des marionnettes ajoutent *in petto :* « La construction sera collectiviste et dirigée, ou elle ne sera pas. »

Ce n'est pas pour rien que, depuis des années, l'Administration dont s'enorgueillissait autrefois la France s'est vue politiser chaque jour davantage et s'est de plus en plus pénétrée d'un esprit de dirigisme accentué.

Ceci est d'ailleurs assez normal de la part d'hommes dont la raison d'être est de rédiger des règlements. En effet, qui dit règlement dit uniformité plus ou moins poussée et tout règlement se heurte dans son application à l'infinie diversité des circonstances matérielles et à la diversité plus grande encore des hommes : il est donc naturel, dis-je, que les rédacteurs des règlements, exaspérés par le non-conformisme des hommes et des choses, en viennent à aspirer ardemment à être eux-mêmes chargés de modeler les choses conformément à leur propre conception.

S'il est un domaine où l'opposition entre les vues théoriques et les circonstances de fait est vive, c'est bien le domaine de l'urbanisme. Le point de vue fondamental de tout urbaniste c'est que le monde n'existe que depuis qu'il est parvenu, lui, à l'âge d'homme, que tout ce qui a été fait avant n'est que déraison et désordre et qu'il lui appartient de remo-

deler la face du globe : cette conviction profonde se traduit dans chaque cas particulier par des plans.

Il faut reconnaître que ces plans sont généralement précédés d'une enquête très poussée de la situation existante, mais cette enquête n'est envisagée, sauf exception, que d'un point de vue statistique et non pas d'un point de vue humain.

On sait combien, dans la zone à bouleverser, existent de familles d'une, deux, trois... dix personnes, combien de logements possèdent une, deux, trois, cinq... sept pièces, quelle est la surface moyenne des parcelles et le pourcentage des jardins qui possèdent un puits, ou quel est le nombre des menuisiers, des greffiers et des retraités qui y habitent, mais nul ne cherche à savoir, et nul ne peut savoir, quels sont les désirs, les intérêts, les affections, les habitudes des centaines ou des milliers de personnes qui sont englobées dans la tourmente ; bien plus, lorsqu'on en viendra à exécution, un des soucis majeurs de l'urbaniste, aux prises avec les difficultés financières liées à la réalisation de sa conception, sera de minimiser par tous les moyens la valeur des immeubles, des sols, des fonds de commerce dont il a besoin de s'emparer, et c'est ainsi qu'on aboutit à des décrets comme le décret 562 du 20 mai 1955 qui se traduit finalement, sous des dehors de stricte objectivité, par des mesures dont le caractère réellement spoliateur apparaît dès qu'on examine sérieusement le texte.

On voit bien s'élever quelques immeubles, destinés à la vente, qui paraissent considérables, lorsqu'on ne voit qu'eux, mais qui ne totalisent finalement qu'un nombre fort modeste de logements à la fin de l'année. Ce qu'on ne voit plus jamais c'est, comme autrefois, s'élever dans toute la ville quelques centaines d'immeubles, de contenance modeste, mais dont la multiplicité assurait le développement et surtout le renouvellement de l'habitat. En effet, entre 1900 et 1914, on a construit à Paris 15 762 immeubles et on en a surélevé ou agrandi 10 153, soit une moyenne de près de 2 000 par an représentant de 20 à 30 000 logements.

Aussi, lorsqu'on parcourt les rues des XIIIe, XIVe, XVe arrondissements de Paris, par exemple, est-on frappé de voir se dresser de loin en loin des immeubles locatifs de cinq ou six étages, sortant de la masse des immeubles de un à deux étages qui constituent l'héritage des villages suburbains d'avant Haussmann, et en regardant les dates on s'aperçoit que la transformation de ces quartiers, entamée vers 1900, était en plein essor en 1914 quand la guerre puis la législation sur les loyers ont transformé la France des bâtisseurs en royaume de la Belle au Bois Dormant.

Malgré cet exemple historique probant, le particulier qui, propriétaire d'un terrain ou d'un immeuble vétuste, émet la prétention déraisonnable de faire construire, peut s'apprêter à gravir un douloureux calvaire. Nous ne parlerons pas des procès, démarches et dépenses de toute nature qu'il lui faudra engager s'il a par hasard un locataire ou même un

squatter à l'emplacement où il veut bâtir, et il y a fort à parier que, pendant le temps nécessaire à l'accomplissement des formalités administratives, il en viendra s'installer un.

Mais la première de ces épreuves sera celle de l'obtention du permis de construire. Autrefois, il suffisait d'un arrêté d'alignement qui était délivré en quelques jours et d'une permission de voirie qu'on obtenait instantanément. Aujourd'hui, il faut un dossier volumineux qui sera passé au crible par d'innombrables services et bureaux avant de faire l'objet d'une décision favorable ou non.

Il faut vérifier entre autres si le plan est conforme au plan d'aménagement de la localité, et la première hypothèse est que, ce plan étant encore en gestation ou en cours de remaniement, l'autorité se débarrasse de l'affaire en opposant un « sursis à statuer » qui est un enterrement différé et oblige le propriétaire à laisser dormir son projet pendant deux ans.

Il peut ensuite arriver que le terrain à bâtir soit compris dans une des nombreuses zones réservées : il y a les zones industrielles, il y a les zones de protection des sites ou des perspectives monumentales, il y a les zones réservées pour espaces verts, il y a surtout les zones réservées pour l'extension des services publics parmi lesquels figurent pour une part très considérable les Offices publics d'Habitation à Loyer Modéré, qui, tout en se plaignant véhémentement de ne pouvoir construire faute d'argent stérilisent en fait pratiquement, à Paris, à peu près tous les terrains libres.

Tous ces écueils étant évités, il en reste encore un dernier, c'est l'existence possible d'un « plan d'îlot » dictatorialement établi par un urbaniste généralement inconnu et qui, faisant fi de tout le parcellaire existant, y aura tracé l'esquisse d'une ordonnance générale des immeubles qu'il estime, personnellement, le mieux répondre à ses idées préconçues.

Il se peut donc que votre terrain soit traversé en diagonale par un pan d'un futur immeuble de quatorze étages ou par une ligne de garages qui ne seront d'ailleurs réalisables que lorsque tous les immeubles de l'îlot (et peut-être ceux d'autres îlots voisins) auront été abattus et que le terrain aura été remembré : le cas est dès lors désespéré.

Après cela, si par hasard aucune de ces servitudes n'existe, il faudra encore pouvoir faire rentrer l'immeuble que l'on voudrait construire dans les gabarits, et ceux-ci ont été depuis 1950 si sérieusement aggravés, par leurs exigences nouvelles concernant les prospects, tant sur rue que sur cours, qu'il n'y a guère que lorsqu'on dispose d'une très vaste parcelle que l'on peut prendre les reculs suffisants pour construire un immeuble d'un assez grand nombre d'étages et de logements pour que les frais généraux puissent s'amortir d'une manière raisonnable.

Ensuite, vient l'épluchage du plan par les services de la prime à la construction, opération qui vaudra bien des cheveux blancs à l'architecte

et des inquiétudes au constructeur, qui devra choisir entre la pose d'un bidet et l'obtention d'une prime de 1 000 francs par mètre carré, et choisir pareillement entre le chauffage central et la prime [1]. On ne peut en effet obtenir de prime si l'on prévoit dans un immeuble neuf bidet ou calorifère !

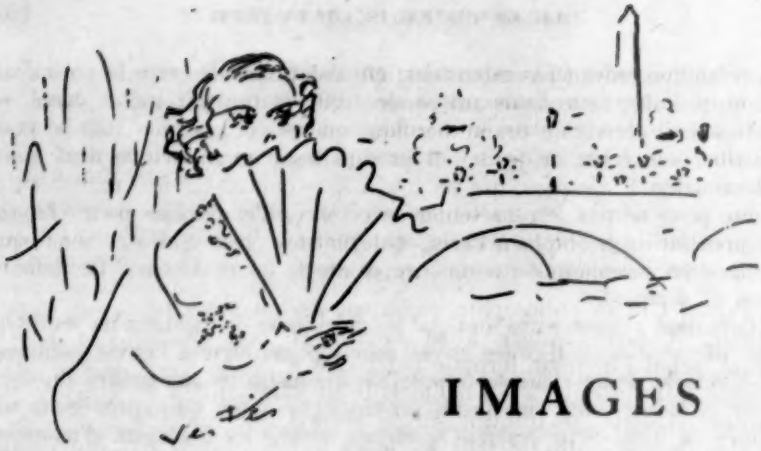
Enfin, viendront les tractations avec le Crédit Foncier pour obtenir le prêt indispensable, opération qui présente peu d'aléas... mais qui nécessitera beaucoup de temps, de patience, de recherches, de démarches et d'argent.

Comment s'étonner dès lors que les détenteurs de capitaux ne veuillent pas affronter ces difficultés et ces soucis pour offrir à l'envie publique le spectacle d'une richesse impossible à soustraire aux griffes du fisc, pour introduire chez eux quinze ou vingt personnes qui, après les avoir traités de bienfaiteur pendant quelques heures les traiteront d'usuriers et d'escrocs dès qu'ils seront en place en comparant les loyers qu'il faudra leur demander à ceux que paient dans les anciens immeubles leurs amis et connaissances et pour avoir sans cesse suspendu sur leur tête le spectre d'une possible législation sur les loyers les précipitant dans la géhenne où souffrent leurs prédécesseurs.

Le monde a été créé et développé par la liberté, fruit d'un gouvernement fort et d'une doctrine juridique libérale. Les peuples qui sont restés soumis à des régimes despotiques, que le tyran soit un homme ou une caste, n'ont jamais pu sortir des limbes de la barbarie ; notre régime actuel, avec la carence de l'État et sa doctrine juridique dirigiste et collectiviste, nous mène tout droit, après la ruine de notre empire, à la misère et à la stagnation.

PIERRE HANOTEAU

1. Encore pourra-t-il dans ce dernier cas tourner la difficulté en ne faisant figurer sur le plan que les tuyauteries, gaines et radiateurs, et en amenant avec lui d'un air dégagé la chaudière dans son déménagement, comme si c'était un vulgaire poêle à bois (*J. O.* du 18 mai 1955, réponse à question Schmitt), mais pour le bidet, pas de salut !



IMAGES DE PARIS ET DE VENISE

par DENISE BOURDET

LES APPRENTISSAGES D'ANDRÉ ROUSSIN

Il faut savoir se faire pardonner ses succès, a dit La Rochefoucauld. A qui les pardonnerait-on aisément, si ce n'est à André Roussin ? D'abord, parce que la route qui l'y conduisit ne fut pas toujours facile ; pour lui le succès fut une longue patience. Ensuite, chemin faisant, il n'a cherché qu'à nous satisfaire, et il est charmant, courtois, modeste aussi, comme ceux que leur obstination dirigea et qui ne sont pas ébahis de se trouver là où elle les a menés. Roussin n'est pas un parvenu du succès, voilà longtemps que, riche de talent, il le dépensait sans compter. On croit généralement que sa première pièce jouée en 1943 à Paris, *Am-Stram-Gram*, marque le début de sa carrière théâtrale et le point de départ de ses succès. Mais il l'avait écrite en 1934, et neuf ans quand on en a vingt-trois, c'est une interminable attente. Que fit-il pendant ce temps-là ? D'autres pièces, tout en jouant la comédie en province, et puis à New-York et aussi à Paris.

Cet amour du théâtre, pour tenace qu'il ait été, Roussin n'en fut pas frappé dès le berceau par la baguette d'une bonne fée. Marseillais, élevé à Marseille au milieu d'une famille bourgeoise, il se souvient bien d'avoir pour sa nourrice improvisé un guignol avec des pommes de terre entourées de chiffons, mais il se rappelle davantage avoir écorché les oreilles des siens avec un violon. Malgré sa passion authentique pour la musique et son goût pour l'étude de l'instrument le plus ingrat qui soit, son

père ne l'en croyait pas moins destiné aux Assurances comme lui-même. A quinze ans, ne connaissant comme œuvres théâtrales que *Cyrano* et *l'Aiglon*, il écrivit un drame héroïque en vers et rata son bachot. Pour justifier son échec de juillet, il produisit son manuscrit de huit cents alexandrins à son père, qui ne trouva pas que ce fût une excuse suffisante pour ne pas se représenter en octobre. C'était l'époque où *Topaze* remportait un triomphe à Paris, et durant les vacances ses cousins marseillais ne manquèrent pas de surnommer le jeune André « Pagnolet ».

Pagnolet fit sa philosophie, passa son bachot, mais ne rêvait qu'être acteur. N'osant l'avouer à sa famille et pour gagner du temps, avant, selon l'ironique formule paternelle « de gagner les millions de Pagnol », il s'inscrivit à la Faculté de Droit à Marseille. « Un bouquiniste, raconte Roussin, se trouvait sur le chemin que je prenais pour m'y rendre chaque matin, et tous les jours je lui achetais trois ou quatre numéros de *la Petite Illustration*. Je dévorai ainsi tout le théâtre des années 1905 à 1928. N'étant jamais allé à Paris, sa vie théâtrale n'avait pas de spectateur plus attentif que moi. Ayant grandi dans une maison sans livres, la littérature ne m'effleurait pas. A l'âge où la jeunesse découvre Dostoïewski, Barrès ou Gide, je ne lisais que des comédies et je découvrais Jules Renard, Courteline, Becque. »

A ce régime, il fut recalé à son examen de droit, mais produisit à son père une nouvelle comédie : *La Coqueluche*. Celui-ci souligna la régularité avec laquelle l'inspiration venait à son fils à l'époque des examens, et lui proposa de faire une licence ès lettres qui lui conviendrait peut-être mieux que celle de droit. Son année d'études à la Faculté d'Aix se solda aussi par un échec, et plusieurs comédies qu'il lisait ou jouait en famille pendant les vacances. Devant tant de persévérance à rater ses examens au profit de l'art dramatique, son père l'envoya à Paris, le fit entrer chez un confrère assureur, mais avec permission d'employer ses loisirs à préparer le Conservatoire. En homme sage, M. Roussin pensait qu'en laissant son fils se saturer de ce qu'il aimait, l'assouvissement de sa passion l'en dégoûterait. Cela faillit arriver quant à celle de jouer la comédie . « J'eus beau trouver en Ledoux un professeur plein de science et de bonne volonté, sa loge au Théâtre-Français où j'allais le soir prendre une leçon ne me permettait pas de développer à l'aise toutes les ressources de mon art. Plus de public familial placé dans l'ombre bénéfique d'un vaste salon de campagne, mais un grand comédien assis trop près de moi dans la lumière crue des lampes à maquillage. Je perdais mes moyens. Très gentiment, Fresnay voulut bien me faire passer une audition, et dans *Fantasio !* Il me fallait quelqu'un pour me donner la réplique, et je dus aller le chercher au Conservatoire. Ce que j'y vis alors, les chevelures, le genre artiste, rebuta mon bon sens bourgeois, et je sentis que mon feu sacré de comédien faiblissait sérieusement. » Pas celui d'auteur dramatique cependant, puisque Roussin profitait des

heures passées dans son bureau d'assurances pour écrire sur le dos des polices les scènes de comédie que les clients, avec leurs exigences, jouaient devant lui. « Un coiffeur fit une fois une scène moliéresque à lui tout seul, voulant s'assurer contre les risques graves qu'il savait que certains de ses produits de teinture faisaient courir à ses clientes, plutôt que les changer car il était lui, satisfait de leurs résultats dans l'immédiat. Hirsute et volubile, c'était le coiffeur en folie. J'ai toujours gardé la scène qu'il m'inspira et je l'utiliserai sûrement un jour. Voilà vingt ans qu'elle attend sa place dans une pièce. »

Bien qu'il fût à Paris, qu'il connût quelques comédiens, qu'il passât ses soirées au théâtre, Roussin sans vouloir l'avouer regrettait le Vieux-Port, les représentations d'amateurs avec la jeunesse brillante de Marseille, et ses amis parmi lesquels Louis Ducreux, qu'il avait connu à une soirée de bienfaisance, jouant du piano. C'est au plus fort de ces nostalgies qu'il reçut de Marseille un dépliant lui annonçant la fondation du *Rideau Gris*, dont Ducreux était le directeur artistique. « Comment, je croyais qu'il n'aimait que la musique, ne savait rien du théâtre, et moi qui rêvais d'en faire j'étais là bêtement à Paris, avec comme perspective d'entrer peut-être à l'Odéon, tandis que Ducreux créait à Marseille une compagnie théâtrale d'avant-garde, qui donnerait chaque mois un spectacle avec des œuvres encore jamais jouées là-bas ! J'étais furieux, et lorsque le mois suivant le programme du *Rideau Gris* m'apprit que mon frère faisait partie de la distribution, je trouvai ça plus fort que tout. Et ruminant ma rage, je partis faire mon service militaire, non sans écrire pendant ce temps-là une pièce et plusieurs nouvelles.

» Un an plus tard je regagnai la maison familiale. Mon père venait de mourir, je renâclai décidément devant les assurances, sentis qu'il me fallait pourtant faire quelque chose. J'avais à peu près renoncé au théâtre et, comme à tant d'autres, le journalisme m'apparut comme un tremplin d'où je pourrais plonger dans la littérature. J'entrai comme rédacteur au *Petit Marseillais*. Mon travail m'occupait de huit heures du soir à trois heures du matin, l'après-midi j'écrivais des poèmes. Le jour où l'on m'annonça que je changeais de service, avec un horaire de huit heures du matin à trois heures de l'après-midi, fut celui où je rencontrai dans le tramway une dame que je connaissais et qui jouait au *Rideau Gris*, auquel je n'avais plus guère pensé. Elle me raconta que l'on devait donner dans deux jours une pièce élisabéthaine et que Ducreux cherchait à remplacer un acteur malade. Le soir même, je répétais son rôle, court il est vrai, mais ma passion pour le théâtre que je croyais morte se réveilla du coup. »

Et de cet instant date aussi son indéfectible amitié avec Ducreux. Rare dans la vie, encore plus au théâtre, est l'entente de ces deux hommes. Elle est faite d'un amour commun de l'art dramatique et du respect que chacun a du tempérament de l'autre. « Ducreux a mis trois de mes pièces en scène, et avec le talent que l'on sait. Cependant, c'est

curieux, à partir du moment où il s'intéresse à une pièce, elle devient son ennemie, et il cherche où le bât la blesse, mais pour panser ses plaies. Nous ne sommes pas toujours d'accord et je le laisse faire, après une entente préalable qui décide qu'en cas de discussion c'est en dernier ressort l'auteur qui l'emportera. « Tu vois, me disait-il pour *Hélène*, sans toi je ne l'aurais pas du tout fait jouer dans ce ton. » On sent qu'entre ces deux-là, c'est toujours : « Si je... toi tu... d'accord. » A la vie comme à la mort.

Ce *Rideau Gris* que Ducreux anima, on sait qu'il fut à Marseille ce qu'avait été à Paris le premier *Vieux Colombier* de Copeau. Même ferveur, même réaction contre le « Boulevard » (mais qu'est-ce que le boulevard ? dit Roussin : des pièces en veston) et avec peu de moyens, même qualité de spectacles. Un jeune Russe était leur décorateur attitré, c'était Wakevitch. De 1931 à 1943, cette ardente et neuve compagnie monta cinquante-deux spectacles qu'elle promena dans quelques villes du Midi et jusqu'à Lyon et Grenoble, troupe d'amateurs se transformant peu à peu en professionnels.

Mais la passion de Roussin pour le théâtre exigeait qu'il ne se contentât pas d'être acteur, et qu'il se remît à écrire des pièces. *Am-Stram-Gram* fut le premier maillon de l'engrenage où Roussin auteur dramatique happa Roussin comédien, sans que ce dernier pourtant lâchât prise. Et l'œuvre du premier se nourrit du talent du second. Si les dialogues des comédies de Roussin ont un ton aussi juste, si chacun de ses personnages parle son propre langage et non celui de l'auteur, ce n'est pas dû seulement à sa virtuosité mais aussi à son art de comédien. Il *voit* la scène qu'il écrit, il l'entend, il connaît toutes les ressources du tempo des répliques bien amenées et faciles à dire.

D'être l'auteur le plus représenté à Paris et peut-être au monde (il est traduit dans toutes les langues), ne l'a pas fait renoncer à son amour des planches ; on l'a vu jouer souvent dans ses propres pièces, dans celles de Ducreux, et si d'autres confrères lui proposaient un beau rôle, il serait facilement tenté. « J'adore jouer, j'aime accomplir chaque soir cette tâche précise, et le rideau tombé sur le dernier acte, je me sens détendu, libéré, heureux. »

Quand le rideau tombe sur le dernier acte d'une pièce qu'il a écrite, les applaudissements qui saluent son nom peuvent aussi le rendre heureux. Le libérer, c'est une autre histoire. Qui sait si les personnages qu'il a créés ne le poursuivent pas encore de leurs exigences et de leurs reproches? Assistant mêlé aux spectateurs à une représentation de l'*Amour fou*, il entendit une dame murmurer à sa voisine : « Si Solange ne part pas avec Marcel, elle le regrettera toute sa vie. » « Tu vois... » a dû dire souvent depuis lors Solange à Roussin. Avant de lâcher ses créatures sur la scène, il a vécu longtemps avec elles ; il est évident qu'elles ne l'abandonnent pas du jour au lendemain. On parle de la fécondité

de Roussin, de sa facilité. Il se récrie lorsqu'il entend cela. « Écrire, dit-il, n'est rien. C'est le moins difficile. Après tout, un acte ne dure que quarante-cinq minutes, il est normal de pouvoir l'écrire en quatre jours. Mais que de soucis, que de nuits blanches avant d'en arriver là. Je n'écris jamais de plans, mais je rumine longtemps le sujet et les situations d'une pièce. Quand tout me paraît clair, je commence à l'écrire. Je laisse parler mes personnages et je suis parfois surpris de ce qu'ils disent, de ce qu'ils font, et qui m'impose alors de soudaines bifurcations au cours d'un acte. Et tout est à refaire. D'ailleurs, même quand tout va bien, on travaille dans le noir : on n'est sûr de rien tant que la pièce n'est pas jouée. Et encore... J'ai souvent atteint le succès, mon long apprentissage n'a été que la recherche passionnée de m'exprimer au théâtre, j'ai acquis la conviction que le plus difficile, le plus rare, c'est le comique, mais je ne sais toujours pas comment il faut écrire une pièce. »

Qui le croira ?

LA BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

Reléguée au fond du Jardin des Plantes, du côté de la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, on n'y entre plus par la rotonde qui donne sur la cour provinciale de la maison de Buffon, mais sous le portique louis-philippard de la galerie de Minéralogie, par une porte que l'on a du mal à découvrir à l'intérieur d'un vestiaire vitré. Un étroit escalier ciré monte jusqu'à une petite salle rectangulaire. Le silence et la stimulante odeur de papier communs à toutes les bibliothèques règnent ; autour de quatre tables quelques personnes lisent et prennent des notes. Nul affairement, peu de va-et-vient, ce lieu discret est propice au recueillement.

Destiné il y a un siècle à recevoir 40 000 volumes, il en contient aujourd'hui 500 000 qui s'y trouvent fort à l'étroit. Depuis dix-neuf ans que Mme Gabrielle Duprat est conservateur de cette bibliothèque, elle a vu s'y entasser livres et périodiques (la collection de ceux-ci remonte au XVIIe siècle et il en paraît chaque année environ 25 000 dans le monde entier), sans que puisse s'agrandir son domaine. « Nous espérions, dit-elle, que l'on pourrait construire sur une partie de la Halle-aux-Vins, mais les marchands de vins sont plus puissants que les biologistes et l'emplacement nous a été refusé. On nous promet un bâtiment spacieux derrière la galerie de Zoologie. La bibliothèque, qui recèle des trésors, non seulement scientifiques mais artistiques, sera donc enfin logée convenablement. »

Elle est la plus accueillante qui soit, on y entre sans formalités, sans cartes, et si les jeunes filles bibliothécaires sont empressées à mettre à la disposition des savants et des étudiants tous les ouvrages consacrés aux

sciences naturelles et à leurs applications pratiques, elles ne montrent pas moins de zèle à contenter les pêcheurs et les chasseurs du dimanche qui demandent à se documenter sur les asticots ou le petit gibier, et les vigilants propriétaires d'un poisson rouge, d'une tortue ou d'un canari qui réclament des renseignements sur leurs favoris. Une dame émit un jour la prétention de faire pousser dans son jardin, en Amérique, toutes les roses peintes et décrites par Redouté : on lui mit aussitôt entre les mains le précieux volume. Car les plus beaux livres d'images sont à la disposition du public. Les artistes et les décorateurs viennent fréquemment s'en inspirer, mais l'amoureux de cartes et d'estampes peut passer dans ce modeste pavillon des heures enchantées à feuilleter sans contrainte les grands albums des *Birds of Europe* de Gould où des oiseaux inconnus miroitent sur chaque page, *La Botanique* de J.-J. Rousseau aux soixante-cinq planches de Redouté, ou de nombreux ouvrages magnifiquement illustrés, relatant les grandes explorations, depuis le règne de Louis XIV, à la recherche des faunes et des flores inconnues. « Je suis émue, dit Mme Duprat, chaque fois que je regarde ces livres, par la somme de dangers courus par ces voyageurs pour l'amour de la science et de la botanique. »

Car les plantes pharmaceutiques sont à l'origine de ce Jardin des Apothicaires fondé au XVIIe siècle, qui servit de modèle à celui que le médecin de Louis XIII planta sur un terrain acheté par ses soins, et que Richelieu proposa de transporter dans une propriété près de la Bièvre, créant en 1635 en même temps que l'Académie française, le Jardin royal des plantes médicinales. Et c'est Fagon plus tard, qui décidant Louis XIV à envoyer des explorateurs en Amérique, au Pérou, en Égypte, fit, grâce à leurs apports, de ce « droguier » une collection universellement réputée.

Au XVIIIe siècle Buffon, qui ajoutait au génie du naturaliste celui de l'administrateur, tripla la superficie du jardin, éleva des bâtiments. Cet ensemble encore agrandi pendant la Révolution et réorganisé par la Convention prit alors officiellement le nom de Muséum d'Histoire naturelle, titre imposant et justifié, mais qui ne prévaudra jamais sur celui de Jardin des Plantes, le seul reconnu par les enfants, le métro et les autobus.

Sortie de l'École des Chartes, Mme Duprat qui fut attachée pendant treize ans à la Bibliothèque nationale et dirige celle du Muséum depuis bientôt vingt ans, a mieux qu'une parfaite connaissance de son métier qu'elle exerce avec une douce autorité, une tendresse profonde pour les beaux livres dont elle a la garde. Cinq millions par an, c'est peu, lui sont alloués pour subvenir à tous les frais, achats, entretien et restauration. « Heureusement, dit-elle, les publications du Muséum, annales, archives, mémoire, bulletin, et une collection de biographies *Les grands Naturalistes français*, nous permettent des échanges avec l'étranger. Je suis entre autres, en contact étroit avec le British Museum. » Mme Duprat

déplore d'avoir maintenant plus de reliures de toile que de reliures en veau. « Celles-ci étaient tellement plus jolies et solides, mais pas inusables hélas ! car j'en ai beaucoup qui demandent des réparations », soupire-t-elle.

Dans son tout petit bureau, elle conserve cependant, intacte dans de grands cartonniers de cuir rouge aux armes de Louis XIV, la collection des *Vélins du Roy*, cinq mille gouaches d'animaux et de végétaux, commencée par Gaston d'Orléans qui voulait garder un souvenir de chacune des plantes de son jardin de Blois, et continuée jusqu'au XIXe siècle, puis reprise au XXe siècle. Ces œuvres très fragiles ne peuvent être consultées qu'exceptionnellement, mais nul doute que Mme Duprat soit bien aise de les montrer elle-même de temps à autre, tant elle met de soins amoureux à écarter les papiers de soie qui protègent ces merveilles pour les faire voir à quelque privilégié. Elle n'est jamais blasée de les admirer, et l'on devine avec quelle gourmandise elle a préparé le menu, choisissant parmi ces vélins ceux qu'elle-même est tentée de revoir.

Et ce sont des tulipes bigarrées, des anémones fragiles ou, sortant des écailles argentées de son calice, les mille petites piques mauves d'un chardon que Nicolas Robert copia minutieusement pour Gaston d'Orléans, et aussi cette caille lignée de roux qu'il représente l'œil rond devant un bleuet et quelques tiges de blé qui s'élèvent avec grâce. Et encore des feuilles de verveine nuancées de tous les verts, et des ombelles légères ou des œillets dentelés de van Spaendonck, le maître du fameux Redouté qui peignit les clochettes de corail du fuchsia, ou ces premiers et modestes rhododendrons et d'encore maigres azalées, fleurs nouvelles alors en France. Mais aussi cette pivoine tellement épanouie que penché sur son image on retient sa respiration, car un souffle l'effeuillerait. Trois vélins représentant l'un Colbert, l'un Gaston d'Orléans, l'autre Louis XIV, sont parmi cette collection de portraits de fleurs, et l'on est sûr qu'ils sont aussi ressemblants qu'elles. La main scrupuleuse de ces artistes, et celles d'autres généreusement anonymes, ne pouvait pas plus se tromper sur la couleur d'un œil et la forme d'une bouche, que sur celles d'un pétale. Ces documents émeuvent par leur sincérité.

Une girafe représentée par Huet, est celle qui la première fut amenée en Europe en 1827. Déjà Anne de Bretagne ayant entendu parler de la bête au long cou voulait en voir une. Ce n'est que Charles X qui eut cette fortune. La girafe alla l'amble de Marseille à Paris, suivie d'un long cortège qui grossissait de ville en ville. Au terme de son voyage, les professeurs du Muséum l'attendirent en calèches, et l'encadrèrent cérémonieusement jusque devant le roi. Huet fit son portrait en pied, et un autre de sa petite tête aux oreilles pointues, aux douces cornes poilues, « close-up » de vedette où toute l'importance est donnée au regard. Celui de la girafe, voilé de nostalgie, a l'expression lassée de la voyageuse décidée à ne plus s'étonner de rien.

Comment ne pas être ému par ces peintres aussi patients que des enlumineurs de missels, dont le talent appliqué à copier la nature traduit leur goût et leur sensibilité avec autant de poésie que le ferait leur imagination ? Leur fidélité n'est pas servilité, mais certitude que les beautés de la création n'ont pas besoin de retouches.

VENISE : LA FONDATION GIORGO CINI

Comme un bateau ancré sur la Giudecca, face à Venise, l'île Saint-Georges-Majeur enfonce son poids de pierres dans une eau laiteuse. De longs bâtiments roses entourent l'église blanche de Palladio, le dôme est couleur de perle, un bouquet d'arbres pose une aigrette sombre sur des toits de tuiles, le campanile est coiffé de turquoises. San Giorgo Maggiore est une des beautés vénitiennes, mais on n'y connaît guère que son église à trois nefs, les Tintorets de l'autel, les stalles en bois sculpté, ou le Carpaccio de la chapelle supérieure.

Cette petite île ne fut d'abord qu'un verger entouré de cyprès, et l'étape ou l'abri des navigateurs romains. Au xe siècle, un Morosini y fonda un monastère bénédictin, que des incendies et des écroulements obligèrent à reconstruire après le tremblement de terre de 1223. De pieux navigateurs vénitiens revinrent du Levant chargés de reliques, quelques-unes de saint Georges, qu'ils offrirent à l'église. L'île accueillait et hébergeait des papes et des souverains, et un Médicis, Cosme l'Ancien, s'y réfugia pendant son court exil. Le style gothique prédominait dans l'île, et ce n'est que vers le milieu du xvre siècle, en pleine Renaissance, que le génial Palladio conçut les transformations de San Giorgo Maggiore, l'esplanade d'arrivée, l'église, les cloîtres, le grandiose réfectoire pour lequel Véronèse peignit la *Cène*, aujourd'hui au Louvre, puisque les Français l'emportèrent lors de la chute de la République de Saint-Marc. Et ce fut le début des spoliations et dévastations de l'île. Transformée en port franc, ses monuments en ruines servaient d'entrepôts maritimes et furent en 1814 occupés par les troupes autrichiennes. Depuis lors, envahie par les hangars, les baraquements, ses principaux édifices étayés ou cloisonnés par des murs grossiers devenus des bureaux ou des logements, l'île n'avait plus que son église palladienne pour témoigner de son passé.

D'un funeste coup du sort est venu son salut. En 1949, un jeune homme se tuait dans son avion ; il s'appelait Giorgo Cini. Il est enterré à Ferrare dans la sépulture familiale, mais son père n'a pas voulu se contenter d'inscrire son nom sur un tombeau, il lui a dédié une grande œuvre : la restauration de l'île vouée à son saint patron, où il a créé des institutions sociales, culturelles et artistiques.

Grâce à la Fondation Giorgo Cini, l'île entière a repris sa noble physionomie. Les deux cloîtres roses de Palladio, à doubles colonnes dori-

ques, sont semés de gazon, plantés de magnolias et de cyprès. Par l'escalier monumental de Longhena on monte à l'aile dite autrefois des Abbés de l'Hôtellerie, maintenant siège de la présidence de la Fondation, ornée de meubles anciens et de tableaux de l'école de Véronèse et du Tintoret. Une porte cyclopéenne en pierre grise sur un mur de plâtre blanc ouvre sur le magnifique réfectoire où huit fenêtres encadrées de marbre d'un beige rosé n'éclairent plus la *Cène* de Véronèse, mais un grand Tintoret prêté par un musée. Dans un vestibule attenant, les deux beaux lavemains en forme de sarcophages datent de 1561. La bibliothèque de Longhena qui avait été transformée en dépôt d'armes pendant la domination des Habsbourg a cinquante mètres de long. Les immenses bibliothèques murales de Pauc, emportées et démembrées lors de l'occupation française et confiées à un établissement d'éducation de Venise, ont été remises en place et contiennent des livres précieux et déjà 200 000 fiches remplissent des classeurs. Le dortoir de Giovani Buora avec sa galerie longue de cent trente mètres et sa voûte en berceau reçoit des étudiants dans les anciennes cellules de moines, transformées par le confort et l'hygiène.

Car tout n'a pas été pour la Fondation Cini qu'œuvre d'art, mais œuvre de vie. Ainsi, la partie orientale de l'île est occupée par un *Centre maritime*, comprenant des ateliers, des chantiers de navires, et des terrains de sport pour cinq cents élèves environ, internes et externes, elle héberge en outre les orphelins des marins et des pêcheurs de *l'Istituto Scilla*, ainsi qu'une section de l'école professionnelle *Livio Sanudo* qui prépare aux métiers de la mer. Ce *Centre maritime* est aménagé avec tous les perfectionnements modernes. Les élèves peuvent déjà s'y croire en bateau dans leurs couchettes garnies de toile bleu marine et sous les hauts plafonds du dortoir, des salles d'études et d'un réfectoire, dont le jeu apparent des poutres rappelle une carène renversée. Amarré au flanc de l'île, un beau trois-mâts, le *Giorgo Cini*, leur sert de navire-école.

Le *Centre professionnel des Arts et Métiers* occupe l'aile la plus ancienne du monastère, mais ses ateliers pour les tailleurs, cordonniers, tapissiers, menuisiers, forgerons, mécaniciens, typographes, etc., sont équipés de la façon la plus nouvelle. Là aussi, il y a place pour cinq cents élèves, internes ou externes. Et plus de trente salles parmi lesquelles le réfectoire de Palladio et la bibliothèque de Longhena sont à la disposition du *Centre international d'Art et de Culture* pour des expositions, des conférences ou des concerts. En outre, une hôtellerie reçoit les personnalités littéraires, artistiques ou scientifiques, et il y a encore un petit théâtre intérieur, et devant la lagune que borde le Lido, un théâtre de verdure de seize cents places. La scène a 75 mètres de large sur 25 mètres de profondeur. Quel cadre Barrault trouverait là pour son admirable *Orestie*. Cette année, Jean Vilar y a joué *La Ville* de Claudel devant des gradins combles d'un public compréhensif.

Commencée en 1951, cette œuvre gigantesque entreprise par la Fondation Giorgo Cini était en pleine activité en 1954. Cependant, on travaille encore à l'aménagement de locaux destinés à accueillir une importante communauté bénédictine et l'on dessine un spacieux jardin public.

Bientôt, « subito », tout sera achevé. On construit vite à Venise et même les plantes, parmi tant de pierres, mettent la meilleure volonté à pousser. D'ailleurs c'est une vertu italienne que de réaliser rapidement un projet. Le sentiment qui inspira celui de la Fondation Giorgo Cini était de ceux auxquels il faut obéir promptement, et cette petite île qui, sur les cartes a presque la forme d'un cœur, est devenue à présent le plus émouvant des *in memoriam*.

DENISE BOURDET

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA CRISE MYSTIQUE DE VICTOR HUGO

par Maurice LEVAILLANT, membre de l'Institut *(José Corti, éditeur)*

Très probablement Victor Hugo n'avait point été baptisé au début de sa vie. Sa mère était encore moins bonne catholique qu'authentique « vendéenne ». A vingt ans il refusa au dernier moment le « baptême sous condition » que s'apprêtait à lui donner Lamennais. A cette époque, n'ayant encore éprouvé qu'un très superficiel désir de croire, il se définissait lui-même un « royaliste voltairien » et un « chrétien littéraire ». Néanmoins, sans religion ni foi précises, il avait toujours été, congénitalement si l'on peut dire, « incliné du côté du mystère » et de disposition mystique : « Seigneur, toute mon âme est depuis mon enfance, un hymne à la beauté de la création... » lisons-nous dans l'une de ses innombrables strophes ébauchées que l'on n'a sans doute pas encore achevé de publier. Et c'est avec une indéniable sincérité qu'il a jeté dans ses « tas de pierres » et de diamants, cette note : « l'absence de croyance n'est pas plus possible à l'homme que le vide de la nature. » Hanté par l'idée de Dieu et inquiet d'une autre vie, jamais, durant toute son existence, il ne cessa de prier, chaque soir, à sa manière. Jusqu'en ses derniers jours, vieux républicain « avancé », vieux faune impénitent, il conserva ce que le sarcastique et malveillant Lockroy appelait sa « manie prieuse ».

Longtemps sa foncière aspiration religieuse ne s'était, somme toute, révélée que de façon sporadique. 1843 allait ouvrir en son cœur une crise de mysticisme qui sans interruption, durerait plus de douze ans. C'est cette crise que M. Maurice Levaillant nous raconte dans son très beau et très curieux nouvel ouvrage. Elle s'étend de la mort de Léopoldine Vacquerie, à Villequier, jusqu'à 1855 environ, quand l'exilé de Jersey renonça à demander les secrets de l'invisible à ses « tables tournantes ».

Dans l'avant-propos de son livre, M. Maurice Levaillant nous dit qu'il ne prétend pas nous y avoir offert une étude « exhaustive » sur l'inspiration religieuse et mystique de Hugo. Cependant, à l'appui de documents nouveaux, il nous en dévoile l'essentiel qu'il faut connaître et qui est du plus haut intérêt.

M. P.

(Suite de la chronique bibliographique page 149).

CHANSONS QUE TOUT CELA ?

par Serge Veber

Les périodes d'après-guerre sont propices aux envolées de chansons. Les défaites suscitent généralement l'esprit de revanche et raniment l'idée de patrie. Après la guerre de 1870, une chanteuse, Amiati, lança la chanson patriotique. Ayant trouvé le volume de vers de Paul Déroulède, *Les Chants du Soldat*, elle obtint l'autorisation d'en mettre quelques-uns en musique. Le fameux *Clairon* et le *Bon Gîte* donnèrent naissance à un genre qui fit vite florès et tous les caf'conc' donnèrent asile à des couplets lourds de rancœur ou d'espérance. Rappelons entre autres quelques titres enflammés : *Ne dansez plus ! Des Français dorment là, L'Anniversaire, Le Rêve de Rouget de l'Isle, Le Maître d'École alsacien, Les Cuirassiers de Reichshoffen*, etc.

Paulus qui, pendant vingt ans, chanta le *Père la Victoire* et *En revenant de la Revue*, dans ses mémoires, écrivait : *ceux qui ont blagué le patriotisme des cafés-concert n'ont pas assisté à ces soirées où les couplets douloureux, vengeurs, chantaient l'espérance et trouvaient un écho dans les cœurs en deuil.*

Des dizaines d'artistes criaient : *C'est un Oiseau qui vient de France* et juraient : *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine !*

Est-il besoin de dire qu'on ignorait encore les chansons antimilitaristes ? Des années passèrent et Bruant, qui avait commencé par des couplets patriotards (*Serrez les Rangs, v'là' le 113e qui passe !*) retourne sa veste et lance : *A Biribi ! Les P'tits Joyeux* et *Aux Bat'd'Af*, qui, sans être encore nettement dirigés contre l'armée, exhalent la rancœur des « marqués du sort ». Mais la concurrence du chant national cent pour cent français était trop forte. C'était l'époque de la vogue du *Régiment de Sambre et Meuse*, de la *Marche lorraine* et, un peu plus tard, du *Rêve passe.*

Dalbret, avant et après la Grande Guerre, se faisait acclamer dans *Le Marsouin* et *L'Alsacien*. Cette dernière chanson se terminait ainsi :

Devant les troup's son chef le décora
En lui disant : Rapp'lez-vous, brav's soldats
Qu'à la Légion il n'y a pas d'différence :
Quand le drapeau nous conduit au combat,
Y a pas d'All'mands, d'Italiens ni d'Anglais
Vous êtes tous les enfants de la France !

Mais Montéhus vint et le premier en France composa et lança ses chansons « humanitaires » et... « amilitaires ». Le chantre révolutionnaire d'avant 1914 écrivait et beuglait au lendemain des grèves dans le Midi :

Salut, salut à vous
Braves soldats du dix-septième ! [1]
Salut, braves pioupious !
Chacun vous admire et vous aime,
Salut, salut à vous !
Sans votre geste magnifique
Vous auriez en tirant sur nous
Assassiné la République...

La « poésie » du chant des *Jeunes Gardes* dérivait de la même inspiration :

Prenez garde, prenez garde
Vous les sabreurs, les bourgeois, les gavés
V'là la jeune garde
Qui descend sur le pavé...

Montéhus créa également *Déshonorons la guerre, Ne tire pas sur nous, Refus d'obéissance* et *Fusil, pourquoi es-tu ?* avant de devenir patriote en 1914-1918 et résistant en 1940, ce qui lui valut la Légion d'honneur à la grande fureur des irréductibles libertaires !

Pendant la Grande Guerre, on revint aux chansons patriotiques avec la douteuse *Rosalie* (qui célébrait les vertus sanguinaires de la baïonnette), avec *Tipperary, Cocorico, Tu le r'verras Paname* et les deux *Madelon* de Bousquet et Boyer. Puis les événements de l'entre-deux-guerres portèrent un coup redoutable aux couplets patriotiques et la chanson chauvine subit une grosse éclipse. La dernière guerre ranima un court temps la flamme nationaliste et nous eûmes *Bonjour Tommy, Nous irons pendre notre linge sur la ligne Siegfried* et *Ils ne la gagneront pas*, que chantait Georges Thill, de l'Opéra...

Les trompettes guerrières se turent. La chanson de charme reprit son essor. Aucun Déroulède n'était né parmi les enfants du demi-siècle, mais la victoire bâtarde engendra bientôt d'innombrables Montéhus. Compo-

1. Régiment mutiné.

siteurs et paroliers de gauche s'en donnent aujourd'hui à cœur joie et nous assistons à un renouveau de guerre à la guerre et de « Désarmez l'armée ! » La politique dirige les flonflons. Je ne sais pas si les gouvernements qui se succèdent en comprennent la pernicieuse influence. Car les paroles s'envolent mais les couplets restent. On éprouve aisément une indulgence amusée pour le pamphlet troussé en vers ; il serait pourtant absurde de le croire sans action. Les vrais provocateurs de militaires à la désobéissance, ce ne sont pas toujours les journalistes ou les orateurs extrémistes, ce sont parfois les auteurs de chansons antimilitaristes et les interprètes qui les diffusent.

Comment s'étonner que fleurissent les objecteurs de conscience, les insoumis, les rebelles, les sursitaires, les embusqués et même les hésitants, quand à longueur de journées et d'ondes et de music-hall les jeunes gens d'aujourd'hui entendent les nobles refrains dont voici un échantillon :

Je viens de recevoir mes papiers militaires
Pour partir à la guerre
Avant mercredi soir
Messieurs qu'on nomme grands (?)
Je ne veux pas la faire
C'est pas pour vous déplaire,
Il faut que je vous dise
Les guerres sont des bêtises,
Le monde en a assez...

Boris Vian : *Le Déserteur*.

Je ne pense que du bien de la chanson de Pierre Destailles *Le Bois de Chaville* et pourtant il s'y glisse quatre vers dont on ne saurait dire qu'ils soient bien réconfortants :

On l'enverra fair' la guerre
Dans les fantassins
Pour que ceux de la dernière
N'soient pas morts pour rien !

Quinze vedettes claironnent ce quatrain aux quatre coins de la France. Le parti communiste s'est annexé la chanson malgré Pierre Destailles qui est loin d'être coco.

En somme, on ne trouve plus d'auteurs, ni d'auditeurs, ni de chanteurs pour déclarer que la patrie est en danger ni pour prôner le courage des combattants. Le sol sacré de la patrie n'inspire plus personne, on brocarde l'uniforme et les chauvins sont de vieilles barbes. Quel est le parolier qui oserait écrire des refrains qui s'intituleraient *Défendons l'Algérie, Gardons la Tunisie* ou *Maroc, terre française ?* Il ferait sourire ou se ferait siffler. Mais nous verrons peut-être un jour naître une chansonnette qui dira cyniquement : « N,i, ni, c'est fini, rendons les colonies ! »

Peut-être trouvera-t-on que j'exagère la portée, l'influence de ces petits

vers. Chansons que tout cela, me diront les philosophes insouciants, les chefs de cabinet pressés. Pourtant, si c'est avec des refrains qu'on lance des hommes à l'assaut, on ne peut oublier qu'on les fait déserter aussi facilement par la même méthode.

Quelle que soit l'aversion qu'on éprouve pour la censure, on pardonnerait à celle qui interdirait l'apologie de la lâcheté et l'encouragement à la trahison.

Je sais qu'en France tout finit par des chansons, souhaitons que les accidents ne commencent pas de la même manière.

SERGE VEBER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

JUYUNGO D'ALBERTO ORTIZ

(Gallimard)

La collection d'images ibéro-américaines, « La Croix du Sud », que dirige Roger Caillois, est riche en œuvres de qualité. On a en mémoire les romans de Miguel Angel Asturias, de Jorge Luis Borgès qui y furent publiés. Sous le signe de cette « Croix du Sud » nous venons de lire « Juyungo » d'Alberto Ortiz, histoire d'un nègre, d'une île et d'autres nègres. C'est une œuvre exceptionnellement riche, récit poétique dont la vertu première est de mieux défendre la cause d'une race qu'un savant plaidoyer. Alberto Ortiz, mulâtre équatorien, est poète et c'est là son seul roman.

Juyungo pour les Indiens signifie le nègre, mais ce nom étrange sert encore à désigner le diable. Le nègre et le diable de cette histoire sont un seul homme, Ascension Lastre. On le voit parcourir son pays, exerçant un peu tous les métiers, suscitant sur son passage autant de sympathie que de haine, se faisant aimer des femmes sans distinction de couleur et détester par les hommes blancs. Mais peu importe, en fait, l'anecdote romanesque, elle est dominée par la poésie qui émane de ce livre, violence du climat et violence des sentiments. C'est un beau roman et, ce qui est peut-être plus rare, un roman d'écrivain ainsi qu'il nous est possible d'en juger d'après l'excellente traduction de Michel Reboux.

DOMINIQUE FABRE.

LETTRES A VLAMINCK

par André Derain *(Flammarion)*

Écrites les premières durant son service militaire (1901-1903) et dans un style de caserne, les autres de Collioure, de Londres et de Paris, les *Lettres de Derain à Vlaminck* nous font revivre les années fraternelles où les deux « potes » de Chatou, après avoir collaboré à deux livres légers, créent, avec Matisse et Braque, le *fauvisme*, découvrent les Nègres, cèdent, puis résistent au cubisme. 1914 marque le déclin d'une amitié qui ne parvint pas à reprendre : « Ce n'était plus la guerre, écrit Vlaminck, qu'il y avait entre nous, mais la Vie et la Peinture. » La lecture de cette correspondance aide à mieux analyser le cas d'un artiste merveilleusement doué, visant haut, mais instable et déchiré entre les influences. « Dans toutes les choses que je considère, écrivait-il déjà en 1902, j'ai un mal de chien à trouver la porte de sortie. » Il cherche désespérément à trouver en art « cette tranquillité morale » qu'il ne connaîtra jamais, même dans la gloire. Souhaitons qu'un second volume, adressé à d'autres correspondants au temps de l'âge mûr nous permette d'écouter le passionnant dialogue que ce maître anxieux n'a cessé, jusqu'à son dernier jour, de poursuivre si sincèrement avec lui-même.

C. R.-M.

par THIERRY MAULNIER

L'ORESTIE. — JUDAS

La saison théâtrale s'est ouverte depuis un mois à peine, et déjà me voilà dans l'impossibilité de rendre compte de tous les spectacles nouveaux, ou même de les mentionner. Que les auteurs, que les acteurs de cette bonne vingtaine de pièces, dont les générales « se sont bousculées » à la veille du Salon de l'Automobile à raison d'une par jour, veuillent bien accepter mes excuses. Plus d'un mérite l'attention, l'estime, la critique. Si je cite Mme Dominique Vincent, auteur de *Gaspar Diaz*, joué au Théâtre Hébertot, et M. José Quaglio, metteur en scène du *Cercle de Famille* de M. Diego Fabbri au Théâtre de l'Œuvre, c'est parce qu'il s'agit, d'une part, d'un écrivain de théâtre dont l'ouvrage, s'il n'est pas entièrement réussi, manifeste, au premier acte surtout, un sens réel des situations et du dialogue, et, d'autre part, d'un débutant qui, pour son coup d'essai, s'installe en bonne place dans la cohorte de nos jeunes animateurs. Cela dit, il me faut bien m'en tenir aux deux événements qui ont marqué les dernières semaines, et ces deux événements sont *l'Orestie* montée par la compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault à Marigny, et le *Judas* de Marcel Pagnol au Théâtre de Paris. L'Orestie, Judas : les grands mythes étaient présents au rendez-vous d'octobre.

Je ne suis pas de ceux qui avaient assisté à la présentation de *l'Orestie* encore incomplète (les Euménides manquaient) au Théâtre de Bordeaux, au printemps dernier. La grande entreprise de Jean-Louis Barrault m'est apparue dans sa nouveauté. Il faut d'abord y louer cette audace, ce goût de la difficulté vaincue et cette aptitude à la vaincre, par quoi Jean-Louis Barrault et Madame Madeleine Renaud ont su garder à leurs entreprises, jusqu'au milieu de triomphes auxquels ils n'ont pas demandé une sécurité facile, son caractère héroïque. *L'Orestie* dans son ensemble n'est pas seulement gigantesque par les moyens matériels dont elle exige la mise en œuvre, le nombre des acteurs, l'ampleur des intermèdes choraux, la grandeur à quoi doivent s'égaler les décors, les costumes, et — puisque

masques il y a — les masques, elle est redoutable par la simplification surhumaine des personnages, la fusion intime du familier et du sublime, l'étrangeté d'un univers où rôdent encore les démons primitifs de l'espèce pendant que s'y prépare le triomphe de l'ordre humain, elle est déconcertante pour le public d'aujourd'hui par sa lenteur solennelle d'office religieux, sa structure cyclopéenne, et même par ce qu'il y a d'émoussé dans certains de ses grands aphorismes moraux, escalier monumental de la sagesse humaine dont trop de générations ont usé les marches. N'y a-t-il pas quelque chose de téméraire dans le principe même d'une entreprise qui consiste à placer sous les yeux des touristes venus à Paris pour le Salon de l'Automobile, le mystère écrit pour la jeune Athènes, ivre de la grandeur de ses armes et de ses lois, par un initié d'Eleusis ?

Que la gageure réussisse, que le public emplisse la salle de Marigny pour assister à la tragédie d'Agamemnon, de Clytemnestre et d'Oreste dans sa version la plus archaïque et la plus auguste, que ce public soit surpris, déconcerté peut-être par moments, mais ému, mais conquis, voilà qui atteste, en même temps que la permanence des œuvres suprêmes de l'art humain à travers les métamorphoses de l'histoire, des croyances, de la culture, l'importance du rôle de l'animateur de spectacles, du metteur en scène, — lorsqu'il est un grand metteur en scène, — en tant que médiateur entre ces œuvres et le public.

L'histoire que fit vivre Eschyle pour les Athéniens du ve siècle et qu'il fait vivre encore pour nous grâce à Jean-Louis Barrault est une histoire en même temps très étrange et très actuelle. Les cérémonies de supplication et de conjuration, la présence invisible ou visible de rôdeurs surnaturels, les malédictions convulsionnaires, le halètement des chiennes vengeresses autour d'Oreste endormi rattachent cette grande pourpre classique, par tout un pan, à l'univers nocturne de la sorcellerie primitive, au monde de ténèbres et de sang des anciennes fatalités, des vengeances infatigables, du meurtre sacrificiel. Mais la célèbre trilogie se conclut par l'échec infligé aux vieilles divinités persécutrices, à l'antique justice du talion par le dieu de lumière et la déesse de raison, qui instituent sur l'Acropole le tribunal des hommes. Que, dans l'admirable dénouement des *Euménides*, ou plutôt dans la forme qui est donnée à ce dénouement, quelque chose ait vieilli, c'est incontestable. Nous ne sommes pas autrement convaincus par l'argumentation de l'avocat Apollon, affirmant que le meurtre de la mère est moins grave que le meurtre de l'époux en vertu d'une supériorité biologique du mâle assez contestable. Quant à la glorification de la loi athénienne et de l'Aréopage, elle nous rappelle que *l'Orestie* fut aussi, sinon d'abord, une œuvre de circonstance, sinon de propagande, et les circonstances sont loin, et la propagande ne peut plus nous toucher. En fait, ce qui reste le plus près de nous dans *l'Orestie* — est-ce le résultat de notre retour, en art, vers un certain primitivisme ? est-ce parce que nous avons vu réellement s'éloigner de nous le règne de la raison législatrice et ressurgir autour de

notre horizon de « grands civilisés » les vieux dieux de vengeance et de carnage, dont les noms seuls et le culte ont changé ? — ce n'est pas la part lumineuse, c'est la part ténébreuse : c'est la chaîne tragique qui joint le meurtre au meurtre et fait du justicier un coupable, c'est le rythme incantatoire sur lequel les talons des danseurs font surgir de la terre la présence réelle des morts qui demandent justice, c'est la transe prophétique de Cassandre possédée. Le cercle semble se fermer, quelque chose de l'homme moderne rejoint dans le sentiment d'une étrangeté familière l'aube élémentaire dont Eschyle croyait faire sortir le grand jour d'Apollon. Me voilà pris d'une sorte de perplexité en constatant que c'est par ce qui, dans l'œuvre d'Eschyle, se rattache encore à la nuit des temps, à l'angoisse magique des sites de l'Afrique noire — par cela, et non par ce qui s'y dessine de l'ordre radieux de l'Acropole — que *l'Orestie* est le plus près de nous.

♣

Après avoir généreusement restauré et transformé le Théâtre de Paris, dont les tristes velours semblaient abandonnés aux mites et à la poussière, Mme Elvire Popesco et M. Hubert de Malet ont voulu inaugurer la nouvelle salle — car c'est bien, en fait, d'une salle nouvelle qu'il s'agit — par un coup d'éclat. Ainsi ont-ils convié le Paris des Académies et des Ministères, des ambassades et des salons, des auteurs célèbres et des vedettes, rassemblé dans la plus brillante « générale » de ces dernières années, à saluer le retour à la scène de Marcel Pagnol.

En nous proposant sur la scène une imagerie de la Passion organisée autour du personnage du grand maudit, M. Marcel Pagnol jouait la difficulté. Car il s'agissait d'affronter le public avec une œuvre très différente de celles qui lui ont assuré voici un quart de siècle la faveur d'un public immense. Il eût été tentant, pour lui de renouer le fil de ses succès passés et de donner à la famille gentiment pittoresque et sentimentale de Marius, de Fanny et de César une postérité nouvelle. Or, bien que nous soyons dès le premier acte de Judas mis en présence d'un centurion romain qui a l'accent du Vieux Port (après tout, Rome recrutait bien dans la région), bien que les personnages des scènes populaires de *Judas* parlent avec la même verdeur et la même humanité à peine caricaturale que les héros classiques de l'univers pagnolesque, notre auteur a abordé cette fois, selon une manière qui reste la sienne (car on ne peut dire qu'il se soit mis en rien à la remorque de Sartre, de Camus), les grands thèmes de l'angoisse métaphysique et de la liberté.

Son Judas n'est pas perdu par l'orgueil intellectuel, comme celui que M. Claude-André Puget nous montra l'an dernier. Il est perdu par la mauvaise interprétation qu'il se donne, en toute bonne volonté de disciple, d'un mystère qui le dépasse. Les paroles du Christ n'ont-elles pas annoncé que le Christ allait être trahi ? N'ont-elles pas désigné Judas

comme chargé d'assumer cette trahison ? Ne sont-elles pas conformes aux prophéties ? Ne faut-il pas que le Christ soit pris, et jugé, et condamné, pour confondre ses persécuteurs et établir son règne sur la terre ? Il suffit de quelques pressions de hasard, que le pauvre Judas interprète comme des Signes, pour qu'il cesse de résister à ce qui peut être considéré ou comme le déterminisme de la volonté divine, ou comme l'appel du Tentateur. A vrai dire, cet énigmatique personnage de Phocas — une des meilleures inventions de la pièce — qui pousse Judas à trahir, qui tire de sa tunique au moment décisif le trentième denier de la trahison, qui est-il au juste, un « agent secret » de Dieu, ou le Démon qui sert Dieu en croyant le combattre ? De toutes façons, quel risque court le Fils de Dieu s'il est vraiment le Fils de Dieu ? N'est-il pas évident qu'il saura, au moment qu'il choisira, briser ses liens, confondre ses bourreaux, se manifester dans sa gloire ? Judas trahit par obéissance. L'épouvante n'envahira sa pauvre cervelle que lorsqu'il entendra le marteau clouer vraiment les mains et les pieds de Jésus, que lorsqu'il entendra vraiment le cri d'agonie. Sa confession, au dernier acte, devant le Tombeau de celui qui n'est pas encore ressuscité, devant les disciples méprisants, est un peu longue, un peu insistante : mais elle a des accents émouvants. Il y a chez Marcel Pagnol, quel que soit le sujet qu'il traite et le plan sur lequel il place ce sujet, un foyer chaleureux de tendresse pour les hommes.

La réalisation théâtrale de *Judas* m'a paru avoir un peu souffert de ce qui fut peut-être un excès de hâte. On eût aimé plus d'originalité dans les décors et les costumes, un dessin plus rigoureux des mouvements, des lumières plus significatives. Tel quel, le spectacle est ample et riche, et doit contribuer au succès d'une pièce qui — quelles que soient les critiques auxquelles elle s'expose de la part des historiens, des exégètes des Ecritures ou des théologiens — illustre une profonde énigme métaphysique en images à la portée d'un public très vaste. D'une distribution très nombreuse (il y a soixante-six personnages) et par là même inégale, émerge M. Jean Servais dans le rôle de Phocas. Voilà un des plus grands comédiens du moment.

THIERRY MAULNIER

TRAHIR NAPOLÉON

par Pierre Audiat

Et plus ou moins, la femme est toujours Dalila,

a dit Alfred de Vigny dans un vers célèbre qui fait peser sur tout le sexe jadis faible une accusation permanente de trahison. Il faut observer que ce jugement, sévère, est tiré d'un poème intitulé *La Colère de Samson* et qu'un homme en colère a tendance à généraliser ; or, le poète et son personnage étaient sous le coup, le premier d'une trahison découverte, le second d'une trahison pressentie. D'où cette condamnation sans nuances, car l'on ne saurait mettre dans le même sac une infidélité sentimentale et une perfidie politique. La Dalila de Vigny (Marie Dorval), pour avoir trompé un amant à qui elle n'avait point juré une foi éternelle, pouvait bien être appelée « traîtresse », mais elle n'était qu'infidèle. Quant à la Dalila de Samson, employée par les Philistins comme agent secret auprès du chef hébreu, elle n'aurait vraiment « trahi » que si, oubliant les ordres du deuxième bureau de Gaza, elle s'était mise à aimer tout de bon l'Hercule d'Israël. Elle a correctement rempli son métier d'espionne en feignant d'aimer Samson : c'était à lui de se méfier, mais les hommes les plus forts ne sont pas toujours les plus malins.

Entre la trahison sentimentale et la trahison politique, entre l'infidélité et la perfidie, il existe toutefois cette ressemblance : elles surviennent ordinairement lorsque les choses se gâtent pour celui qui *va* être trahi. Abandonné par la fortune ou par la chance, il risque de l'être également par ceux qui, le trouvant ainsi moins aimable, ne lui gardent plus amour ou amitié. Pourtant, et probablement parce que l'amour, quand il existe, a des racines plus profondes que l'amitié, les femmes mettent d'ordinaire moins d'empressement que les hommes à quitter le vaisseau qui sombre ; on en vit même d'héroïques s'attacher au malheur avec une détermination farouche. Encore faut-il que la femme aime vraiment et qu'elle n'ait pas jusqu'alors joué la comédie. Dans ce cas hommes et femmes se valent, également « parés pour l'abandon ».

Durant vingt années — de 1795 à 1815 — Napoléon ayant fait, des

hommes et des femmes, toutes les expériences imaginables, a donc souffert toutes les sortes de trahisons concevables, et comme il était fort clairvoyant quand la passion ou la fureur ne l'égaraient point, il en a eu conscience. Même, dans l'apaisement de Sainte-Hélène, il les a presque toutes excusées en les mettant sur le compte de la faiblesse humaine. Seulement parce qu'il avait, auparavant, dans des mouvements de colère samsonienne, dénoncé comme traîtres ou traîtresses, à peu d'exceptions près, tous ceux et celles qui l'entouraient, il est arrivé que ces épithètes désobligeantes sont, sans qu'on puisse en discerner la raison, restées attachées aux uns et furent, pour d'autres, emportées par le vent. D'où sur le « tableau des trahisons » un affichage capricieux, parfois absurde, dont les historiens commencent, tout juste, à s'émouvoir. Grâce à l'examen, plus attentif, des documents connus, grâce à la publication de documents inédits il est permis aujourd'hui, qu'il s'agisse de trahisons sentimentales ou de trahisons politiques, de distribuer le blâme ou l'indulgence avec un peu moins d'arbitraire.

Sur le plan sentimental, cette revision sera beaucoup plus favorable à l'impératrice Marie-Louise qu'à l'impératrice Joséphine. S'il était établi que ses deux femmes légitimes, sans parler des autres, avaient « trahi » Napoléon, on montrait beaucoup de complaisance pour la voluptueuse créole et beaucoup de rigueur pour la molle Autrichienne. Ceux qui tentaient de plaider pour la jeune archiduchesse, livrée à « l'ogre » qui avait épouvanté son enfance, placée, quatre ans plus tard, au centre d'une crise effroyable, savamment reconquise par sa famille, puis habilement poussée vers des amours qui la détacheraient sûrement de celui qui n'était plus que le général Bonaparte, ces avocats d'une cause réputée détestable passaient jusqu'à présent pour des chevaliers fantasques, des don Quichotte mal avisés. Or, la production de cent vingt-sept lettres, écrites par Marie-Louise à Napoléon de janvier à mai 1814, *devrait* renverser, de fond en comble, les jugements portés antérieurement sur elle. Je dis : *devrait*, car il faudra du temps avant que l'image s'efface d'une impératrice abandonnant la cause impériale, d'une femme infidèle se jetant dans les bras de Neipperg, d'une mère indifférente aux souffrances et à la mort de « l'aiglon ». Cette correspondance, Napoléon, en juin 1815, au moment où il allait entreprendre la campagne dont le dénouement se nomme Waterloo, l'avait confiée à son frère, le roi Joseph ; celui-ci à son tour la remit, lors de son départ pour les États-Unis, à sa belle-sœur, Désirée Clary, femme du général Bernadotte, qui devint roi de Suède en 1818 ; conservée dans les archives royale de Suède elle vient, grâce à l'autorisation de S. M. Gustave VI Adolphe, d'être publiée [1]. Comme nous possédions déjà la plupart des lettres que, pendant le même laps de temps, Napoléon avait écrites à Marie-Louise, nous pouvons

1. Stock.

suivre, jour par jour, les péripéties d'un drame qui est aussi une tragédie.

Tout lecteur non prévenu sera sensible à la sincérité qui se dégage des lettres de Marie-Louise : à notre surprise, elle apparaît comme une épouse tendrement inquiète, soucieuse de réconforter, de consoler l'empereur vaincu et désemparé, réellement désireuse de le rejoindre à Fontainebleau, attentive à ne prendre aucune initiative qu'il puisse désapprouver, mais prête à le seconder dans ses efforts pour obtenir des Alliés une paix « acceptable » ; franchement, on ne voit pas ce qu'un censeur, fût-il sourcilleux, pourrait reprocher à l'attitude de Marie-Louise, telle qu'elle ressort de cette correspondance. Un certain flottement peut-être, dans les journées d'avril, quand elle hésite entre gagner Fontainebleau ou bien rejoindre son père, l'empereur François d'Autriche à Rambouillet, en vue d'adoucir les conditions de l'abdication ? Mais Napoléon lui-même n'était pas moins « flottant » — qui ne l'eût été dans de telles circonstances ? Bien plus, alors que tout son entourage, y compris les Napoléonides, exerce une vive pression sur elle pour qu'elle « sauve les meubles » en intervenant auprès des Alliés et en allant se confier à eux, Marie-Louise, avec une énergie, une dignité, voire une simplicité admirables, écarte des solutions dictées par la peur ou l'égoïsme ; la famille impériale fait déjà ses bagages pour prendre le large qu'elle résiste encore et qu'elle décide, contre l'avis général, de « remonter » de Blois vers Orléans et Fontainebleau. Si elle bifurque finalement vers Rambouillet, c'est bien parce que Napoléon, hésitant à lui offrir le spectacle de sa déchéance, n'insiste plus et envisage leur réunion à l'île d'Elbe, sitôt qu'il aura pris possession de son minuscule royaume. D'ailleurs Napoléon ne s'y trompe pas : il voit clairement là où sont le courage et la force d'âme ; il se montre touché par le dévouement de Marie-Louise et très dur pour le comportement des siens, en particulier du roi Joseph, qui a échappé à l'accusation d'avoir « trahi » Napoléon, alors que si trahison il y eut (ce que je ne crois pas), il devrait figurer sans conteste parmi les traîtres de premier rang. Une lettre de Napoléon datée de Soissons, 12 mars 1814, 3 heures de l'après-midi, est terrible pour le frère aîné :

« Ma bonne Louise, j'ai reçu ta dernière lettre. Je suis fâché que tu aies montré la lettre de ton père et ta réponse, au roi (Joseph). Tu as trop de confiance en ce prince. Ces communications ne doivent être faites qu'à moi. *Tout le monde m'a trahi.* Serais-je destiné à l'être par le roi ? *Cela ne m'étonnerait pas et ne serait pas au-dessus de ma constance.* »

Cette fois, la trahison politique et la trahison sentimentale étaient imbriquées ; il semble bien en effet que Joseph, jugeant la cause de Napoléon perdue, ait tenté d'agir, au besoin par sa séduction personnelle, sur Marie-Louise sa belle-sœur, qui en qualité de régente pouvait,

à l'insu de Napoléon, agir en faveur d'une paix que presque tous les Napoléonides (et les Français aussi) souhaitaient, mais que l'empereur jugeait, avec lucidité, une simple étape vers une paix que dicteraient les Alliés. Au milieu de toutes les intrigues, Marie-Louise s'est débattue avec courage ; certes, elle faiblit rapidement dès qu'elle eut atteint Schönbrunn, mais dans son journal elle écrit encore à la date du 21 mai 1814 : « Quelle déchirante fatalité, la mienne ! Glisser des mains de l'empereur et quitter la France malheureuse ! Dieu seul connaît ma douleur ! Ah ! mon impuissante faiblesse dans ce tourbillon d'intrigues et de trahisons ! » Cri que je trouve émouvant par l'anxiété qu'il exprime ; il n'y a point trace ici de comédie.

On n'en saurait dire autant des lettres *de* — et *à* — Joséphine que l'on découvre ou que l'on restitue dans leur libellé original. Chaque inédit publié enfonce un peu plus l'idée que Joséphine n'a, à aucun moment, éprouvé pour Napoléon, qu'il fût général, premier consul, empereur, le moindre sentiment de tendresse vraie. Qu'elle l'eût abondamment « trahi » depuis les premiers jours de leur liaison et jusqu'à leur divorce ne suffisait point à le prouver, mais les infidélités ne s'accompagnent pas nécessairement de la rancœur et presque du mépris qu'on sent percer dans certaines lettres de Joséphine. On dirait qu'elle cherche à le blesser, à son insu, en trompant Napoléon avec ceux qu'il déteste le plus : Barras, son ancien amant, Ouvrard, le financier, et cet Hippolyte Charles, don Juan affairiste. Encore ne possédons-nous que très peu de documents contenant des aveux. Si nous savions tout !

Mais, prudente et calculatrice, Joséphine écrivait rarement ; nous l'apercevons surtout à travers les lettres que lui adressait Napoléon qui, s'il ne manquait pas d'informateurs empressés à le renseigner sur la conduite de sa femme, avait le bon goût de ne point confier à des papiers qui s'envolent aisément des reproches indélébiles. Toutefois, en publiant les lettres de Napoléon à Joséphine, la reine Hortense — qui l'en blâmerait ? — avait pris le plus grand soin de les expurger et de supprimer les passages qui auraient pu donner à penser que sa mère n'avait pas été pour Napoléon une compagne de tout repos. Cependant les chercheurs exhumaient progressivement les pièces de la correspondance originale ; M. Jean Savant vient de les rassembler dans un volume, luxueusement édité [1], qu'il a enrichi de fac-similés curieux (l'orthographe et le style *personnels* de Napoléon diffèrent sensiblement de son style et de son orthographe officiels), de commentaires précis et de notes où il condense sa science et sa malice. L'enchaînement des lettres et des réponses manque très souvent, si bien que dans un dialogue écrit nous n'entendons qu'une seule voix : celle de Napoléon. Cela suffit pour que nous percevions combien il a été sensible aux infidélités, à l'indifférence de Joséphine pour ce qui était sa propre passion : l'armée, à son avi-

1. *Napoléon et Joséphine* (Le Club du Meilleur Livre).

dité insatiable, à ses comédies. On ne peut même pas dire qu'il lui pardonnait : les réconciliations d'alcôve ne comportent pas toujours d'amnistie, elles sont quelquefois des vengeances. Si Joséphine, comme une courtisane savante, s'entendait à retenir Napoléon au moment où elle sentait qu'il lui échappait, rien ne prouve qu'il ait été sa dupe. Lui aussi était bon comédien. Pour comparer l'attitude de Marie-Louise et de Joséphine dans les mêmes circonstances, quelques lignes suffiront.

De Fontainebleau, le 16 avril 1814, quelques jours avant son départ pour l'île d'Elbe, Napoléon écrit à Joséphine :

... Que d'hommes dont on a une fausse opinion ! J'ai comblé de bienfaits des milliers de misérables. Qu'ont-ils fait dernièrement pour moi ? Ils m'ont trahi, oui, tous. J'excepte de ce nombre ce bon Eugène (Eugène de Beauharnais, le fils de Joséphine) *si digne de vous et de moi.*

Or, le 9 avril, Joséphine avait écrit à son fils :

Tout est fini, il abdique. Pour toi, tu es libre et délié de tout serment de fidélité. Tout ce que tu ferais de plus pour sa cause serait inutile. Agis pour ta famille.

Elle-même s'apprêtait à recevoir, à La Malmaison, la visite du tsar Alexandre Ier, l'ennemi numéro un de Napoléon et le principal artisan de sa ruine...

Ils m'ont trahi, oui, tous. Cela étant, on se demande pourquoi Marmont fut *élu* le traître par excellence, le traître-type, car pour tout le monde, Marmont, duc de Raguse, est un traître. Épithète de nature, comme dans Homère, « rapide en sa course », celle d'Achille et « débrouillard », celle d'Ulysse. Ouvrez n'importe quel livre d'histoire, du plus grave au plus fantaisiste, vous y lirez que Marmont a trahi Napoléon en 1814, qu'il a signé la capitulation de Paris, puis rendu impossible un redressement militaire, par la défection du corps qu'il commandait à Essonnes, qu'il a été, pour cette raison, l'objet du mépris général, que « raguser » est devenu un synonyme de « trahir » et que le duc de Reichstadt, peu de temps avant sa mort, a rompu froidement les entretiens qu'il devait avoir avec Marmont, venu à Vienne pour le rencontrer.

Or, tous ces faits ont un caractère légendaire ; la capitulation de Paris en 1814 a été ordonnée par le roi Joseph et ne pouvait l'être que par lui ; il avait seulement délégué ses pouvoirs à Marmont qui aurait à juger le moment exact où il conviendrait de la souscrire ; la défection du corps de Marmont à Essonnes n'a rien changé à l'abdication de Napoléon déjà décidée avant que cette défection fût connue : si Talleyrand en a usé comme d'un argument auprès du tsar Alexandre pour lui démon-

trer qu'il n'avait plus à ménager Napoléon, elle ne changeait rien au cours fatal des événements ; « raguser » fut employé seulement par les fidèles de Napoléon, acharnés à stigmatiser ceux qui étaient passés au drapeau blanc, enfin le duc de Reichstadt, si l'on en juge par le journal récemment publié de son officier d'ordonnance, le capitaine Moll, a fait un excellent accueil à Marmont, qui, au reste, n'avait nullement le dessein de dénigrer l'empereur auprès de son fils, tout au contraire.

L'origine de cette légende tenace est dans la proclamation que lança Napoléon en mars 1815 à son retour de l'île d'Elbe ; il fallait bien nommer les responsables de la catastrophe de l'année précédente, sans toucher à ceux qui en portaient la responsabilité réelle, trop nombreux, trop haut placés ; expliquer la défaite par la trahison. « Soldats, disait le revenant impérial, nous n'avons pas été vaincus, deux hommes sortis de nos rangs ont trahi... » Leurs noms ? « Le duc de Castiglione (Augereau) et le duc de Raguse (Marmont). » On observera, en souriant, que des deux traîtres seul Marmont a été confirmé dans son rôle. Qui se rappelle qu'Augereau était dénoncé pour trahison en même temps que Marmont ? Mais la légende simplifie toujours : un bon traître vaut mieux que deux.

Bien sûr, il serait absurde de transformer Marmont en champion de la fidélité, mais, pour être équitable, il faudrait soigneusement examiner les titres de ceux — « oui, tous » — qui avaient trahi Napoléon. C'est pourquoi on ne peut prendre que comme un hommage à la force des légendes la biographie de Marmont que vient de publier M. Robert Christophe [1]. Le livre, rempli d'une verve bon enfant, ne va pas à contre-courant — oh ! non ! — du sentiment populaire. Marmont est « traître », de la première page à la dernière page du livre. On ne doute plus, comme le disait Napoléon dans sa proclamation du golfe Juan, que « les Français ne furent jamais sur le point d'être plus puissants, lorsque la trahison du duc de Raguse livra la capitale et désorganisa l'armée ».

Sur le point d'être plus puissants est pourtant une de ces contre-vérités qui ne trouvent un crédit provisoire qu'en raison de leur énormité même. Les plus fervents des historiens napoléoniens, tel M. Marcel Dupont qui nous donne le troisième et dernier volume de ses études précises consacrées aux campagnes de Napoléon [2], et qui, comme tous les autres, parle, sans indulgence, du « traître Marmont », sont bien obligés d'observer que pendant la campagne de France, les effectifs de l'armée avaient fondu au point de devenir squelettiques et que Napoléon s'abusait (s'abusait-il vraiment ?) en lançant des chiffres qui ne correspondaient nullement à la réalité. C'est pourquoi, devançant de plusieurs semaines « l'heure de la trahison », les maréchaux Oudinot et Ney viennent, le 20 février 1814, à Nogent-sur-Seine, où Napoléon a

1. *Les Amours et les Guerres du Général Marmont* (Hachette).
2. *Napoléon en campagne : de Wagram à Waterloo* (Hachette).

établi son quartier général, pour l'exhorter à conclure la paix, sans attendre que la situation soit sans issue ; c'est pourquoi Ney, à Fontainebleau, sera celui des maréchaux qui poussera, avec une sorte de violence, Napoléon à signer l'acte d'abdication ; c'est pourquoi l'empereur, découragé, cédera et tentera, quelques jours plus tard, de se suicider.

Le cas du maréchal Ney, « le brave des braves », est au surplus difficile à élucider ; la psychologie de ce petit clerc de notaire sarrois qui, séduit par le prestige de l'uniforme, s'engage, dès 1787 dans les houzards du roi, doit à la Révolution, à l'Empire et surtout à sa bravoure, des promotions rapides qui lui valent le maréchalat, le titre de prince de la Moskowa, des honneurs et de l'argent, n'est point des plus simples. Pourquoi, l'un des premiers parmi les maréchaux, a-t-il désespéré de la cause impériale ? Pourquoi a-t-il rallié avec empressement la première Restauration dont les chefs ne pouvaient que le dédaigner ? Pourquoi après avoir promis à Louis XVIII qu'il ramènerait l'évadé de l'île d'Elbe « dans une cage de fer », a-t-il, après une nuit d'hésitations, « parié » pour Napoléon et — c'est le principal grief qui lui fut adressé lors de son procès en 1815, sous la deuxième Restauration — entraîné avec lui les troupes royalistes dans sa défection ? Pourquoi après Waterloo a-t-il manifesté un découragement qui le rendit suspect aux derniers fidèles de l'empereur ? — on le soupçonna même de « trahir » pour la *troisième* fois. Pourquoi se laissa-t-il arrêter, alors qu'en haut lieu on souhaitait qu'il s'échappât ? Pourquoi enfin déclina-t-il la juridiction du Conseil de guerre, qui vraisemblablement n'eût pas prononcé une condamnation à mort, pour réclamer sa comparution devant la Chambre des pairs où cette condamnation était certaine ?

Le plus récent biographe du maréchal Ney [1], M. Louis Garros, dans un livre minutieusement documenté et composé avec soin, a tenté, sans prétendre y parvenir entièrement, de démonter les ressorts d'une âme assez obscure. La clef est peut-être dans un complexe d'infériorité qui se traduisait, comme il arrive, par une affectation de hauteur, et aussi par le désir, très humain, de conserver, en misant sur le bon cheval, les avantages qu'il s'était assurés par sa valeur militaire, au péril de sa vie. Mais ce n'est là qu'une hypothèse que rien ne viendra confirmer ou infirmer.

Me René Floriot, se faisant rétrospectivement le défenseur du maréchal Ney [1] et supposant que ses lecteurs forment un jury d'assises, campe à larges traits son *client* comme constamment guidé par « l'intérêt national », victime innocente non de ses propres revirements mais des fluctuations politiques. Ce sont là des simplifications qui valent devant des juges populaires mais qui n'ont guère l'oreille de Clio, muse de l'Histoire. Peindre Louis XVIII comme acharné à la perte du maré-

1. *Ney, le Brave des Braves* (Amiot-Dumont).
1. *Le Procès du Maréchal Ney* (Hachette).

chal, présenter le duc de Richelieu comme un ultra, affirmer qu'au retour de l'île d'Elbe la France tout entière, ou peu s'en faut, était pour Napoléon (si bon nombre de Français avaient été déçus par la Restauration, cela ne veut pas dire qu'ils regrettaient l'Empire), étonne un peu ceux qui ne fréquentent pas les prétoires.

Là où Me René Floriot marque des points, c'est quand il nous explique, en connaisseur, pourquoi dans les grands procès criminels ou politiques, les accusés savent fort mal ce qu'ils doivent plaider et comment ils ont tort de ne pas s'en remettre à leurs avocats du soin d'organiser et de présenter leur défense. Jamais il n'eût laissé le maréchal, comme le firent ses avocats, Berryer et Dupin, décliner la compétence du Conseil de guerre ; c'était une faute évidente et grossière. En somme, dans la revision du procès, Me Floriot s'en prend surtout à ses défunts et illustres confrères.

A la vérité, « trahir Napoléon » en 1814 fut le fait moins des militaires que des politiques. Quelle commune mesure y a-t-il entre les manœuvres de Talleyrand qui, demeuré après sa disgrâce vice-grand électeur, préside un Sénat prêt à « débarquer » Napoléon au moment où les armées alliées approchent de la capitale, et la défection de Marmont, après qu'elles l'ont occupée ? Que Talleyrand et le Sénat impérial aient abattu l'empereur chancelant, est hors de doute ; c'était le coup de pied d'un Parlement qui n'avait jamais accepté, en dépit de son apparente servilité, d'avoir été mis en tutelle, c'était la vengeance des Pères Conscrits traités par l'empereur comme des conscrits. Napoléon s'en était toujours méfié ; il avait bien trituré la Constitution conçue par Sieyès de manière à se réserver tous les pouvoirs effectifs, mais il savait que Conseil d'État, Sénat, Tribunat, Corps législatif, tenus dans sa poigne, attendaient leur heure et qu'ils ne le manqueraient pas s'il bronchait. En quoi il ne se trompait point.

Dans un livre où le paradoxe se conjugue avec un humour subtil [1], M. François Piétri donne une interprétation bien différente des rapports de Napoléon et de *son* Parlement. Il soutient que celui-ci « enchaîna le dictateur » et qu'au demeurant Napoléon se montra constamment attentif à respecter les droits du Parlement. Je pense que M. François Piétri a voulu nous donner un exemple de ce que pouvait être un « badinage sérieux » ; il y a parfaitement réussi. Si tel n'était pas son dessein, il faudrait croire qu'une certaine inquiétude sur la légitimité de la dictature, ou des égards de pure forme pour les grands corps de l'État peuvent être confondus avec le respect de la séparation des pouvoirs et la subordination de l'exécutif au législatif. Mais l'expérience qu'a M. François Piétri des parlements rend improbable cette confusion. Je continue à penser que si le Parlement avait réellement « enchaîné » le dictateur couronné, il n'eût pas attendu mars 1814 pour le trahir.

1. *Napoléon et le Parlement* (Fayard).

PARMI LES LIVRES : LA PENSÉE DE LA MORT ET LES ARTS

L'indifférence des animaux devant le spectacle de la mort est un des traits qui les distinguent le plus nettement des hommes ; la cessation de la vie apparente émeut ceux-ci à un tel point qu'ils ne peuvent concevoir, ni pour les disparus ni pour eux-mêmes, que leur aventure soit terminée : elle va se prolonger dans un monde où la volonté, incertaine, des puissances infernales et divines la soumettra à des lois qu'il s'agit de pressentir. D'où le soin apporté par les survivants à la préparation d'un ténébreux voyage, d'où ces hypogées, ces nécropoles, ces tombeaux ornés, enrichis, meublés plus richement que les demeures terrestres. On peut dire — on a dit — que, sans la pensée de la mort, la vie humaine n'aurait jamais porté les fleurs que sont les arts. Du moins ce qui paraît évident, c'est que les plus anciens vestiges de la présence humaine nous révèlent la crainte de l'anéantissement et le refus de l'accepter.

— Les Étrusques dont on découvre, en tâtonnant, la civilisation composite, paraissent bien avoir apporté de l'Orient une obsession qui, depuis des millénaires, hantait les peuples de Mésopotamie et d'Égypte. Les Étrusques furent, autant que les Grecs installés anciennement en Italie, les initiateurs des Romains à une philosophie et à une théologie déjà raffinées, mais pour se retrouver dans le dédale des influences, pour se reconnaître dans la succession des époques, il faut posséder l'érudition de M. Raymond Bloch dont le livre : *l'Art et la Civilisation étrusques*[1] a paru récemment. Même s'il a quelque peine à suivre l'auteur dans ses savantes discussions sur la chronologie, le lecteur sera sensible à la documentation qu'il lui apporte, par le texte et par l'image, sur l'art de vivre et de mourir en pays toscan. Comme les Égyptiens, dont vraisemblablement ils s'inspiraient, les Étrusques tenaient la « dernière demeure » pour la plus importante et la plus durable. C'est donc là qu'ils ont mis le meilleur de leur art. Il est vrai que les tombeaux étrusques présentent, en architecture, en sculpture, en peinture, des inventions qui sont, peut-être, originales et qui se caractérisent par un réalisme stylisé, si l'on peut associer ces deux termes, mais il faut reconnaître qu'en dépit de leur antériorité, les Sumériens et les Égyptiens avaient atteint, en art, un degré plus élevé.

— La civilisation maya, dont la position excentrique du Yucatan a préservé quelques monuments, livre peu à peu ses secrets qui sont des plus excitants. Ainsi M. Benjamin Péret, qui ne paraissait pas voué à l'archéologie précolombienne, a subi l'enchantement d'un supernaturalisme jailli, semble-t-il, d'une pensée étrangère à la logique occidentale. Un surréalisme à l'état natif brille dans le livre de Chilam

1. Plon.

Balam[1] qu'il a voulu traduire d'aussi près que possible. Le livre de Chilam Balam fut rédigé après la conquête espagnole, pour qu'y fussent recueillies des traditions mayas, que le christianisme risquait de faire disparaître. On y sent la prudence, la peur de ne pas heurter le conquérant, mais aussi la fierté de maintenir des rites et des croyances en profonde harmonie avec l'âme des Mayas... En lisant ce livre on a l'impression tantôt de dérouler les généalogies bibliques, tantôt d'accompagner Alice au pays des merveilles. Là aussi, c'est « la Mort qui est la mère de tous les arts ». *Il fallait*, écrit M. Benjamin Péret, *que la Mort fût à la fois omniprésente, guettant l'homme à chaque pas, redoutée comme la suprême horreur, telle qu'elle l'est encore, paraît-il, chez les Mayas actuels, et en même temps qu'elle fût l'objet d'une sombre délectation pour que les artistes pussent obtenir une telle intensité macabre par des moyens aussi simples.*

Ajoutons qu'aux prestiges du texte maya et des images, qui sont fort belles, M. Benjamin Péret ajoute, dans une introduction substantielle, les sortilèges d'un style puissamment évocateur. Certains passages font penser à un Chateaubriand qui aurait fréquenté les cercles surréalistes.

— Il y a moins de poésie et plus d'érudition dans le remarquable ouvrage que M. Louis Baudin, de l'Institut, a publié sur *la Vie quotidienne au temps des derniers Incas*[2]. Celle-ci est d'ailleurs plus connue que celle des Mayas, bien qu'elle demeure remplie d'obscurités. L'organisation politique et sociale des Incas, telle qu'elle avait été créée en peu de temps (car la domination des Incas sur les autres peuples andins s'est établie tardivement), atteignait, à la veille de la conquête espagnole, une sorte de perfection dans le socialisme d'État, qui fait l'admiration de nos dirigistes. Impossible de pousser beaucoup plus loin l'art de régenter une collectivité et de la soumettre à des lois qui ne lui laissent que peu d'initiative. L'ingéniosité déployée par les dirigeants pour administrer un peuple, qui ne connaissait pas l'écriture, dans un pays où les communications n'étaient point faciles, nous émerveille. Mais ce socialisme d'État n'était accepté que parce qu'il se rattachait à des croyances qui le justifiaient et l'imposaient. Très spiritualisée, la religion des Incas, qui offre des analogies surprenantes avec celle des Égyptiens (certains hymnes au soleil ressemblent à la fois aux hymnes d'Aménophis IV et aux psaumes de David), laisse transparaître l'éternelle inquiétude des hommes devant la mort qui surviendrait pour tous si le soleil ne se levait point — se lèvera-t-il demain ? — et qui surviendra, pour chacun, à une heure imprévisible. Tout alors est réglé en fonction de ceux : l'Inca (l'homme-dieu) et ses sacerdotes, qui sont les intercesseurs de l'homme auprès des dieux et les interprètes des dieux auprès

1. *Livre de Chilam Balam de Chamayel* (Editions Denoël).
2. Hachette.

des hommes ; la plus noble part de l'activité humaine est employée à édifier des monuments montant vers le ciel, comme un cri d'enthousiasme et comme une prière.

— Or, en dépit des apparences, l'attirance horrible de la mort reste vivace — et féconde. Lorsqu'on vient de lire, dans le livre de M. Louis Baudin, comment les Incas pratiquaient la médecine, pourquoi ils recouraient à la magie tout en utilisant, fort intelligemment d'ailleurs, des remèdes naturels tels que la cola, le quinquina, le youca, le datura, on est surpris de voir que, dans nos provinces, subsistent les mêmes démarches. M. Marc Leproux[1] qui a entrepris de recenser, canton par canton, les traditions et usages populaires de la médecine en Angoumois, Aunis et Saintonge, met admirablement en lumière le processus qui est celui de l'homme souffrant : d'abord s'adresser aux forces naturelles, encloses dans les végétaux, les animaux, les minéraux, puis, en cas d'échec, aux forces surnaturelles, que leur nom soit chrétien ou païen, enfin, quand « on ne sait plus à quel *saint* se vouer », aux forces infernales dont seuls les sorciers possèdent l'audience. Le paysan charentais qui cueille à minuit, par une nuit sans lune, telle herbe réputée curative, se doute-t-il qu'il renouvelle le geste complexe de ses lointains ancêtres ?

PIERRE AUDIAT

1. Marc Leproux : *Médecine, Magie et Sorcellerie*, t. I (Presses universitaires de France).

LE MOIS A PARIS

Ecole de Paris 1955. — Où en sont les « Jeunes Peintres ». — Les jeunes ont ouvert, cet automne, le feu des expositions. Un des grands mérites de la sélection que la galerie Charpentier, pour la seconde fois, nous soumet sous le nom d'*Ecole de Paris*, est dans sa volonté de découverte. A de nouveaux venus, à des débutants même, on a témoigné autant d'égards qu'à des carrières consacrées. Les jeunes d'autrefois, perdus dans le tohu-bohu des rares salons qui daignaient les accueillir, étaient bien plus défavorisés. Les dimensions de la galerie Charpentier ne permettant pas d'y dresser un bilan vraiment complet de la peinture actuelle, nous voyons, sous l'œil bienveillant des grands aînés (lesquels, exceptés Rouault, Braque et Chagall, ont tous répondu à l'appel), des invités, dont les noms varieront d'année en année, illustrer la diversité et l'opposition des tendances.

Dans la grande salle d'entrée, présidée par un Picasso diabolique, des peintures en majorité non figuratives ont été savamment utilisées à des fins ornementales comme des tapis, des vitraux ou des carrelages. On ne pouvait mieux mettre en valeur des compositions dont le format est souvent plus imposant que le contenu. Qu'il s'agisse ou non d'art abstrait, les dimensions spirituelles restent indépendantes du métrage. Bien que de modeste surface, la *Place du Tertre* d'Utrillo, l'*Intérieur vert* de Villon, les trois aquarelles méridionales de Segonzac, la *Nature morte au Revolver* de Vlaminck et ses douze bouquets éblouissants, les *Veilleurs* de Gromaire, la *Nature morte au Poisson* de Roland Oudot, l'*Émilienne*

en Robe blanche de Legueult, les *Formes champêtres* de Manessier, en disent plus long que maints panneaux démesurés qui ne seront jamais que vignettes agrandies.

⁂

C'est sous les auspices d'une association internationale, dont le but est « de défendre l'esprit créateur et critique contre toute atteinte » que vient de s'ouvrir, faisant suite à « Vingtième siècle », (manifestation organisée en 1952 au même Musée d'art moderne), l'exposition *Jeunes Peintres*. Douze juges, chargés du choix aux États-Unis, en Italie, en Angleterre, en Belgique, en Allemagne, en Suisse et en France, et recrutés en général parmi le personnel des musées, se sont accordés presque tous à ne reconnaître d'inspiration et d'originalité qu'à des œuvres de caractère abstrait ou non figuratif (seuls les choix anglais et italien ont montré moins de sectarisme). L'unité de vue est si grande ici que, sans les inscriptions qui différencient chaque salle de la suivante, nous aurions l'impression de ne pas changer de latitude. Peut-on croire vraiment les générations nouvelles condamnées partout aux mêmes néo-conformismes ? Le despotisme officiel, en tout cas, n'avait pas montré plus d'intolérance quand, jadis, dans les expositions internationales, il réduisait la peinture à n'être que peinture des Artistes Français. Sans faire tort à Kandinsky, à Klee, à Miro, à Max Ernst, on peut croire qu'ils ne sont pas, avec Mondrian, les seuls inspirateurs valables de la jeunesse. Réduire, en France l'avant-garde à Cortot, à Serpan, à Busse, à Calmettes, à Doucet (auxquels nous préférons, dans le même secteur, Bernard Dufour et Dmitrienko, comme ailleurs Ajmone ou Cremonini), c'est faire cruellement abstraction de la diversité des tempéraments et des tendances.

— A la galerie Montmorency, vingt moins de trente ans, comme Faure, Carron, Bardone, Fleury, Genis, Pradier, que nous avons eu plaisir à retrouver galerie Charpentier, mais dont aucun n'a semblé désirable au Musée d'art moderne, témoignent d'un retour heureux à l'analyse du quotidien, aux « valeurs » fines, à la modestie. Pour vernir galerie Maurice sa première exposition, Friboulet, couronné par la revue *Le Peintre*, a quitté l'autocar qu'il conduit sur les routes normandes. Son œuvre, riche en contre-jours, où les noirs opaques retentissent parmi les chromes, les blancs attristés, est d'un lyrisme sobre, vigoureux et de bon aloi. Une ardeur incontestable soulève Emeric (galerie Ambroise) ; il brosse à grands coups de pinceau une matière éruptive ; on lui voudrait plus d'économie, meilleure organisation de la couleur et de la lumière : trop de feux divergents ne risquent-ils pas d'anéantir la forme ? Jean-Claude Bédard, présenté par Jacques Villon, organise gravement et solidement chacune de ses toiles, qui prendront plus de force en s'affranchissant d'un certain morcellement de facture (cercle Volney).

L'exposition des *Peintres de Honfleur*, chez Katia Granoff, montre que les mêmes villes dont la peau prend bien la lumière (comme disait des femmes Renoir), ne cessent d'enfanter des artistes. Pareille leçon se dégage de l'exposition du musée du Louvre, dont nous reparlerons ultérieurement, et qui fait surgir de la nuit des temps et de la mort même, énigme pour l'archéologue, l'essentiel de ce qu'on exhuma de la civilisation étrusque.

CLAUDE ROGER-MARX

Le théâtre et l'équipement national. — L'un après l'autre, les grands théâtres d'Europe centrale renaissent de leurs ruines. En septembre, c'était l'opéra des Tilleuls, dans le secteur russe de Berlin, en octobre, celui de Hambourg, la semaine prochaine ce sera le tour de Vienne. Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur donner quelques détails sur la façon dont ces grandes salles ont été reconstruites, et sur les solutions techniques qui ont été réalisées.

Je parlerai surtout de Berlin et de Vienne, mais si j'avais assez de place, il serait tout aussi intéressant de parler de Hambourg, d'autant plus que la vieille ville hanséatique a réussi le tour de force de reconstruire son théâtre, démoli aux deux tiers, sans cesser de jouer, chaque soir, dans le tiers qui restait !

A Berlin, l'opéra de Frédéric II, sur l'allée des Tilleuls, avait été presque anéanti. Incendié et rebâti déjà en 1843, profondément remanié entre les deux guerres, le voici refait, avec une richesse de décoration extraordinaire, au milieu des décombres à peine déblayés qui l'entourent, et avec l'équipement technique le plus moderne.

L'ancienne salle comptait environ 1 800 places, avec quatre étages de loges. La réduction des places à 1 450 et la suppression des loges a rendu infiniment plus confortable l'installation des spectateurs, qui voient parfaitement toute la scène, où qu'ils soient assis. Un vaste sous-sol a permis d'installer tous les vestiaires et un immense bar. Enfin, un très grand foyer destiné au public se transforme à volonté en une salle de 350 places pour les concerts de musique de chambre. Mais c'est surtout la scène qui m'a intéressé. Le plateau est articulé en six secteurs qui peuvent monter ou descendre à volonté, par un système hydraulique, une scène tournante s'installe en deux heures, enfin, à droite, à gauche et en arrière de la scène principale, trois scènes secondaires pourront recevoir à l'avance des décors et venir prendre la place de la scène principale. Aucun théâtre à ma connaissance ne dispose d'un pareil équipement.

Je dois d'ailleurs dire que, dans la très belle représentation de *Don*

Juan à laquelle j'ai assisté, les onze tableaux se succédaient rapidement, mais en baissant chaque fois le rideau. Est-ce que toute cette installation n'était pas encore tout à fait au point pour les premières représentations ? C'est possible : notre pays n'a pas le monopole de tels retards !

L'effet de propagande qu'a obtenu la « République démocratique » en ouvrant cet opéra, où elle a su attirer, *à coups de dollars*, d'excellents artistes, a été si considérable en Allemagne que le Sénat de Berlin-Ouest a décidé d'entreprendre immédiatement la reconstruction de l'autre opéra, celui de Charlottenburg, pour remplacer, en 1960, le théâtre d'opérettes, rue Kant, qui abrite dans un cadre bien médiocre l'excellente troupe de l'Opéra occidental.

— La réouverture de l'Opéra de Vienne, qui aura lieu le 5 novembre, a provoqué dans le monde entier un extraordinaire mouvement de curiosité. Les fauteuils d'orchestre se sont vendus au marché noir jusqu'à 80 000 francs. On voudrait être sûr que ceux qui les occuperont n'entendront pas ce soir-là *Fidelio* pour la première et la dernière fois de leur vie !

La salle où j'ai vu peut-être cent opéras différents datait de 1869 ; elle avait été si vivement critiquée à l'époque que son architecte était mort de chagrin. Admirable comme acoustique, mais assez peu confortable, elle était toute en loges et comportait 2 881 places, soit 500 de plus que notre Opéra, mais 600 étaient des places debout, au parterre et à la dernière galerie. La salle nouvelle, pas très différente de l'ancienne, comme style, conserve les loges et les places debout, mais ne contiendra plus que 2 100 spectateurs.

La scène, moins puissamment équipée que celle de Berlin, comportera cependant le parquet mobile, sur ascenseurs, une scène tournante, une petite scène latérale, et une grande arrière-scène. C'est plus qu'il n'en faut pour tous les changements à vue. Enfin, le plancher de la fosse d'orchestre, mobile, permet d'enfoncer plus ou moins les musiciens, selon les effets sonores que l'on veut obtenir. Il va sans dire que tous les perfectionnements les plus récents en matière d'éclairage sont à la disposition des régisseurs.

Je ne voudrais pas instituer un parallèle pénible avec l'Opéra de Paris. Je me bornerai à rappeler que la dernière modernisation — combien timide et discutable ! — de notre scène date de 1931-1932. Elle a consisté dans la réfection de l'éclairage et l'installation de la coquille de staff qui forme l'horizon. Peut-être daignera-t-on se rappeler un jour qu'un grand escalier ne suffit plus à assurer le prestige d'un théâtre, et peut-être songera-t-on alors que l'équipement national pourrait réserver un petit chapitre à l'Opéra, entre deux centrales et deux gares de triage. Ou bien, confier la gestion des théâtres nationaux à la S.N.C.F. ou à l'Électricité de France ?

JEAN MISTLER

Jean Cocteau à Bruxelles. — Le 1er octobre, jour de la rentrée scolaire, l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique avait donné rendez-vous à trois écoliers extraordinaires : La Petite Fille du Soleil, Claudine au col blanc, l'enfant terrible qui écrivit les *Parents terribles*. Elle accueillait en effet, ce jour-là, à Bruxelles, sur le siège occupé en 1922 par la comtesse de Noailles, par Colette en 1936, Jean Cocteau qui, en un discours clair, prestigieux, amusant, prononcé d'une voix timbrée et véloce, devait évoquer les ombres illustres et familières de celles qui l'avaient précédé.

Cette séance mémorable avait d'abord pour objet de faire le bilan de l'œuvre de Cocteau. Qu'a apporté à son siècle cet éternel enfant, aujourd'hui vêtu de complets académiques, et dont le charme, l'audace, les regards aigus, les coq-à-l'âne ravissants, sont restés ceux de l'auteur du *Cap de Bonne-Espérance* ?

Il est difficile de séparer l'écrivain de l'homme, l'homme de ses demeures. Biographe exact, M. Fernand Desonay, philologue, spécialiste de Ronsard, présenta Jean Cocteau en ses domiciles successifs : Maisons-Laffitte, où le jeune garçon rêve à l'avenir interdit des grandes personnes, le 45 de la rue La Bruyère, d'où il suit les cours de Condorcet — lié à l'élève Dargelos — la rue d'Anjou, la rue Vignon à Paris et les campagnes : Verrières, Milly, Nieuport où, mêlé aux familiers de Ronarch et aux zouaves, il a arpenté la dune de la mer du Nord « couleur d'huître ». Le voici plus tard habitant la clinique de Saint-Cloud, l'auberge d'Ahusky au Pays basque, l'hôtel Welcome à Villefranche, où furent écrits *Orphée* et les vers d'*Opéra*, la cabane de Picquey proche de l'Océan, enfin *Santo Sospir*, la « villa tatouée », sise à la pointe du Cap-Ferrat. Comme Paul Valéry, à qui son style plaisait, Cocteau l'animateur, ami de Diaghilev, d'Erik Satie, de Picasso, aime la mer et sa solitude inspiratrice... « Véhicule » des mystérieuses forces poétiques, qu'a tenté l'écrivain dans ses romans, ses vers, ses quinze pièces de théâtre, ses films fantastiques ? De *décalquer l'invisible* pour atteindre *le plus vrai que vrai*. Acrobaties avec les anges, le rêve et la mort ? Davantage puisque Cocteau — assez lucidement — appelle la poésie : *cette religion sans espoir*. Qu'a-t-il récolté lui-même ? L'amour. *Je suis née pour partager l'amour et non la haine... le reste m'est égal*, dit son Antigone. M. Desonay a retenu aussi cette phrase de Cocteau : *Mon œuvre exige l'amour, j'en récolte*, pour conclure avec force : « On vous aime parce que vous aimez la jeunesse... aussi pour cet amour du travail qui est la leçon de votre vie... mais surtout pour l'amitié ». A Colette, M. Desonay emprunta un mot touchant : « Jean était triste parce qu'il était bon. » Après cet affectueux portrait, on attendait ceux de Colette et d'Anna de Noailles. Lors de son élection, le nouvel académicien s'était réjoui de pouvoir célébrer deux poètes qu'il admirait. Son éloge fut, certes, personnel. Les êtres entrés dans l'univers coctellien subissent quelques

sortilèges. Colette fut comparée à *un fox-terrier avec une tache brune sur l'œil et des pattes infatigables*, puis à une lionne en cage, au Palais-Royal; Anna de Noailles, à *une de ces charmantes rainettes vert pâle...* (L'art de peindre ainsi les gens n'appartient-il pas à une époque, à un cercle, peut-être à la géniale Anna de Noailles elle-même ?) Pour décrire ses grandes amies, Cocteau n'avait d'ailleurs qu'à relire — ce qu'il fit — les pages brillantes de *Portraits-Souvenirs*. Il pesa ensuite les gloires. Celle de Colette — monstre délicieux — qui ne la cherchait pas apparemment, fut grande. De la comtesse « qui courtisait la gloire », la gloire — injustement — se détourna. Son successeur en exprima le regret commun à de nombreux assistants. Au début de la séance, M. Desonay avait décerné au « vrai cancre » le meilleur des satisfecit. Ce fut après une véritable ovation que Jean Cocteau, ayant salué la reine-artiste, Élisabeth de Belgique et ses confrères les poètes, quitta, juvénile et grave, la longue sale décorée de peintures historiques du Palais des Académies. Belle rentrée du 1er octobre...

Marcel Proust à Londres. — A Londres, où vient de s'ouvrir l'exposition « Marcel Proust et son temps », organisée par la Direction des Affaires culturelles, dans la galerie Wildenstein, New Bond Street, nous retrouvons Anna de Noailles. Peinte par Jacques-Émile Blanche, elle semble, de la cimaise, assister au triomphe de son « cher ami Marcel Proust, couvert de juste gloire ». (L'auteur d'*A la Recherche du Temps perdu* connaissait aussi la beauté des *Eblouissements*, ne mettait pas en doute le jugement de la postérité, disait au poète : « On vous appellera Noailles ».) Du même pinceau habile, Marcel Proust a été peint deux fois avec son visage de prince oriental, une fleur à la boutonnière. Le tableau que J.-E. Blanche fit de lui, à l'âge de vingt ans, est célèbre. Une autre toile, appartenant à un collectionneur suisse, le montre vers la trentième année, le buste un peu rejeté en arrière, le masque plus expressif. Ces deux portraits fascinants président au « Temps » de Proust reconstitué, surveillent les manuscrits couverts de ratures, les livres dédicacés pour lui (*D'Ernest Renan à M. Proust, pour qu'il se souvienne un jour de moi*), ou écrits sur lui (*Le Visiteur voilé*, de la princesse Bibesco), ils voisinent avec les images des amis transfigurés en personnages romanesques (Charles Haas, Mme Strauss, la comtesse Greffuhle, la comtesse de Chevigné, Mme Benardaki, Sarah Bernhardt, Henri de Saussine, Louise de Mornand, etc.) et avec celles de ses correspondants charmés ou harcelés par sa sensibilité jalouse. Voici Robert de Montesquiou et ses hortensias bleus, Lucien Daudet (par Albert Besnard), Haas au cercle de la rue Royale (par James Tissot) et les parents de M. Proust impassibles. Comment tout énumérer ? Son univers entoure l'écrivain, nos yeux voient ce que virent ses yeux. Un autre miracle est que ceci se passe en Grande-Bretagne, où le jeune homme d'Illiers-Combray ne vint jamais. Sir Harold Nicholson, chroniqueur spirituel de *Behaviour* (Des bonnes manières à travers les siècles), dans une

brève et jolie causerie le 4 octobre, rappela que l'influence de Proust commença en Angleterre après son prix Goncourt. Ce qui ne veut pas dire qu'il fut apprécié et connu exactement : Georges Moore trouvait qu'il écrivait mal, Mr Simons le comparait à Restif de la Bretonne, un autre critique à Stendhal. Clive Bell pensait qu'il devait être admiré par les Anglais plus que par les Français. En 1922, Scott Moncriff s'attacha à traduire son œuvre et Virginia Woolf fut sans doute inspirée par celle-ci. Proust était-il attiré par Londres ? On ne découvre que deux noms anglais dans ses dix-sept volumes : lady Rufus Israel et une imaginaire duchesse de Manchester. Sans doute il traduisit la *Bible d'Amiens* de Ruskin, mais sa mère l'y aida puissamment. Harold Nicholson, qui connut ce génie typiquement français, proche parfois de Dostoïewski, conclut gentiment : « Je regrette qu'il ne visita jamais ce pays. J'aurais aimé le voir s'asseoir à Oxford, poser des questions en tournant vers moi ses beaux yeux... »

Trente-deux ans après sa mort, Marcel Proust immortel est donc venu sur les bords de la Tamise. On relit, écrit de sa main, l' « autobiographique » récit de la mort de Bergotte. *Mort à jamais, qui peut le dire ? Certes, les expériences spirites pas plus que les dogmes religieux n'apportent de preuve que l'âme subsiste. Ce qu'on peut dire, c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions sous le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure.*

Faut-il voir l'accomplissement de quelque nostalgique devoir dans les vingt cahiers (prêtés par Mme Gérard Mante) *de Sodome et Gomorrhe* au *Temps retrouvé ?* Le prodigieux roman était-il une de ces « obligations contractées dans une vie antérieure » ? Parmi tant de souvenirs qu'a intelligemment groupés M. Christian Murraciole, trouverons-nous la réponse à cette question en une modeste photographie du petit Marcel, vêtu du costume marin à cravate Lavallière ?

EDMÉE DE LA ROCHEFOUCAULD

Rouvrons le musée du Luxembourg. — S'il y a, à Paris, des centaines de galeries particulières, en général de petit format, on manque, et les artistes s'en plaignent, de véritables salles d'exposition. Les salons se multiplient et se répartissent tant bien que mal dans les musées ou les parties de musées qu'on met à leur disposition : le musée Galliéra, l'Orangerie, le Grand et le Petit-Palais, les deux musées d'Art moderne, celui de la Ville et celui de l'État. On a même été, récemment, jusqu'à utiliser, au moyen d'installations provisoires coûteuses, le musée des Travaux publics.

Or, il y avait, jadis, ouvrant sur la rue de Vaugirard, un musée du

Luxembourg où étaient installées les œuvres des artistes contemporains. Quand on a ouvert le musée d'Art moderne, le musée du Luxembourg a été abandonné au Sénat, qui y a empilé ses archives. Mais si les verrières offrent un bon éclairage pour les tableaux et les œuvres d'art, elles ne conviennent pas du tout aux liasses de papier qui jaunissent et s'effritent. Les archives du Sénat ne tarderont pas à tomber en poussière.

Certains penseront peut-être que la perte ne serait pas grande. Mais tant qu'à faire, il vaudrait mieux les détruire tout de suite, ou les mettre ailleurs, et rendre aux artistes ces excellentes salles d'exposition. D'autant plus que tous les locaux dont ils peuvent disposer sont sur la rive droite et que le musée du Luxembourg, pris sur les jardins, est vraiment le cadre rêvé pour certaines expositions.

On pourrait en faire une annexe du musée d'Art moderne, qui la réserverait à ses rétrospectives et à ses expositions de peintres étrangers, ce qui lui permettrait de disposer, pour ses collections permanentes, trop à l'étroit, de toute la partie qu'il consacre à ce genre de manifestations.

Ou bien on pourrait l'affecter à des salons qui ne demandent pas un espace trop considérable, comme le Salon des Tuileries, le Salon de Mai, le Salon populiste, etc. Les candidats ne manqueront pas, depuis le Salon des Médecins jusqu'à celui des artistes de la T.C.R.P., de la Police et des Pompes funèbres.

GEORGES PILLEMENT

Fra Angelico au couvent San Marco de Florence. — Une exposition — très belle — célèbre à Florence le cinquième centenaire de la mort de Fra Angelico et ceux qui l'ont organisée ont trouvé pour elle le cadre idéal : le couvent de San Marco, où le moine-peintre a décoré tant de cellules de couleurs exquises.

C'est un enchantement de voir réunies bien des œuvres où Angelico exprima son idéal religieux, dans cette demeure, que fréquentèrent au XVe siècle les humanistes et dont Michelozzo fit un joyau de la Renaissance florentine. Sous l'impulsion de Mario Salmi, le comité directeur a eu l'heureuse idée de nous révéler aussi ce qu'était l'art de la miniature au moment où le dominicain commençait sa carrière d'artiste. Les trois élégantes nefs de la bibliothèque ont retrouvé leur aspect primitif et c'est là que de nombreux manuscrits enluminés montrent l'intime collaboration des miniaturistes et des peintres dans le fameux atelier de Santa Maria degli Angioli.

Il est probable que quelques miniatures de l'un de ces manuscrits sont l'œuvre d'Angelico lui-même. On peut les considérer comme contem-

poraines de la *Madonna della Stella*, où se manifeste le génie naissant du peintre... Mais nous sommes bien embarrassés lorsqu'il s'agit de leur assigner une date. Le précieux catalogue de la *Mostra* ne contient souvent qu'hypothèses, difficilement vérifiables.

Il y a toutefois un fait à peu près certain désormais. C'est que la chronologie de la vie de l'artiste n'est pas du tout celle que l'on croyait jusqu'à présent. Il était né en 1387, nous disait Vasari. Or, si nous en croyons des documents récemment découverts, ce serait dans les premières années du xve siècle que le maître de San Marco aurait vu le jour. Voilà qui modifie singulièrement les idées que nous pouvons nous faire sur la formation artistique de l'Angelico. Il connut assez vite les tendances du « Stilmovo », telles qu'elles s'affirmèrent chez Masaccio et chez Ghiberti. S'il subit certainement l'influence des Siennois, de Masolino et de Lorenzo Monaco, il en vint assez vite à ses conceptions bien différentes.

Au cours des trente années que compta son activité artistique (de 1425 environ à 1455), il manifesta un goût de plus en plus net pour une certaine vigueur des formes, jusqu'à l'époque où il se révéla peintre de scènes puissantes, comme celles des *Martyres de Saint-Laurent* et de *Saint-Nicolas au Vatican* (vers 1448).

Angelico ne fut donc pas seulement le créateur de Madones d'un charme céleste. Il sut aussi, dans « *Le Jugement dernier* » que M. Pope-Hennessy a bien tort d'attribuer à un de ses élèves, traiter les thèmes qui exigeaient de la robustesse de pensée. Et il lui arrivera aussi de dessiner avec véhémence les martyres des saints Cosme et Damien, ou cette *Déposition de Croix* qui fait penser à une œuvre analogue de Giottino, et que l'on peut dater aujourd'hui de façon précise : 1435. A trente ans, il était donc capable d'exprimer avec force des sentiments d'un tragique puissant.

Quelques années plus tard, il donna libre cours à ses tendances mystiques dans ces cellules de San Marco, qui restent un haut lieu de l'esprit. Toutes les décorations n'y sont pas de lui et il y en a parfois de médiocres, mais les plus belles adaptent formes et tons au sentiment religieux avec de sublimes accents dont il y a peu d'exemples dans la peinture européenne.

La sensibilité d'Angelico eut, en définitive, les aspects les plus divers. Et au long des salles du couvent, si heureusement ordonnées, on s'étonne de la fraîcheur d'inspiration de l'artiste et de la variété de sa technique. Lorsqu'il peignit, en 1433, le fameux tabernacle des *Linaioli*, il le fit avec un sens de la grandeur monumentale qui l'éloignait définitivement de ses premiers maîtres. Il en vint à cette *Crucifixion* de la salle capitulaire qui est digne d'être comparée aux plus majestueuses compositions du xve siècle italien.

L'art du moine-peintre est ainsi d'une telle richesse que l'on se sent perplexe devant l'acharnement avec lequel tel ou tel historien de l'art lui

conteste quelques-unes des œuvres qui portent le plus évidemment la marque de son génie. Les uns lui retirent la *Madonna della Stella* et d'autres l'admirable *Annonciation* qui rayonne de douceur au sommet de l'escalier qui conduit aux cellules de Van Mares. Et pourtant elles expriment, à deux moments importants de sa carrière, l'essentiel d'un génie qui ne cessa, à aucun moment, d'être profondément humain.

JEAN ALAZARD

Un référendum poétique. — Afin de connaître l'opinion des auditeurs sur les émissions poétiques, la Radiotélévision française a tenté une expérience qui a donné des résultats intéressants. Au mois de juin, à l'époque des vacances, les auditeurs étaient invités à participer à un référendum-concours. Il s'agissait de désigner d'abord les trois poèmes les plus célèbres ou les plus aimés de la poésie française, du XIIe à la fin du XIXe, et de choisir dans une liste de cinq cents poèmes envoyée sur demande les cinquante poèmes dignes de figurer dans une anthologie.

Plus de quatre mille auditeurs (quatre mille deux cents exactement) se donnaient la peine de dresser un tableau de leurs préférences. Les réponses venaient de toutes les régions de la France et même de l'étranger. On pouvait donc considérer que cette expérience représentait un véritable sondage de l'opinion publique.

Le chiffre relativement important des réponses prouvait d'abord que la poésie est beaucoup plus appréciée en France et plus populaire qu'on ne le croit généralement. D'autre part le choix des poèmes fait par la majorité montre que le goût du grand public est meilleur qu'on ne pouvait l'espérer.

Les trois poèmes qui furent désignés par la majorité des participants furent : *Le Lac*, d'Alphonse de Lamartine ; *La Ballade des Pendus*, de François Villon et *A Cassandre* (mignonne, allons voir si la rose), de Pierre de Ronsard. Si l'on additionne les voix données aux poètes, c'est-à-dire les poèmes le plus souvent désignés et les plus nombreux, ce n'est pas comme on aurait pu le supposer Victor Hugo qui vient en tête mais Pierre de Ronsard (12 648 voix) suivi de La Fontaine (9 615 voix), de Verlaine (8 938 voix), Victor Hugo (8 820 voix). Viennent ensuite Villon, Baudelaire, du Bellay, Lamartine, Musset, André Chénier... Tels sont les dix poètes préférés des Français moyens, si l'on accepte ce sondage de l'opinion publique. On doit reconnaître que le choix n'est pas médiocre. Sully Prudhomme n'est cité qu'après Rimbaud mais avant Mallarmé qui, lui précède Leconte de Lisle et François Coppée.

Comme on l'écrit en termes sportifs, Ronsard a nettement battu La Fontaine et Victor Hugo « aux points ». En ce qui concerne le choix

des poèmes, une constatation s'impose : les souvenirs scolaires exercent une influence considérable mais les impulsions amoureuses sont plus puissantes. Pour ne citer qu'un exemple, la fable de La Fontaine qui a été le plus souvent désignée fut *Les Deux Pigeons*. On pourrait confirmer cette victoire de l'amour, en soulignant que les auditeurs ont toujours placé des poèmes d'amour en tête de leurs listes, qu'il s'agît de la Pléiade ou des romantiques.

PHILIPPE SOUPAULT

Le Cinéma. — Les Anglais ont souvent de bonnes idées. Par exemple, l'auteur du scénario qui sert de prétexte à *Un Mari (presque) fidèle*. Un homme se réveille dans le décor peu familier d'un hôtel au bord de la mer. Il ne sait pas où il est, ni qui il est. « Cas d'amnésie simple, d'ailleurs assez fréquent », dit le docteur.

Mais notre héros, ne sachant toujours pas d'où il vient et partant de zéro, espère vivement qu'il est quelqu'un de bien. Le bon docteur l'aide dans ses recherches. A Londres, il retrouve sa maison et sa femme. Maison cossue, femme charmante. Quoiqu'il ne reconnaisse ni l'une ni l'autre, il est assez content. Mais, dès le lendemain, il déchante. Les amis le traitent avec froideur, pour ne pas dire plus. Il semble bien qu'il ait été le héros de plusieurs histoires fâcheuses. Mais voici pire. Une seconde femme qui prétend être son épouse légitime, puis une troisième, puis une quatrième... (je ne sais plus exactement à quel chiffre on finit l'addition). En tout cas, on arrête notre homme, on va le juger. Une ravissante avocate est commise à sa défense. Elle aussi tombe amoureuse de lui. Malheureusement, le procès est beaucoup moins drôle qu'il ne faudrait et l'on termine à la diable.

Il m'arrive de trouver les films français volontiers polissons. Je trouve ce film léger anglais un peu puritain. En effet, comment rendre crédible ce don Juan britannique qui n'ose pas regarder une femme (fût-elle sa femme légitime), qui fuit avec terreur la moindre promesse de baiser et qui se conduit généralement vis-à-vis du beau sexe avec une superbe gidienne ? On imagine mal qu'il ait tant séduit, cet homme qui a si peur des femmes. Oh ! sans doute, il est bon que le sujet soit traité avec discrétion et il fallait se garder des facilités de l'alcôve. Mais nous connaissons des acteurs anglo-saxons, des Clark Gable, des Gary Cooper, des Cary Grant ou des Gregory Peck qui exercent, sous un certain dehors de timidité, une irrésistible séduction sur les femmes. (Il est vrai que tous ceux que je viens de citer sont des Américains.) Ici, le héros a vraiment trop l'air de redouter je ne sais quelle censure victorienne et on admet difficilement la fureur féminine qui le poursuit jusque dans sa prison.

Plusieurs passages de ce film sont assez amusants, mais grâce à des procédés proches du vaudeville.

— En revanche, *Vingt mille Lieues sous les Mers* relève purement et simplement du mélodrame. Voici le premier film signé Walt Disney qui nous a déçu. Tout ce qui était contestable dans Jules Verne est grossi : le méchant capitaine Némo, ses théories nihilistes, l'atroce mauvais goût de son salon somptueux et la curieuse nourriture sous-marine dont il se délecte. Je me demande, en particulier, ce que peut bien être une pieuvre mort-née !

Quant aux anticipations géniales du romancier, elles paraissent bien dépassées aujourd'hui. Un sous-marin n'étonne plus un enfant moderne. Près de moi, un moins-de-neuf-ans remarquait avec pertinence : « Mais ce *Nautilus* n'a même pas de schnorkel ! » L'erreur a été de faire un vrai film avec personnages, on eût préféré que Walt Disney restât dans son domaine, celui des dessins animés.

— Quant aux Français, ils auraient aussi bien pu se dispenser d'avoir recours à Zola et d'exhumer *Nana*, pour ne songer d'ailleurs qu'à tripatouiller les données du roman. Il faut sans doute utiliser une richesse nationale comme Mlle Martine Carol. Mais, justement, la gentille petite Mlle Carol répond aussi peu que possible à la description que Zola nous donne de Nana, cette vigoureuse créature.

JEAN FAYARD

La Danse. — *L'ensemble de danse populaire soviétique*, qui a paru au théâtre du Palais de Chaillot, n'est pas une troupe folklorique : M. Moïsseiev, chef et chorégraphe de la compagnie, est un ancien danseur classique qui s'est voué à l'étude des thèmes et danses populaires des pays russes. A partir de ces éléments, très divers par l'origine, l'esprit, le style, il a composé des scènes chorégraphiques, des tableaux de genre dansés et mimés très attachants, très plaisants et d'une entraînante alacrité.

Cependant les danses de folklore, qui sont des fêtes ou des cérémonies, ne peuvent se transporter sur un théâtre sans subir des modifications profondes où elles risquent de perdre leur essence même. D'une part la technique d'exécution estompe les particularités locales ou les réduit à une indication conventionnelle de caractère. D'autre part, d'un jeu auquel tous les membres de la communauté participent, la danse se transforme en un spectacle dont les exécutants sont à la fois des professionnels et des étrangers... On a éprouvé la même difficulté devant les différentes tentatives de « ballets espagnols ».

La musique — d'ailleurs assez sommaire — intègre simplement dans

l'orchestre quelques instruments originaux ; elle élimine complètement le chant, qui est l'accompagnement et le stimulant habituel de ces fêtes.

Les danseurs russes savent, bien entendu, nous émerveiller par leur cohésion ; bons comédiens également, ils exécutent en virtuoses les pas de bottes et autres sauts acrobatiques. Comme toujours les danses masculines sont plus brillantes que celles des femmes.

De ce spectacle un peu inégal, on retiendra surtout *Kouroumi*, danse guerrière géorgienne et *Jok*, danse moldave, dont les formes plus évoluées, plus élaborées souffrent moins de la transposition ; et également *Les Partisans*, saisissant tableau militaire et *La Clairière*, curieux essai de folklore contemporain, représentant une idylle du dimanche.

— *Le Grand ballet du marquis de Cuevas* a ouvert sa nouvelle saison parisienne en présentant Alicia Markova dans *La Sylphide :* c'est l'ombre même de la Taglioni qui reprend son rôle ! On ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de sa légèreté, de sa précision rythmique absolue, du moelleux et de la continuité fluide de sa danse, et également de la sûreté du style et de la distinction. On l'a vue également partageant les entrées du *Pas de Quatre* avec trois camarades : mais merveilleusement isolée dans l'absolue justesse et pureté de son style unique, il semblait qu'elle était seule !

La série des nouveautés annoncées a été ouverte par la création d'*Achille :* suite de scènes antiques évoquant le destin tragique du héros, les alarmes et la vaine prudence de sa mère, son séjour travesti parmi les filles de Lycomède et son départ pour Troie. La partition de M. François de La Rochefoucauld, parfaitement suggestive et très adroite, apporte au spectacle sa qualité ; la chorégraphie de Skibine, même fragmentée comme le livret en tableaux successifs, s'anime par l'interprétation pleine de vaillance de Skouratoff.

PIERRE MICHAUT

Jean Cocteau à l'Académie. — Le réception de Cocteau à l'Académie était attendue comme l'avait été jadis la première de *Chantecler*, comme le sont aujourd'hui le Tour de France et les arrivées de souverains. Douze mille personnes ce jour-là avaient aspiré au plaisir de s'asseoir sous la Coupole. L'étonnement les poussait autant que l'admiration. Cocteau n'était pas de ceux qu'on imaginait en Académicien. Lui-même pendant longtemps ne s'était pas vu ainsi. L'institution lui paraissait poussiéreuse. Mais les meilleurs devins ont leur défaillance. Par son discours Cocteau vient de témoigner que le nouvel honneur dont il était l'objet le remplissait de joie et qu'il aimait sincèrement aujourd'hui ce qu'il avait jadis dédaigné.

Ce sentiment impliquait de la gratitude. Jean Cocteau a tendu aux

immortels des compliments raffinés. Avant de réciter son discours il n'avait jamais mis les pieds à l'Académie : il le confessait, mais ce n'était certes pas par dédain, il avait voulu seulement préserver un songe ravissant. Il se représentait la salle des séances comme une grotte sous-marine baignée d'une douce lumière d'aquarium : *quarante sirènes à queues vertes et à voix mélodieuses* s'y asseyaient sur des gradins.

On voit, à ce trait, qu'il ne voulait pas décevoir ses nouveaux confrères. Ils avaient en l'admettant parmi eux réclamé leur pain hebdomadaire d'étonnement. Cocteau dès le premier jour s'affirmait loyalement lui-même : le prestidigitateur, le déconcertant, le don Juan de l'imprévu.

Il commença donc, lui si jeune, par évoquer la Mort. Sa mort. Puis, renonçant à celer sa jeunesse, confia comme un débutant timide *que son faux air désinvolte* n'était qu'une manière de *rendre moins visible une interminable chute dans l'escalier.* Il fallait ne voir en lui qu'un *apatride, un fantôme, un romanichel sans roulottes* bien reconnaissant de se voir offrir enfin un asile — car *depuis quarante ans il fuyait en zigzags une chasse à courre qui sonnait de la trompe à ses trousses.*

Bernard Shaw avait donc raison. Il y a des fuites qui préparent des victoires. Cette journée le prouvait où *harnaché d'insignes qui l'empêchaient de flotter à la dérive* Cocteau découvrait qu'*il ressemblait pas mal à un équilibriste en haut d'une pile de chaises.* Mais la révélation de ce nouveau péril n'inquiéta personne : la voix ferme et animée ne laissait prévoir aucune chute.

Cocteau, poète — un charmant poète et parfois un grand — se devait de célébrer la poésie. Il dit qu'elle était la fille des *noces profondes de la conscience et de l'inconscience* et aussi la sœur de la science. Puis il parla de Dieu dont il n'admet pas qu'on le juge bête, de Gœthe que depuis longtemps il a le tort de ne pas admirer, de Barrès dont il fit un admirable portrait et du diable « *qu'on peut battre aux cartes* ».

On s'amusait, mais on s'inquiétait. Et Tharaud ? Cocteau semblait redouter le sujet. « *Seul le nom de Tharaud me plaisait* », disait-il. Ce n'était pas rassurant. Watteau et le curé de Saint-Maur surgirent alors dans son discours. Ne serait-il plus question du pauvre Jérôme à qui Cocteau succédait ? Mais on apprit, par bonheur, que la photographie de Jérôme était tombée un jour sur Cocteau *comme la foudre.* Jérôme n'était pas, comme le poète l'avait craint, Bouvard (Jean Tharaud devant se voir attribuer Pécuchet) mais un *liège, un ludion,* et une *braise ardente réchauffait* une œuvre que Cocteau *avait soupçonné d'être tiède.* Parti sur cette impulsion le poète célébra aussitôt la pureté des Tharaud (*elle ne venait pas de ce qu'ils servissent de bonne cause, elle était plus reconnaissable à l'essence même de leur encre qu'à ce qu'ils écrivaient*). En y réfléchissant ils paraissaient dignes d'être martyrs (*s'ils ne le furent pas c'est que leur surface était rassurante*) et comme « *on s'apercevra un jour que certaines valeurs méprisées ne sont pas*

méprisables » on découvrira alors du même coup aussi, *peut-être*, que les Tharaud étaient de *charmants précurseurs*. Ces subtilités n'étaient qu'un bien mince voile de politesse tendu devant un jugement que le récitant ne tenait guère à cacher et quand il parla de la présence des Tharaud auprès de Barrès et de Lyautey, ce ne fut que pour célébrer Barrès et Lyautey. Puis il regarda sa montre ou plutôt dit qu'il la regardait et au milieu des applaudissements, fit deux belles sorties en recommandant aux Académiciens *la race sublime des mauvais sujets qui font la France étonner le monde.*

On ne saurait imaginer réponse plus fine et plus nuancée que celle de Maurois. Un chemin de velours. Une déclaration d'amitié. Il loua Cocteau, *le charme de son commerce, l'éclat de son intelligence.* « *Nous aimons votre talent* », lui dit-il. Il ne feignit pas d'oublier *les ingrédients de son alchimie :* le coq, l'ange, la glace, la coquille d'œuf, mais les ayant cités il ajouta que derrière les bizarreries et les décors, les jeux, les labyrinthes, les accessoires, *une figure mystérieuse* se cachait et qu'il en était toujours ainsi chez tout grand auteur. Dans la diversité, la complexité de l'œuvre Maurois découvre de l'unité, il voit un *fil rouge* qui relie les poèmes, les pièces, les films : un thème unique, peut-être celui de la fatalité. Tout ce qu'aveuglé par le brillant des images l'auditeur n'avait pu tirer du miroitant discours de Cocteau devint grâce à celui de Maurois paisiblement clair et évident. Avec tact, avec adresse Maurois avait relevé l'épure des écharpes, des ballets, des tragédies, des orages. On l'entendit aussi évoquer en toute bienveillance le cours d'une existence vouée à la mode, à la création de modes, à la poésie. Des noms, nouveaux en ce lieu, résonnèrent sous la voûte de l'Institut : Radiguet, Diaghilew, l'ange Heurtebise, le Potomak, les Mariés de la Tour Eiffel. Avec des mains délicates et sensibles Maurois saisissait un fiévreux lutin gommé de rouge et de blanc et lui enlevait son masque pour montrer à un public étonné le visage d'un artiste grave et laborieux. Avec ces précautions qu'on prend pour ne pas blesser les nerveux il reprocha doucement au récipiendaire de n'avoir pas lu Tharaud. Lui l'aimait, l'avait lu et il le loua comme il fallait. Puis pour apaiser le poète il lui jura que ses parures de mystère n'étaient pas tombées sous les trente-neuf paires d'yeux lucides qui l'observaient — et même ne tomberaient jamais. « *Soyez rassuré, monsieur, vos mystères demeurent opaques* » et après cette promesse réconfortante, il ajouta « *Vous êtes sauvé* ».

Dans les applaudissements qui éclatèrent — et durèrent — il devait passer quelque gratitude car sur la vie même et l'art et la vieillesse Maurois avait su dire au passage et par-delà Cocteau les mots qui peuvent consoler et qu'on n'oublie pas.

MARCEL THIÉBAUT

Politique intérieure. — Les événements d'Afrique du Nord ont dominé jusqu'ici toute l'activité parlementaire. Il ne pouvait à vrai dire en être autrement. L'évolution de l'affaire marocaine, les rebondissements politiques et militaires de la crise algérienne, la décision prise par l'Assemblée générale de l'O.N.U. de se saisir du problème algérien : tout commandait au Parlement de faire connaître son sentiment d'une manière solennelle et sans équivoque. M. Edgar Faure le souhaitait plus que tout autre, afin d'en finir avec la petite guerre de harcèlements que lui menaient de l'intérieur de son gouvernement les ministres gaullistes et, de l'extérieur, une large fraction des modérés. Mais il importait de dissocier Maroc et Algérie sur le plan parlementaire. On ne peut assimiler les trois départements nord-africains à un pays de protectorat : cette règle aura force de loi à l'avenir.

Ce fut fait sans difficulté après la brillante réélection de M. Schneiter à la présidence de l'Assemblée, réélection qui venait démontrer à ceux qui en doutaient l'existence de la majorité centre droit qui s'est affirmée après la chute de M. Mendès-France.

Quatre cent soixante-dix-sept voix contre cent quarante approuvèrent la politique d'Aix-les-Bains qui avait reçu un commencement d'exécution avec l'effacement du sultan Ben Arafa. Ainsi était levée l'hypothèque que faisaient peser sur elle certaines oppositions que l'on croyait numériquement plus importantes. Mais cette majorité demeurait fragile : la présence en son sein des socialistes et des communistes en était cause. La démission des ministres républicains sociaux : seul M. Corniglion-Molinier se déclara solidaire de la politique de M. Edgar Faure — soulignait et renforçait la précarité du soutien parlementaire au gouvernement. On ne devait pas attendre longtemps pour s'en apercevoir : le débat sur l'Algérie qui suivit celui consacré au Maroc permit de prendre mesure des difficultés auxquelles M. Edgar Faure allait désormais devoir faire face.

On pouvait penser que la décision de l'O.N.U. faciliterait la tâche du gouvernement et lui permettrait de se tirer aisément du débat sur l'Algérie. Il n'en fut rien. Les adversaires de la politique marocaine estimèrent que c'était là l'occasion de porter à M. Edgar Faure un coup mortel. Ce dernier dut poser la question de confiance, pour la première fois depuis son retour à la tête du gouvernement.

Pour tenir la promesse qu'il avait faite d'appliquer immédiatement la politique d'Aix-les-Bains, le président du Conseil, passant outre aux hésitations du général Boyer de La Tour, procéda à la constitution du conseil des gardiens du Trône. Ainsi ralliait-il les partisans de sa politique marocaine qui se situaient en dehors de la majorité gouvernementale. C'était la seule parade qui s'offrait à lui pour déjouer ses adver-

saires. Mais elle ne constituait pas en elle-même une solution au problème algérien. Il faut reconnaître que le débat que l'Assemblée y consacra fut décevant. De grands mots furent lancés : assimilation, intégration, fédéralisme. L'assimilation s'avère impossible, de l'avis même de la majorité des responsables politiques, et le fédéralisme risque de conduire à la sécession. Qu'est-ce que l'intégration ? Pour l'instant, uniquement l'application du statut de 1947, revu et corrigé au goût du jour et assorti de réformes économiques et sociales. L'avenir démontrera si la solution est bonne, si elle permet de reprendre en main une situation difficile. Elle est apparue à de nombreux parlementaires comme manquant d'imagination, mais aucun d'eux n'a proposé d'autre solution, ce qui ne fut pas sans mettre en évidence le désarroi des esprits à ce propos.

L'absence d'une véritable politique de rechange et d'autre part la proximité d'événements extérieurs intéressant la France au premier chef — référendum sarrois et réunion de Genève — commandaient donc le maintien du gouvernement au pouvoir. C'est essentiellement pour ces deux raisons que M. Edgar Faure obtint par 308 voix contre 254 la confiance qu'il sollicitait dans les formes constitutionnelles de son gouvernement.

MARCEL GABILLY

vient de paraître

pour acquérir seul la culture générale qui permet de réussir

ENCYCLOPÉDIE LAROUSSE MÉTHODIQUE

Plus de 2 000 pages, 6 500 gravures, cartes, planches en couleurs et en noir, index alphabétique général, en deux forts volumes sous reliure artistique, fers dorés, jaquette en couleurs : 13 000 F.

Avec le Nouveau Larousse Universel, dictionnaire en 2 volumes de même format, l'Encyclopédie Larousse Méthodique constitue l'ensemble encyclopédique Larousse • Prix de faveur jusqu'au 27 Novembre : Encyclopédie Larousse Méthodique, 2 volumes : 12 500 F. Nouveau Larousse Universel et Encyclopédie Larousse Méthodique ensemble, 4 volumes : 22 500 F. Ces prix s'entendent t. l. incl.

en vente chez tous les libraires et Larousse, 114 Bd Raspail, Paris 6

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS — 4875-11-55.

J U L L I A R D

ALBERT COSSERY

MENDIANTS ET ORGUEILLEUX

Collection "Lettres Nouvelles" dirigée par Maurice Nadeau

Il est sûr que MENDIANTS ET ORGUEILLEUX va être en vedette au cours de ces prochaines semaines. Mais personne n'oubliera qu'il est d'une autre classe que la plupart des romans de « saison ».

J. Blanzat - LE FIGARO LITTÉRAIRE

Il y a dans MENDIANTS ET ORGUEILLEUX une curieuse fusion de l'écrivain français et du conteur oriental. Cela touche à la fable poétique, au conte arabe. Mais les plongées sont nombreuses dans le réalisme et l'humour.

J. Prasteau - LE FIGARO

... un don peu coutumier de pénétrer jusqu'aux derniers retranchements de l'âme des personnages, et un style qui ne doit qu'à soi-même, direct, issu de la nature, et admirablement adapté aux caractères... Voici un des grands livres romanesques publiés en France depuis longtemps.

Franz Hellens - LE SOIR

Un roman qui a la saveur et l'humour d'un conte oriental qui ne se prendrait pas tout à fait au sérieux.

Christian Millau - BULLETIN DE PARIS

RJ

GRAND PRIX DE LA NOUVELLE

(ÉVIAN 1955)

MAURICE PONS

VIRGINALES

"Sa limpidité a ses profondeurs compliquées et ses nuances."

J. CHARDONNE (Arts)

"Ce style ne ressemble à rien de connu. C'est la griffe d'un écrivain."

CL. MAURIAC (Figaro)

"Il n'a rien dit, mais tout est dit et nos âmes sont troublées."

J.-L. BORY (Samedi-Soir)

RJ

Vient de paraître

L'ŒUVRE ROMANESQUE
de
JEAN GIRAUDOUX

DEUX VOLUMES ILLUSTRÉS EN COULEURS DE TRENTE-DEUX PLANCHES PAR MARIANO ANDREU, PIERRE-EUGÈNE CLAIRIN, JACQUES DESPIERRE, JEAN-DENIS MALCLÈS, CHAPELAIN-MIDY, LILA DE NOBILI, ROLAND OUDOT, JACQUES THÉVENET, VERTÈS.

50 ex. sur Madagascar en feuilles, sous emboîtage ..... **18.000** *Fr.*
200 ex. sur Vélin de Rives en feuilles, sous emboîtage ..... **12.000** *Fr.*
Edition de luxe 2 vol. sous emboîtage unique sur vergé de Voiron à ... **8.500** *Fr.*

•

JEAN COCTEAU
COLETTE
Discours de réception à l'Académie Royale de Belgique

CALDERON
TROIS COMÉDIES
LA VIE EST UN SONGE
LE MÉDECIN DE SON HONNEUR
L'ALCADE DE LA ZALAMEA
Adaptation et Introduction de Alexandre ARNOUX de l'Académie Goncourt **690** *Fr.*

LUC BÉRIMONT
L'OFFICE DES TÉNÈBRES
Roman **540** *Fr.*

HENRI CALET
LE CROQUANT INDISCRET
495 *Fr.*

GRASSET

Les Grandes Études Historiques

MAURICE ANDRIEUX

HENRI IV

Une véritable épopée où le récit est mené par le Béarnais lui-même. On est pris, emporté, conquis.

Un volume : 950 frs

Connaissance de l'Histoire

MARTIN MAURICE

HISTOIRE D'ANGLETERRE

" Toujours l'odeur du sang . . . "
SHAKESPEARE

Un volume : 900 frs

ANDRÉ WARNOD

FILS DE MONTMARTRE

Souvenirs

Le tableau mouvementé d'une époque singulièrement vivante, avec une centaine de dessins des plus grands peintres du demi-siècle.

Un volume : 750 frs

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD - PARIS

LA RENTRÉE ROMANESQUE
Septembre 1955

UN MAITRE

FRANZ HELLENS

FANTOMES VIVANTS

Un vol. in-8° ..... 590 fr. *Nulle part, sans doute, le grand écrivain belge n'a touché d'aussi près* **le fond de la grandeur et de la faiblesse humaines.**

JEUNES ROMANS

GEORGES CONCHON

LES HONNEURS DE LA GUERRE

Un vol. in-8° ..... 690 fr. *... Si honneurs il y a !*
Un jeune et puissant romancier.

MICHEL RAGON

UNE PLACE AU SOLEIL

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *Dans une Europe Picaresque, les Aventures d'une* **pin-up.**

JEAN FOUGÈRE

LA COUR DES MIRACLES

Un vol. in-8° ..... 540 fr. *Les milieux littéraires.*
Jeu de massacre *ou* **jeu d'amour ?**
interroge Jean Duché.

ROMANS DE DÉBUT

JEAN LEFEBVRE

LE BOUT DES PEINES

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *« Le tendre et dangereux visage de l'amour. »*
J. Prévert.

PIERRE MALAN

MESSIEURS LES AVOCATS

Un vol. in-16 ..... 420 fr. *Les clés du* **Palais.**

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MARCEL PROUST

et

JACQUES RIVIÈRE

CORRESPONDANCE

1914-1922

présentée et annotée par PHILIP KOLB

795 fr.

•

Réédition

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

ŒDIPE ROI

ROMÉO ET JULIETTE

avec trois dessins dans le texte

"J'ai mis Antigone au rythme de notre époque: Œdipe c'est la méthode d'Antigone après l'expérience du théâtre."

JEAN COCTEAU

420 fr.

PLON

CHRISTINE DE RIVOYRE

L'ALOUETTE AU MIROIR

" Le livre est de premier ordre ; roman sur un sujet neuf, pittoresque à souhait et, littérairement, d'une excellente qualité. "

ÉMILE HENRIOT (de l'Académie française)

" Je salue ici un début qui me paraît éclatant. "

FÉLICIEN MARCEAU (Arts)

" En nous montrant l'envers du décor, Christine de Rivoyre a su nous introduire à pas de loup dans un univers insolite "

SERGE MONTIGNY (Combat)

●

450 fr.

VAHÉ KATCHA

ŒIL POUR ŒIL

" Impitoyable et vigoureux, haletant et direct, ce livre laisse une impression durable, d'une incontestable qualité. "

ALAIN BOSQUET (Combat)

" Sous des apparences inoffensives, ce petit livre a quelque chose de menaçant. " (L'Express)

●

480 fr.

ANNIE LAURAN

CELLE QUE J'ÉTAIS HIER

" Tout sonne vrai d'une vérité qui va à la réalité des êtres. Un ouvrage débordant de tendresse et de courage." HENRI PETIT (Le Parisien Libéré)

" C'est moins le roman, ici, que le document, à vifs et à petits points, qui est passionnant... Annie Lauran qui se révèle comme un écrivain authentique dont la touchante et paisible facilité d'expression témoigne de mille difficultés vaincues."

MARCEL SAUVAGE
(Les Nouvelles Littéraires)

495 fr.

PLON

Nouveaux romans

MOULOUD MAMMERI

LE SOMMEIL DU JUSTE

450 fr.

●

WILLY DE SPENS

LE ROI DE BERGAME

660 fr.

●

GEORGES KETMAN

UN PERSONNAGE SANS COURONNE

480 fr.

Collection "FEUX CROISÉS"

EMYR HUMPHREYS

ÉCOUTE ET PARDONNE

570 fr.

●

WALTER JENS

L'AVEUGLE

420 fr.

PLON

VIENNENT DE PARAITRE

Romans et Récits

ROGER VAILLAND

325.000 FRANCS

"Vailland est, comme Malraux, de ce type d'écrivains dont la verve, la fougue, la présence, l'intelligence, l'autorité, font tout passer."
EMILE HENRIOT, de l'Académie française *(Le Monde)*

ALBERT MEMMI

A G A R

Le drame du couple mixte en Tunisie.

Du même auteur : LA STATUE DE SEL

PIERRE FABERT

LA FEMME MORTE

La confirmation d'un puissant romancier.

Du même auteur : LE DIEU DE COLÈRE

RICHARD WRIGHT

PUISSANCE NOIRE

Un reportage saisissant du grand écrivain noir sur l'Afrique.

Essais

KARL GEIRINGER

BACH ET SA FAMILLE

"Le livre de chevet de tous les fervents de Bach." JOSÉ BRUYR

R. et E. STERBA

BEETHOVEN ET SA FAMILLE

"Une tragédie qui, d'acte en acte, se charge d'une passion étouffante, fatale." MAURICE FAURE *(France-Observateur)*

GAYELORD HAUSER

DEVENEZ MINCE, RESTEZ MINCE

Sans régimes

Du même auteur : VIVEZ JEUNE, VIVEZ LONGTEMPS

YVAR LISSNER

AINSI VIVAIENT NOS ANCÊTRES

Toutes les civilisations antiques, 416 pages, 64 hors-texte, 16 cartes..... **1740** Fr.

BUCHET/CHASTEL

CORRÉA

LES ANNALES

Sommaire de Novembre

PIERRE GAXOTTE
de l'Académie française
L'Histoire est-elle une science exacte ?

RENÉ FLORIOT
Comment je conçois le rôle de l'avocat

FLEURIOT DE LANGLE
Lamennais, le solitaire de La Chesnaie

ROBERT KEMP
Soëren Kirkegaard

MARCEL THIÉBAUT
Critiques et romanciers

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES ALLEMAGNES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 300 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
S. P. 81.520 par B. C. M. « C », PARIS

COTE DESFOSSÉS

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "COTE DESFOSSÉS", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2^e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

DOMAT

JEAN HOUGRON

JE REVIENDRAI A KANDARA

« Ayant achevé le cycle de la NUIT INDOCHINOISE, Jean Hougron a voulu essayer ses dons de conteur sur un récit très habilement agencé. JE REVIENDRAI A KANDARA conjugue le roman de mœurs provinciales, le roman policier et même le roman d'aventures. C'est une nouvelle réussite qu'on doit porter au crédit de l'auteur de TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE. »

GEORGES CHARENSOL. (Nouvelles Littéraires.)

CHRISTIAN CHÉRY

CIEL DE POIVRE

« M. Chéry a senti profondément l'attrait insurmontable de l'Afrique sauvage, ce pays sensuel et dangereux de l'aventure... cet univers survolté : la luxure, l'alcoolisme, le venin, la fièvre, la folie, la bagarre, le meurtre. »

EMILE HENRIOT, de l'Académie française. (Le Monde.)

Du même auteur :

LA GRANDE FAUVE, roman

LES COUTEAUX SONT DE LA FÊTE, roman

DOMAT

LA VARENDE

M. LE DUC DE SAINT-SIMON ET SA COMÉDIE HUMAINE

Un volume
975

« Une exégèse dont la fougue est entraînante. Qui n'a pas le loisir de se plonger dans les immenses *Mémoires* y prendra une idée frappante de Saint-Simon et apprendra à l'aimer. »

Robert KEMP

« Lire le livre de Jean de La Varende est la meilleure des initiations pour pénétrer dans le labyrinthe des *Mémoires*, en éclairer les allusions, en éclaircir les généalogies, en situer les personnages et découvrir leur caractère. »

Henri LIEBRECHT

HACHETTE

50 ans de conquêtes médicales

PAR **ROBERT BROCA**

ÉVOLUTION DE LA MÉDECINE
sous la direction du Professeur R. DEBRÉ

HACHETTE

DANS NOTRE ÉPOQUE COSMIQUE UN ÉVÉNEMENT COSMIQUE !..

En un temps où la terre ne suffit plus à l'homme et où l'on envisage, comme prochaine, l'exploration de l'espace interplanétaire, le ciel s'est singulièrement rapproché de nous. Par son texte accessible à un très large public, par ses étonnantes illustrations, la nouvelle **Astronomie Populaire Camille Flammarion** - qui apporte sur ce sujet le dernier mot de la science - met à la portée de chacun, la connaissance de l'univers céleste.

ASTRONOMIE POPULAIRE CAMILLE FLAMMARION

livre entièrement nouveau
établi sous la direction de

GABRIELLE CAMILLE FLAMMARION
Secrétaire générale de la Société Astronomique de France

et de **ANDRÉ DANJON,** *de l'Institut*
Directeur de l'Observatoire de Paris

Magnifique ouvrage illustré de 800 héliogravures, de nombreuses figures, En couleurs : 8 planches, 2 cartes du ciel et jaquette
Un vol. de 600 pages relié plein pellior vert : 4.800 fr.

COLLECTION IN 4° FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

LOUISE BUJEAUD

LA BARRE AUX FAUCONS

roman

Un roman fascinant, haut en couleurs, comme une chanson de geste.

630 fr.

FARJALLAH HAÏK

L'ENVERS DE CAÏN

roman

Quand l'esprit de révolte conduit la grande aventure au pays du haschish.

420 fr.